# L'EXPRESS

22 FEVRIER 1957. — N° 296

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

0828

*2 heures avec un grand bonhomme :*

## Il y a encore des socialistes

*L'homme de la semaine :*

## Charles TitoTillon

## L'insomnie ce vice...

ZIZI JEANMAIRE
*Vous n'êtes pas jolie, vous êtes pire*
(Victor Hugo à Marie Dorval.)

## *CETTE SEMAINE :*

LES AFFAIRES POLITIQUES. — M. Pineau revient d'Amérique, M. Mollet part pour l'Amérique, M. Pierre Commin est en Amérique... Dans leur corbillon, que mettra-t-on ? Maurice Duverger dit ici l'urgence d'un nouveau plan Marshall, mais ce ne sont pas seulement des problèmes d'argent que la France doit résoudre. C'est aussi la contradiction entre la politique algérienne définie par le président du Conseil et son application, entre les engagements pris devant l'O.N.U. et les protestations de la majorité, entre les intentions et les actes. — Mais qu'importe puisque la Bourse monte — on a trouvé du pétrole — et puisque l'Eurafrique va naître — on partagera les ennuis — ? — C'est aussi en Amérique que se règle le sort d'Israël, qui ne peut pas se nourrir exclusivement de courage. — En U.R.S.S., M. Gromyko remplace M. Chepilov : mais s'il y a promotion, c'est pour le second. — En Allemagne-Est, l'assurance-vie de M. Ulbricht risque de ne plus jouer. — A Paris, la nomination du général allemand Speidel n'est pas étrangère à la réhabilitation de Charles TitoTillon, qui apprécie l'importance d'être à la fois muet et constant. — François Mauriac prend position : le drame algérien doit être résolu en famille ; que tous le comprennent alors qu'il est peut-être encore temps !

PARIS EN PARLE. — C'est une curieuse querelle que l'on cherche à M. Jaquet, à propos des comités de la radio. Qui s'indigne à propos de l'opérette se tait quand il s'agit d'information. — C'est à une virgule sur une page blanche que Peter Ustinov compare Zizi Jeanmaire, nouvelle princesse de music-hall. — C'est Peter Arno qui est chargé de vous faire sourire. — Après le marché commun, on préfère le stade commun. — Avant les Arts ménagers, les fabricants travaillent à hauteur de femme. — Maurice Barrès, prince des insolents, la camarade Joconde et Isaac Babel se rencontrent dans nos pages littéraires, etc., etc.

*En page 2, le détail de notre sommaire.*

**Au téléphone, le « PAS LIBRE » est pratiquement vaincu !**

La ligne d'un de vos correspondants habituels est encombrée ; chaque fois vous obtenez la sonnerie « PAS LIBRE » ; il faut recomposer le numéro ; temps perdu, énervement, et même, communication remise à plus tard qui risque d'être oubliée. Avec le Mémophone, votre appel sera refait semi-automatiquement, sans que vous ayez à interrompre le travail ou la conversation en cours ; la constance de répétition et la rapidité d'exécution vous donnent une priorité effective. De plus, le Mémophone fait tout seul les numéros de vos correspondants habituels, et ne fait jamais de faux appels. Son prix, en France, est de 36.000 francs (pose comprise, garantie totale 1 an). Demandez la documentation X-7 à : S.A.N.E.M., 82, rue Saint-Lazare, Paris-9e - TRI. 61-12.

WD

Charles of the Ritz

51, Avenue Montaigne BOUTIQUE

INSTITUT DE BEAUTÉ • SALON DE COIFFURE

sur rendez-vous, tous les jours, Samedi excepté

Tél. ÉLY. 55-37 Garage Privé

## La lettre de "L'Express"

Mme Le Norcy et Mme Anglade (notre photo) sténotypaient « *Hello-o my dear* »

Lorsque Aneurin Bevan entre dans une pièce, les murs se rapprochent, le plafond descend, les hommes rapetissent et les verres de whisky viennent spontanément se glisser dans sa main que nulle manchette ne cerne. S'il s'habille à Londres, rien n'est moins évident.

Brique (le teint), argent (la chevelure) et bleu (les ...ux), M. Bevan est immense, sans être très grand.

Son rire éclate, torrentiel ; il distribue les « Hello-o, my dear... » avec la majestueuse familiarité d'un souverain, puis, en trente secondes, il passe aux choses sérieuses.

« La seule chose qui me fatigue, dit-il, ce sont les bavardages. »

Aussi avions-nous soigneusement préparé l'entretien que nous lui avions demandé, lors d'un bref passage à Paris. C'est cet entretien qui dura, dimanche, de 15 heures à 18 h. 30, avec le futur ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, mais surtout avec un authentique chef socialiste, que nous publions dans ce numéro.

La technique en était assez délicate, car M. Bevan ne parle pas le français. Deux sténotypistes bilingues avaient donc été requises. Nous avions assez longuement débattu entre nous des questions qu'il conviendrait de poser à notre interlocuteur afin d'utiliser au mieux les trois heures dont nous disposions et de ne pas laisser la conversation s'égarer.

Chacun de ceux qui participaient à cet entretien, et plus particulièrement chacun de nous, a eu l'occasion de rencontrer les hommes politiques français et étrangers les plus notoires. Aussi sommes-nous moins faciles à impressionner que des crocodiles.

Mais Bevan, comme Bourguiba auquel il ressemble d'ailleurs par ce mélange d'astuce et d'idéalisme, est d'une dimension peu commune.

Il réfléchit avant de parler. Ce n'est pas courant. Il dit ce qu'il croit et non ce que d'autres lui ont fait croire. C'est rare. Et lorsqu'il parle, sa pensée se dévide harmonieusement, comme une pelote de belle laine rouge.

Aux brefs instants où le démagogue l'emporte sur l'homme d'Etat, on a envie de lui dire :

« Inutile, monsieur Bevan, nous ne sommes pas en réunion publique. N'usez pas votre belle laine à ces vilaines mailles. »

Après avoir librement parlé pendant plus de trois heures, M. Bevan (« Call me Nye ») (1) a jugé inutile de prendre connaissance des quatre-vingts pages dactylographiées que représenterait l'enregistrement brut de ses propos avant d'en autoriser la publication.

« Je vous fais confiance, a-t-il dit, vous jugerez... »

Nous ne nous y sommes pas trompés. C'est en lui qu'Aneurin Bevan a confiance.

F. G.

(1) « Appelez-moi Nye » (et prononcez Naille).

### La médecine anglaise

Je viens de rentrer d'Angleterre après un séjour de trois années comme monteur de réacteurs dans une grande usine. Je vous parle donc en ouvrier. Pendant cette période de trois années, nous avons été inscrits, ma famille et moi, à la National Insurance anglaise, dont les cotisations sont beaucoup moins élevées pour l'assuré et pour le patron que chez nous.

Consultations absolument gratuites à domicile ou chez le médecin chez qui on est inscrit : pour chaque ordonnance, un paiement de 1 shilling 5, même pour les spécialités les plus coûteuses, le pharmacien, comme le médecin, étant remboursé par l'Etat. Ma femme a eu un bébé là-bas, toutes visites, soins, accouchement gratuits, admirablement soignée comme dans une clinique de Neuilly ici.

Je rentre en France pour constater qu'il faut non seulement payer mes cotisations, mais encore payer le médecin, payer le pharmacien, et attendre un remboursement qui vient des semaines après, et encore, qui n'est que partiel.

G. Papin,
Colombes (Seine).

### Un tout simple mitron

Que le pain soit infect, cela nous le savons mieux que vous, et les critiques qui nous sont assénées de toutes parts nous touchent très fort. Aussi, une enquête sérieuse traitant des raisons réelles de la mauvaise qualité du pain au stade boulangerie serait la bienvenue pour une grande partie des ouvriers boulangers. Hélas ! nous ne voyons que des lieux communs et des critiques que l'on peut qualifier sans se tromper de ridicules quand elles ont trait à la fabrication et à la fermentation.

Si les ouvriers boulangers qui sont payés aux pièces, « et très mal », utilisaient les méthodes préconisées par le docteur, ils ne feraient pas du 120 francs de l'heure et aucune patron ne pourrait les garder à son service.

Un tout simple mitron, et un fidèle lecteur de votre journal...

Jean-Jacques Haug.
(Bagnolet)

### Menues erreurs

Dans les intéressants souvenirs de Mme Simone sur Péguy, que l'on attendait depuis longtemps, il s'est glissé de menues erreurs, qu'il n'est peut-être pas inutile de redresser.

1° « *Honneur à André Gide qui, le premier, consacra au poème, dans un quotidien, trois colonnes de louanges...* ».

Ce n'est pas dans un quotidien, mais dans la « Nouvelle Revue Française » du 1er mars 1910, que Gide fit un magnifique éloge du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Et Gide n'était pas le premier : Barrès l'avait devancé dans « L'Echo de Paris » des 21 et 28 février (le premier de ces articles saluant en même temps les débuts de François Mauriac).

2° *A propos du Grand Prix de littérature de l'Académie* qui devait être décerné pour la première fois le 8 (et non le 18) juin 1910, Mme Simone écrit *« qu'elle ne se doutait guère que le nom du gagnant était déjà inscrit au palmarès »* avant le vote, que ce gagnant fut André Lafon, et que, pour Péguy, cet échec fut d'autant plus grave que le montant du prix était élevé et eût pu le tirer d'une situation difficile.

La réalité est assez différente. Le lauréat était si peu désigné d'avance qu'après quatre tours de scrutin, on se résigna à ne pas donner de prix cette année-là. Le principal concurrent de Péguy était Romain Rolland (5 voix, contre 11 à Péguy au dernier tour). Des voix se portèrent sur Louis de Robert, Henri Bordeaux, Colette Yver, Francis Jammes, Pierre Mille et Paul Adam. Il ne fut pas question d'André Lafon.

Sur la proposition de Paul Bourget, on décerna à Péguy un prix de consolation, le Prix Estrade-Delcros, qui n'était pas tellement inférieur au grand prix (8.000 francs au lieu de 10.000).

3° *La Chanson du roi Dagobert* que Mme Simone situe après les tapisseries de 1912 fut publiée par Péguy dès 1903. Et s'il est vrai que les premiers sonnets de Péguy naquirent d'une lecture de *Sagesse*, il ne venait pas pour la première fois au vers régulier, puisqu'il y en a dans sa première *Jeanne d'Arc*, de 1897.

Albert Béguin,
Paris.

### Ce qui manque le plus...

J'ai essayé, avec votre secours, de suivre l'évolution de la politique française.

Mobilisé en Algérie, je peux donc suivre de plus près une évolution dans ce terrain d'application.

A priori, on ne saurait reconnaître qu'il y a une politique algérienne : on serait plutôt frappé par son absence, cette absence qui engendre des mesures aussi désuètes qu'injustifiées. On nous dira que la France a, à son actif, de belles réalisations — et personne ne pourra le contredire — mais avec quel contretemps ont-elles été créées ! On a attendu le mécontentement, voire la rébellion larvée, pour annoncer les grands projets, ou ce qui est plus commode encore : les « intentions ».

Ce qui manque le plus ici, et en cela je suis en complet accord avec votre correspondant le commandant d'Halle, c'est la confiance entre Français et indigènes, et en tant que chrétien de gauche, ce fait m'a particulièrement frappé. Or, à mon avis, cette confiance est la base même de l'avenir de ce pays, dans l'intérêt des deux communautés ! (...)

Une pensée respectueuse à M. François Mauriac dont le « Bloc-Notes » constitue pour moi l'introduction à la lecture de votre hebdomadaire. Il est bon pour nous, chrétiens, que l'un d'entre nous ne désespère pas et qu'il nous encourage dans notre choix.

Un mot encore à Pierre Mendès France : n'abandonnez pas tous les jeunes qui vous font confiance — et j'en suis — pour vous enfermer dans l'enceinte que vous proposent certains de vos collègues par trop conservateurs !

Sous-lieutenant J. L.,
Algérie.

### Un génie méconnu

Voilà donc Vierne et Dupré relégués au rang de « *représentants de la décadence de l'orgue* » ! Votre éminent rédacteur ignore sans doute que tous les organistes de valeur révèrent Vierne et Dupré comme leurs maîtres. Nous n'osons lui conseiller de faire, le dimanche matin, le tour des églises de Paris et d'écouter les chefs-d'œuvre de la prestigieuse école d'orgue française contemporaine conduite — pour ne citer que les grands maîtres — par Vierne, Tournemire, Duruflé, Messiaen (...).

Il est déplorable qu'un journal comme *L'Express* contribue d'une façon si grossière à entretenir l'oubli qui entoure Louis Vierne, ce grand génie méconnu

Dominique Janicaud,
Henri Bergougnan,
Jean-Philippe Guinle,
Alain Lacoste,
*étudiants*, Paris.

Suite du courrier page 31

Tirage des I.P.R. (R. Ségala) ..., r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

## Vous trouverez dans ce numéro :


- La lettre de *L'Express* p. 2
- Le courrier .... pp. 2 et 31
- La semaine .......... p. 3

*Les Affaires françaises*

- L'HOMME DE LA SEMAINE : *Charles TILLON* ...... p. 3
- Urgent : Un nouveau plan Marshall, *par Maurice Duverger* ................ p. 4
- Un sacré problème .... p. 4
- Eurafrique : Participation « convenable » ? ...... p. 5
- Partis : Les ides de mars p. 6
- Gouvernement : Une nouvelle sortie .......... p. 6
- Bourse : Le pétrole et l'emprunt ................ p. 7

*Les Affaires étrangères*

- Israël : La seconde route du pétrole ................ p. 8
- U.R.S.S. : Une réforme, une promotion ............ p. 8
- Allemagne : Un été redoutable ................... p. 9
- Maroc : Le délire .... p. 9
- Tunisie : L'argent et les soldats ............... p. 10

*Actualités*

- Atome : Morts à la porte de l'abri .............. p. 11
- Radio : La mauvaise querelle ................ p. 11
- Sports : Le stade commun p. 11
- Jeunesse, Je Tu Il, Oh ! Pardon ............... p. 12

*La marche des idées*

- DANS LA TETE D'UN VRAI SOCIALISTE. pp. 13 à 17
- Peter Arno les voit comme ça... 11 dessins .... pp. 18 et 19
- Une nouvelle de Babel : La lettre ............ p. 20

*Paris en parle*

- La semaine, Théâtre .. p. 21
- ZIZI JEANMAIRE, UNE VIRGULE SUR UNE PAGE BLANCHE, *par Peter USTINOV* ... p. 21
- Cinéma, Vous en discuterez p. 22
- Opéra, Jazz, Exposition, Disques ................ p. 23

*Lettres*

- On vous en parlera, Traductions, Arts .......... p. 24
- BARRES, L'OMBRE D'UNE OMBRE .. p. 25
- Théâtre, débuts ...... p. 25
- L'ECRIVAIN ET LA LIBERTE : LA CAMARADE JOCONDE ....... p. 26

*Les pages au féminin*

- SANTE : *L'insomnie, ce vice* ...... p. 27
- Arts Ménagers : A hauteur de femme .......... p. 28
- Mode, Beauté, Bon à savoir, Recette ....... pp. 29 et 30
- Mots croisés ........ p. 31

*Et*

- UN DRAME DE FAMILLE *par François MAURIAC*. p. 32

# LES AFFAIRES FRANÇAISES

## LA SEMAINE

### Les lourdauds

« *Si je n'avais pas quelques lourdauds autour de moi, nous serions encore ici dans trois ans* », aurait dit cette semaine, dans un moment d'euphorie, M. Guy Mollet. On attend avec intérêt le prochain remaniement ministériel pour connaître la liste des « lourdauds ».

● Mais ce remaniement n'est sans doute pas pour demain. Jusqu'à la semaine dernière, deux petits mots bloquaient, depuis deux mois, toute évolution de la politique française et justifiaient l'ajournement de toute décision. C'étaient : « Après l'O.N.U. » Aujourd'hui, un nouveau « préalable » a pris le relais. C'est : « Après Washington. »

● La capitale américaine semble en effet en passe de devenir le vrai centre de la vie politique française, le lieu en tout cas où s'élaborent les décisions essentielles. Dans cette seule semaine, on enregistrait le départ, mercredi, pour les U.S.A., du secrétaire général des indépendants, M. Roger Duchet ; le retour, jeudi, après une dizaine de jour outre-Atlantique, du leader n° 1 des modérés, M. Antoine Pinay ; le séjour aux Etats-Unis du secrétaire général intérimaire de la S.F.I.O., M. Pierre Commin ; les préparatifs enfin, activement poussés, du président du Conseil lui-même, en vue de son envol, dimanche, pour l'Amérique.

« Après Washington », le gouvernement arrêtera la « prochaine initiative spectaculaire » annoncée pour résoudre le problème algérien.

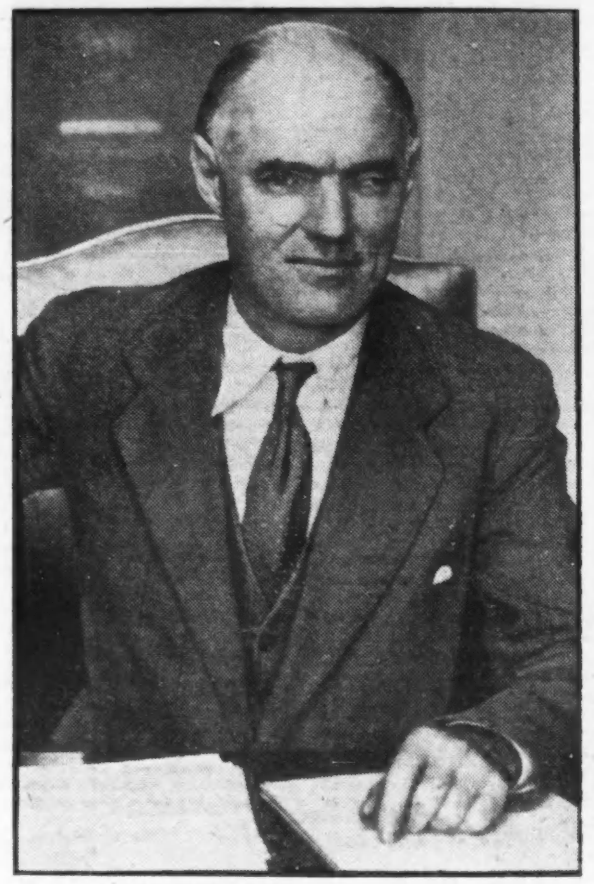
● Mais il en est qui n'attendent pas: les fonctionnaires, par exemple. Un « grand commis » des Finances disait, au début de cette semaine : « Vous savez qu'il existe un indice exprimant la masse des salaires payés par l'Etat aux fonctionnaires et un autre indice traduisant la masse des salaires payés par l'industrie privée. Je les regarde chaque semaine. Quand le second de ces baromètres s'élève sensiblement au-dessus du premier, j'inscris sur mon agenda à l'encre rouge : « Attention : grèves. » Et j'attends. Je n'ai jamais attendu plus de trois mois avant de voir se déclencher une grève revendicative de la fonction publique ».

Voilà pourquoi sept mille facteurs sur 50.000 ont cessé le travail mercredi dernier, pourquoi les poubelles pleines encombraient ce jour-là les trottoirs de la capitale, pourquoi les contributions indirectes manifestent vendredi.

Le retard pris par « leur » indice est particulièrement dommageable aux catégories les plus défavorisées d'agents de l'Etat. Par contagion, leur revendication gagne le secteur nationalisé — électricité et gaz en particulier — dont l'agitation précède traditionnellement, depuis la Libération, les grands mouvements sociaux d'ensemble.

● La nomination du général allemand Speidel à l'OTAN, où il aura sous son commandement effectif les forces terrestres françaises de la métropole et d'Allemagne, provoque une vive campagne dont le Mouvement de la Paix et, derrière lui, le Parti communiste, sont les éléments moteurs. Les controverses se multiplient.

La phrase la plus terrible, dans cette affaire, a été prononcée par le directeur d'un journal français, s'adressant au président du Conseil :



CHARLES TILLON
*Un mot malheureux*

HANS SPEIDEL
*Une phrase terrible*

« *Aussi longtemps que les tortures et la répression collective continueront en Algérie, il n'y aura pas, dans mon journal, une ligne de prise de position contre la nomination du général Speidel à l'OTAN. Comment en aurions-nous le droit ?* »

## L'HOMME DE LA SEMAINE

### De l'importance d'être constant

LUNDI dernier, en première page de « l'Humanité », un court texte en caractères gras : « Résolution du Comité central au sujet du camarade Charles Tillon. » Sa conclusion :

« *Le camarade Charles Tillon, qui n'a jamais cessé d'appartenir au Parti, est rétabli dans tous les droits et devoirs qui s'attachent à la qualité de membre du Parti.* »

C'était la troisième fois, seulement en quatre années, que le nom de M. Charles Tillon, 60 ans, ancien député et ancien ministre, membre du bureau politique, l'organisme suprême du P.C.F., jusqu'en septembre 1952, figurait ainsi dans les colonnes de l'organe officiel du parti communiste.

A deux reprises, en effet, depuis sa retentissante disgrâce de l'automne 1952, la parole lui avait été rendue. Mais ce fut, chaque fois, pour lui donner une occasion de prouver publiquement sa fidélité au parti, soit qu'il appelle ses anciens électeurs du 6e secteur de Paris à voter pour la liste de Jacques Duclos sur laquelle il ne figurait plus lui-même (22 décembre 1955), soit qu'il proteste contre la version donnée par Pierre Hervé au sujet de la mort d'Yves Farge (12 janvier 1957).

En dehors de ces deux occasions, il faut remonter à quatre années en arrière pour trouver, dans un éditorial de M. Léon Mauvais, en date du 24 février 1953, la dernière allusion faite par « l'Humanité » à l'ancien leader, sous la forme suivante :

« *Les calomnies abominables de Tillon contre le rôle du parti à la Libération s'identifient à celles de Marty. Au fond, leur activité tendait à troubler le parti et ne pouvait que servir la bourgeoisie, ses policiers trotskystes et ses serviteurs sociaux-démocrates.* »

#### Au presbytère

Ces quatre années, Charles Tillon les a passées pour la plus grande part à Montjustin, hameau de huit habitants, situé à 16 km de Forcalquier, près de Lurs, dans les Basses-Alpes.

Il y était arrivé le dimanche 30 novembre 1952, à bord d'un camion de la mairie d'Aubervilliers, la grande cité populaire de la banlieue parisienne dont il était maire depuis la Libération. Tant bien que mal — et, à vrai dire, plutôt mal — il s'était installé dans le vieux presbytère en ruines du hameau, mis à sa disposition par son ami le peintre Serge Fiori, cousin de l'écrivain Jean Giono, et vieux militant marxiste.

En quatre ans, Charles Tillon n'a fait à Paris que de rares et brèves apparitions. Il s'est tenu rigoureusement à l'écart de la vie publique ; fuyant toute publicité, il a observé le silence le plus absolu. Cette réserve, cette prudence permettent aujourd'hui à « l'Humanité » d'écrire : « *Par ses actes et déclarations, le camarade Charles Tillon a montré sa volonté d'être discipliné et fidèle au parti... Il a repoussé toutes les sollicitations et a résisté constamment à toutes les pressions des ennemis du parti.* »

On ne tardera donc guère à revoir la haute silhouette de Charles Tillon, un peu alourdie sans doute, sur les estrades des meetings du P.C., à retrouver son visage massif dont toute la vie s'est concentrée dans l'œil droit — il a perdu l'autre à la suite d'un accident — en première page des journaux communistes. Sa réhabilitation d'aujourd'hui était d'ailleurs inscrite en filigrane dans la biographie d'un homme dont la vie entière ne fut qu'une longue soumission à la discipline de son parti, une autocritique permanente, consentie avec une totale obéissance, presque avec une sorte de plaisir.

#### Avec Marty

C'est en Bretagne, où il est né, que Charles Tillon, ouvrier métallurgiste et syndicaliste actif, a commencé très tôt d'incarner, selon l'iconographie communiste, le parfait militant de base.

A 22 ans, il est quartier-maitre à bord du croiseur « *Guichen* », lorsque le jour de Pâques 1919 l'équipage de ce bâtiment et de quelques unités de la flotte de la mer Noire se mutine ; parmi les instigateurs du mouvement, un officier-mécanicien nommé André Marty. L'affaire appartient à l'histoire légendaire des luttes prolétariennes : Charles Tillon figurera désormais en bonne place, aux côtés du vieux leader aujourd'hui disparu, dans toutes les commémorations des « Heures glorieuses de la mer Noire ».

Dès lors, des luttes syndicales à la guerre d'Espagne, où Tillon combattra encore avec André Marty, du bureau politique du P.C. à leur banc de député, où ils représentent tous deux des circonscriptions parisiennes, presque tout, jusqu'à leur condamnation commune dans « l'affaire Marty-Tillon », semble réunir les deux hommes. En réalité, presque tout les distingue, les sépare. Et d'abord leur tempérament.

André Marty était un révolutionnaire à l'ancienne mode, avec des côtés anarchisants ; il se consolait aussi mal de voir s'amollir, au fil des ans, l'ardeur combative de son parti que d'y jouer lui-même, derrière Thorez et Duclos, l'éternel troisième

(Suite page 5)

*L'EXPRESS* **publiera à partir du vendredi 8 mars**

**« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »**

par

**J.-J. SERVAN-SCHREIBER**

chez votre Tailleur :
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Maurice Duverger

# UN NOUVEAU PLAN MARSHALL ?

A Washington, M. Guy Mollet discutera d'abord des problèmes du Moyen-Orient. Il parlera aussi de l'Euratom et du Marché commun. Toutes ces questions sont importantes. Mais on aimerait que le président du Conseil aborde également un autre problème, moins spectaculaire encore, mais plus décisif quant à l'avenir de la France : notre déficit en énergie dans les dix ans à venir. On nous dit que M. Guy Mollet ne demandera pas d'argent à l'Amérique. Fort bien : mais s'il ne veut pas être pris de court par l'événement, il devrá tout de même entretenir ses hôtes de la nécessité d'envisager un nouveau plan Marshall, qui devrait entrer en application avant la fin de l'année.

L'an dernier, la consommation française d'énergie a été de 105 millions de tonnes d'équivalent-charbon, dont le tiers provenait d'importations. En 1965, si l'on se base sur une hypothèse moyenne d'accroissement de la production générale, nos ressources nationales en énergie atteindront presque les 105 millions de tonnes consommées en 1956 : mais notre économie en exigera alors 155 millions Cela veut dire que notre déficit énergétique restera à peu près constant : correspondant au tiers de nos besoins environ. Mais, ces besoins augmentant, la quantité d'énergie à importer augmentera de la même façon : de 50 % à peu près.

D'autres pays ont connu ou connaissent des situations du même genre. L'économie anglaise est basée depuis longtemps sur l'obligation de combler par l'importation un déficit alimentaire de base : sa structure reste saine, tant qu'elle exporte suffisamment pour payer cette importation fondamentale.

La difficulté de la situation française ne réside pas dans la nécessité d'importer, mais dans le fait que nos exportations ne sont pas suffisantes pour fournir les devises nécessaires. Notre balance des comptes avec l'étranger a été l'an dernier en déficit de 800 millions de dollars (dont 100 millions seulement pour les territoires d'outre-mer). Cette année, on prévoit que le déficit atteindra un milliard de dollars. Les quantités d'énergie à importer étant croissantes, le déficit lui-même tend à s'accroitre naturellement.

Ce déséquilibre de notre balance commerciale ne dépend pas d'une conjoncture passagère, comme on le croit souvent : il est lié à la structure même de notre économie. Nous ne produisons pas assez pour suffire à la fois aux besoins de la consommation intérieure et aux exportations qui seraient nécessaires pour équilibrer les importations.

## *On en profite*

COMMENT en est-on arrivé là ? Tout simplement parce que nos gouvernements successifs, depuis dix ans, ont manqué de courage. Ils n'ont pas fait la révolution indispensable de nos structures économiques : on s'est contenté de quelques réformes, importantes dans certains secteurs, insuffisantes sur le plan général. Combien de fois n'a-t-on pas répété, pendant qu'arrivaient les dollars du plan Marshall : « Il faut les employer à moderniser notre économie, pour la rendre exportatrice, au lieu de s'en servir pour développer la consommation intérieure » ? Dans l'ensemble, le second usage l'a emporté sur le premier. Les Français ont profité ainsi d'une élévation rapide de leur niveau de vie (sauf dans certains secteurs, scandaleusement défavorisés : par exemple le logement des classes populaires). Mais ils sont aujourd'hui dans une impasse.

La gravité de la situation a été masquée jusqu'ici par des crédits américains obtenus sous des formes variées. En fait, notre balance commerciale a toujours été déficitaire depuis cinquante ans. Avant guerre, nos avoirs à l'étranger couvraient ce déficit. Depuis la guerre, la couverture a été assurée par des dons en dollars : prêt-bail, plan Marshall, aide militaire, etc. Ces dernières années, nous avons vécu sur la « queue » de la guerre d'Indochine : sur les réserves constituées sur les crédits américains qui nous furent consentis pour mener la lutte contre Ho Chi Minh. Maintenant, ces réserves arrivent à épuisement. Pour 1957, nos ressources en devises sont évaluées à 700 millions de dollars : c'est déjà insuffisant pour couvrir le déficit de cette seule année.

Trois solutions seulement peuvent être envisagées. Ou bien les Français s'imposent des restrictions draconiennes pendant longtemps : consommant moins, ils peuvent accroître les investissements nécessaires pour moderniser leur économie et augmenter leurs exportations. L'expansion continue : mais les Français n'en profiteront qu'après une longue période d'austérité pendant laquelle leur appareil de production aura été entièrement modernisé. Cette solution est la seule qui garantisse, à la fois, l'indépendance nationale et l'avenir du pays. Elle est inapplicable dans le régime politique actuel.

## *Aide ou austérité*

OU bien les Français ne restreignent pas dans l'immédiat leur consommation intérieure et ne font pas appel à une aide extérieure. Cela implique qu'ils réduisent progressivement leurs importations, l'expansion économique diminuant parallèlement. Au bout d'un certain temps, on s'installera dans la stagnation — et même dans la régression pour certains secteurs. Le niveau de vie se stabilisera d'abord, aura tendance à diminuer ensuite. Par rapport à l'expansion mondiale, l'impression de déclin sera sensible. Les sacrifices refusés à court terme seront ressentis à long terme. L'indépendance nationale, assurée d'abord, n'aura plus de signification à cause du décalage croissant entre la France et les autres pays du monde.

Ou bien la France réclame et obtient, pour un temps plus ou moins long, une aide extérieure. Cette aide ne peut être qu'américaine. L'U.R.S.S. ne peut pas combler notre déficit énergétique. Même si M. Maurice Thorez était au pouvoir, il devrait comme Gomulka s'adresser à Washington, à moins d'appliquer la terrible politique d'austérité qui caractérise le stalinisme. La fédération européenne n'apportera pas de solution : ce n'est pas en additionnant des déficits qu'on les comble. Dans dix ans, l'énergie atomique ne couvrira pas 10 % des besoins énergétiques de la France. Certes, si l'intégration à Six impliquait le partage des excédents de la balance commerciale allemande, la situation serait différente : mais ce n'est pas de cela qu'on a discuté à Bruxelles.

## *Sacrifices supportables*

LA France a besoin d'urgence d'un nouveau plan Marshall : tout gouvernement français, quelles que soient sa couleur politique et ses préférences, doit prendre conscience de cette nécessité. Une aide américaine ne dispensera pas de faire des sacrifices d'ailleurs : elle aura seulement pour effet de rendre ces sacrifices plus limités et plus supportables.

La consommation intérieure devra être stoppée pour une certaine période sur ses bases actuelles, de façon à augmenter les exportations ; dans certains secteurs, où la demande extérieure est grande (par exemple l'automobile) il faudra même envisager des restrictions. Si un second plan Marshall devait, comme le premier, servir à accroitre la consommation plutôt qu'à rénover les structures économiques, il reculerait seulement les échéances, en posant les bases d'une dépendance permanente.

Il faut mesurer les conséquences politiques de cette situation. La diplomatie américaine a beaucoup évolué depuis 1947, heureusement. Washington a compris que la résistance au soviétisme pouvait prendre bien des formes, et que la dépendance à l'égard du State Department favorisait la propagande du communisme dans un pays. L'attitude générale des Etats-Unis vis-à-vis de l'U.R.S.S. est beaucoup plus souple et plus pénétrée d'un esprit de détente : elle se trouve en fait très proche de la nôtre (plus proche que jamais sans doute).

En Europe, la solidarité entre Paris et Washington est très grande à l'heure actuelle. En Moyen-Orient, c'est autre chose : mais nous avons déjà cédé, de toutes façons.

Cela dit, une aide économique limite toujours en fait, plus ou moins, la liberté d'action politique. Mais la décadence la limiterait plus encore, et à plus long terme. De toutes façons, nous n'avons plus le choix. Pas plus que Gomulka. Pas plus que Lénine au temps de la N.E.P.

Maurice DUVERGER.

*(Copyright « L'Express ».)*

# UN SACRÉ PROBLÈME

SI le vieux maréchal Boulganine veut assurer la fortune de ses arrière-petits-enfants, que ce soit en régime socialiste ou capitaliste, il n'a qu'à leur léguer le brouillon manuscrit — s'il a pris la précaution de ne pas le jeter au panier — du petit message qu'il a rédigé dans l'après-midi du 5 novembre à l'adresse de ses collègues de Londres et de Paris. Ce bout de papier vaudra extrêmement cher. Il y a peu de textes qui, comme dirait Churchill, ont fait autant d'Histoire en aussi peu de mots.

En trois lignes suggestives sur l'éventualité de l'envoi de fusées téléguidées, M. Boulganine a tout changé (1). L'arrêt de l'expédition de Suez n'aura été, en vérité, qu'un à-côté dans cette affaire ; les vraies conséquences du petit papier, les bouleversements qu'il va entrainer dans notre vie quotidienne, sont encore à venir.

Et c'est exactement mardi prochain que les représentants des peuples de l'Europe se réunissent pour en bavarder ensemble. Près de quatre mois après le message du 5 novembre, les ministres des Affaires étrangères et les ministres de la Défense nationale des pays de l'U.E.O. (union militaire des Six, plus l'Angleterre) ne peuvent plus éviter de regarder en face un fait assez pénible : malgré dix ans de préparatifs, malgré des milliers de milliards engloutis, malgré enfin l'alliance sincère et solide avec le pays le plus puissant du monde, l'Europe de l'Ouest est pratiquement sans défense. Il y a de fortes chances que le « coup du père Boulganine » puisse être réédité n'importe quand, et — dans l'état des choses actuel — les pays de l'Europe, que ce soit la modeste Hollande ou la grande Angleterre, n'auraient peut-être pas d'autre choix que de capituler gentiment.

CETTE perspective neuve, ce ne sont pas les trois lignes de M. Boulganine qui l'ont créée, mais elles l'ont révélée, elles l'ont rendue tangible.

Jusqu'à présent, l'alliance occidentale reposait sur une répartition cohérente des tâches militaires : les pays européens fournissaient des armées classiques (divisions d'infanterie, artillerie, aviation légère, etc.), l'Amérique fournissait la protection moderne (bombes atomiques et thermo-nucléaires). Cela tenait.

Mais avec l'apparition des fusées, qui rend les deux Grands aussi accessibles que les autres à une attaque, on se trouve devant une question neuve et insolite : dans quelle mesure peut-on considérer qu'un pays (l'Amérique, pour préciser) acceptera de se suicider pour venir au secours d'un allié (la France, par exemple) menacé d'un ultimatum ?

Il ne s'agit pas, c'est l'évidence, de mettre en doute la sincérité des Américains, qui est aussi totale qu'elle peut l'être. Qu'un Français se pose la question, en la renversant, en remplaçant l'Amérique par la France et la France par la Belgique, il sera bien obligé d'admettre que rien au monde ne peut garantir cette aptitude au suicide pour aller aider un allié, même très cher.

LA conclusion est aussi simple que la question est brutale : la seule manière pour un pays de pouvoir éventuellement répondre non à un ultimatum, c'est de posséder lui-même les fusées thermo-nucléaires et d'être lui-même — et non pas un autre, si amical soit-il — maître d'appuyer sur le bouton.

C'est ce qu'a conclu le nouveau gouvernement anglais. Il a décidé un programme massif de fabrication d'engins, il a demandé des fusées en location à l'Amérique et il a coupé d'une manière chirurgicale ses engagements en troupes et en armements classiques. Seulement c'est une fausse réponse.

Car les pays du continent ne peuvent absolument pas se permettre de supprimer ou d'alléger leurs troupes classiques à leurs frontières. Ils seraient à la merci de n'importe quelle opération par les armées d'un quelconque satellite, et sans aucune défense alors, car on ne déclenche pas — même pas, cette fois, le pays menacé lui-même — une guerre d'extermination thermo-nucléaire pour une opération locale. Si les fusées sont indispensables, plus vitales encore sont les troupes classiques pour éviter un conflit local. Conclusion des militaires : il faut les deux, et de toute urgence, l'un sans l'autre c'est la capitulation.

CONCLUSION des économistes : c'est impossible. Le développement et la fabrication des engins thermo-nucléaires coûtent plus cher encore, à eux seuls, que le maintien des divisions que nous avons aujourd'hui, et qu'il faudra payer aussi. Or le prix de la Défense nationale est déjà écrasant, insupportable pour un pays comme la France. L'augmenter encore, voire le doubler, c'est absurde. C'est le suicide économique, la stagnation, l'arrêt du progrès, la misère, la décadence. Impossible.

Voilà l'affaire. Alors ? Capituler dès maintenant, ne plus chercher à se protéger ? Sûrement pas. Alors ? Il n'y a encore pas de réponse. On constate deux impossibilités l'une en face de l'autre. Il y a sûrement une voie nouvelle à imaginer, qui passe entre les deux. Mais elle est encore à trouver. Quatre mois après le petit message Boulganine, qui inaugure une ère nouvelle, il est temps, comme les ministres qui se réunissent la semaine prochaine vont s'en convaincre mutuellement, de commencer à y réfléchir avec méthode.

***

(1) *« Il existe des puissances qui pourraient porter la guerre sur votre sol sans dépêcher leur marine ou aviation, mais en utilisant d'autres moyens, notamment des fusées... »* (Message du maréchal Boulganine à MM. Anthony Eden et Guy Mollet.)

# LES AFFAIRES FRANÇAISES

(*Suite de la page* 3)

couteau ; avec cela, violent, parfois vindicatif, rogue de ton et difficile d'abord.

### *L'obéissance*

Tout autre apparaît Charles Tillon. Il est affable, volontiers souriant, toujours prêt à rendre service. Ses compagnons de la guerre d'Espagne et de la résistance ne sont pas obligatoirement à ses yeux des rivaux dans le parti ou des « ennemis de classe » à l'extérieur.

Mais surtout, il observe scrupuleusement cette fidélité multiforme et exigeante — à la doctrine, à l'interprétation qui en est donnée, à la tactique qui en découle, aux dirigeants qui l'appliquent — qui est au système communiste ce que la discipline est à l'armée. Devenu lui-même un leader, il s'autorisera quelques divergences avec ses pairs : jamais ces désaccords ne porteront sur le fond, mais sur les méthodes ; jamais elles ne s'exprimeront hors des instances les plus fermées du parti, devant « la base ».

C'est dans cet esprit qu'il a parcouru de bas en haut, en dix ans, puis de haut en bas, en trois mois, sans un murmure, tous les degrés de la hiérarchie, supporté avec la même apparente indifférence l'adulation rituelle des militants, puis les plus basses calomnies de ses camarades.

Conseiller général de la Seine en 1935, député de Saint-Denis l'année suivante, il a été désigné pour mener la bataille électorale contre Pierre Laval, il s'est battu et il a gagné.

En 1941, il reçoit la mission périlleuse de mettre sur pied la résistance du P.C. à l'occupant. Il se lance aussitôt à corps perdu dans les luttes de la clandestinité pour apparaître, à la Libération, à la tête des Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.), comme le symbole de la résistance du P.C.

Son parti le désigne pour conquérir la mairie d'Aubervilliers : il la conquiert. Pour être ministre — de l'Air, de l'Armement, de la Reconstruction, sous de Gaulle, Félix Gouin, Georges Bidault, Paul Ramadier : il gouverne. On le place à la tête du Mouvement de la Paix, au bureau politique : il administre, dirige.

### *Un mot malheureux*

Seulement, de temps en temps, il a un mot malheureux. Oh ! à peine une boutade, et jamais lancée en public : toutes portes closes, entre égaux.

C'est ainsi qu'un jour, pendant que Maurice Thorez, malade, se soigne à Moscou, une controverse s'élève au groupe parlementaire sur le travail des femmes pendant la guerre et la résistance. Jeannette Vermeersch parle d'abondance. « *Qu'est-ce que tu en sais*, lui lance Charles Tillon, *tu n'étais pas là !* »

L'épouse du secrétaire général est, sur ce sujet, d'une susceptibilité quasi maladive. Depuis longtemps, ce Tillon, le « résistant n° 1 du parti », le « héros de la lutte clandestine » qui risquait sa vie obscurément en France occupée, tandis qu'elle et son mari résidaient en U.R.S.S., s'est acquis sa solide inimitié. Le complexe joue, et, dans un rapport au secrétariat du parti, elle accuse Tillon de lui avoir reproché publiquement de s'être réfugiée à Moscou pendant la guerre, d'établir « une discrimination entre militants du parti ». C'est le crime de lèse-Thorez. Il ne pardonne pas.

Pour étayer l'accusation, les pièces affluent au dossier. Dans un discours prononcé à Drancy à la fin de 1944, Charles Tillon avait semblé regretter la dissolution des « Milices patriotiques » et des « Comités de Libération », prolongement de la résistance, décidée par Maurice Thorez : déviationnisme. A la séance inaugurale du Kominform, en 1947, le représentant yougoslave, M. Djilas, avait critiqué le P.C.F. en utilisant des renseignements qui lui avaient été fournis par Tillon : complicités titistes. Le Mouvement de la Paix a commis « des erreurs » : incapacité. Accusation majeure : Charles Tillon « *a sciemment minimisé le rôle de l'U.R.S.S. dans la libération de la France et refusé d'exalter la personnalité de Staline* ». Il aurait médité, avec André Marty, de s'emparer de la direction du parti et eut, dans ce but, avec lui, une conversation au domicile d'un militant — son propre beau-frère, aujourd'hui exclu du parti — qui a rapporté avec scandale leurs propos : travail fractionnel. Son compte est bon.

Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch
*« Qu'est-ce que tu en sais ? »*

Léon Mauvais et Auguste Lecœur, alors « dauphin » du secrétaire général, se chargeront de l'exécution. Déjà relevé de la direction du Mouvement de la Paix en 1951, Charles Tillon sera écarté du bureau politique le 4 septembre 1952, du Comité central et de « toute responsabilité à quelque poste que ce soit » le 7 décembre suivant.

Léon Mauvais déclare : « *On n'a pas manqué de souligner, et on a eu raison, que les conceptions* [de Tillon] *ont une analogie étroite avec celles de Tito.* »

A l'inverse d'André Marty qui a descendu en même temps que lui les échelons de la hiérarchie, il n'est pas exclu du parti. Mais comme il est nécessaire, afin que sa déchéance soit établie, de le salir dans son honneur en même temps qu'on lui retire toute autorité, le rapport de Léon Mauvais, publié dans « l'Humanité » du 10 décembre, l'accuse en propres termes de ne pouvoir justifier l'utilisation de dépôts d'argent dont il était responsable : « *Il a prétendu avoir fait, depuis 1945, des versements : or il n'y a aucune trace de ces versements dans la comptabilité que nous avons vérifiée.* » C'est la rétroactivité établie dans le crime et l'abjection.

Comment va réagir la victime de cette affreuse accusation ? Par le silence d'abord, et — toujours — l'obéissance, du moins en public. Car, en privé, ses controverses avec des camarades de la direction se sont, une fois au moins, terminées en pugilat. Mais, pour « la base », il écrivait dès 1951 : « *Je déclare que la décision de me retirer le poste de responsable du parti dans le Mouvement de la Paix est juste et que je l'accepte comme une sanction méritée.* »

Le 22 janvier 1953, il démissionne de la mairie d'Aubervilliers. Un à un, il restitue tous les signes et les attributs de ses anciennes dignités. Il ne paraît plus à l'Assemblée nationale où ses bulletins de vote restent entre les mains du groupe communiste.

Dans l'appel que, par nécessité électorale, « l'Humanité » publiera sous sa signature, en faveur des candidats du 6ᵉ secteur, il remerciera son parti « *pour l'honneur qu'il m'a fait en me permettant d'être au nombre de ses députés depuis* 1936 ». L'oubli vient peu à peu.

Cet oubli, c'est le maréchal Tito lui-même, fraîchement réhabilité par Moscou après le XXᵉ Congrès, qui va le rompre. Lorsque la reprise de contact entre les communistes yougoslaves et français nécessite l'envoi à Belgrade d'une délégation du P.C.F., Tito fait savoir qu'il ne recevra pas les envoyés de Paris si certains « staliniens » figurent parmi eux, et si, par contre, Charles Tillon ne fait pas partie de la mission. La visite prévue est alors ajournée dans le désarroi. On consulte Moscou, on louvoie longtemps avec l'espoir d'une nouvelle rupture, sans recours celle-là ; mais il faudra bien, en définitive, donner au redoutable « camarade » yougoslave une satisfaction de principe.

Ce n'est donc pas une coïncidence fortuite si, la semaine dernière, la même session du Comité central a fixé enfin au 20 mars la date de la visite des communistes français au parti yougoslave, et, en même temps, réhabilité Charles Tillon. Ce n'est pas non plus un hasard si les attendus du jugement de 1957, cassant celui de 1952, déclarent « *qu'en ce qui concerne les questions d'ordre financier, l'honnêteté personnelle et de vieux militant communiste de Charles Tillon n'est pas en cause* ».

Sanctionné après l'échec des manifestations violentes dirigées contre la venue à Paris du général américain Ridgway en 1952, l'ancien chef des F.T.P. et du Mouvement de la Paix reparaît à l'heure même où une campagne presque aussi vive est déclenchée contre la nomination à l'O.T.A.N. du général allemand Speidel.

### *Brave soldat Chveik*

Aux applaudissements d'Auguste Lecœur, qui a sans doute oublié ses réquisitoires de 1952, Charles Tillon rentre en scène, toujours silencieux, renonçant à toute vengeance, s'humiliant jusqu'à solliciter le pardon de ceux qui l'accablaient hier. Singulière humilité, dont on voit bien l'explication immédiate — le parti est toute sa vie — mais qu'on ne peut toutefois admettre sans une gêne profonde. Lorsque le leader communiste polonais Gomulka est sorti de prison pour reprendre place à la tête de son parti, il a exigé le départ de tous ceux qui l'avaient accusé et condamné, si puissants qu'ils soient, comme le maréchal russe Rokossovski. Quel crédit Charles Tillon pourra-t-il accorder demain à ceux qui se sont si grossièrement trompés à son sujet ? Et à quel titre pourra-t-il à son tour exiger, pour eux et pour lui-même, la confiance des masses ?

Au fond, Charles Tillon a bien de la chance. Dans notre république bourgeoise, le déviationnisme ne tue pas, fort heureusement. A la différence de son émule tchécoslovaque, le légendaire « brave soldat Chveik », on n'a pas exigé du camarade Tillon qu'il meure en remerciant ses chefs « avec obéissance ». Il est vrai que, si, à Prague, on ne réhabilite que les morts, à Paris on ne réhabilite que les muets.

P. V.-P.

## EURAFRIQUE

### Participation « convenable » ?

DIMANCHE, les experts ; lundi, les ministre des Affaires étrangères ; mardi, les chefs de gouvernement : la négociation sur le Marché commun s'est terminée à l'hôtel Matignon, non pas en fanfare, mais sur un cruel marchandage.

Les quelques difficultés qui subsistaient sur le projet d'Euratom avaient été, d'abord, rapidement levées. Toute la discussion a porté, en fait, sur l'inclusion des pays d'outre-mer dans le Marché commun européen (« L'Eurafrique »). Les négociateurs français tenaient absolument à cette inclusion, leurs partenaires très peu ou pas du tout. C'est que, politiquement, toute association avec la France en Afrique leur apparaît pleine de risques, tandis que les avantages économiques en sont à leurs yeux médiocres. Et particulièrement la prise en charge de l'Algérie.

Bref, nos pays d'outre-mer, considérés par nous comme une dot, apparaissent bien plutôt à nos partenaires comme une dette.

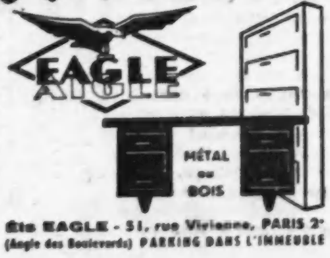
Dans ces conditions, c'était une tâche bien difficile que de donner

→


Productivité

• VISITEZ LIBREMENT NOS 2.200 m² D'EXPOSITION
• 700 MODÈLES TOUJOURS EN MAGASIN
• UNE SOLUTION POUR CHAQUE PROBLÈME POUR CHAQUE BUDGET

Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.




Ets EAGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2ᵉ (Angle des Boulevards) PARKING DANS L'IMMEUBLE



Mercredi 27 février à 21 heures

« Les Cahiers de la République »

organisent une conférence-débat :

**La France et l'O.N.U.**

sous la présidence de J. KAYSER avec la participation de P. ABELIN, A. FONTAINE, Léo HAMON, J. VERNANT, Georges BORIS, Jean DIDISHEIM, J.-M. DOMENACH, P.-O. LAPIE, J. de LIPKOWSKI, J. VERNANT, G. VEDEL.

SALLE DES SOCIETES SAVANTES
8, rue Danton

corps au grand dessein de cette Eurafrique où, en échange de nouveaux débouchés offerts par nous, nos associés consentiraient à assumer une part importante des charges que la mise en valeur de ces pays exige et que nous supportons à l'heure présente intégralement.

L'un des principaux artisans français du Marché commun, M. Pierre-Henri Teitgen, déclarait lui-même le 15 janvier dernier à la tribune de l'Assemblée : « *Le jour où nous aurions un marché commun européen, comment pourrions-nous tout en même temps jouer loyalement et honnêtement le jeu de la concurrence avec nos partenaires du Marché commun et supporter cependant au titre de notre marché africain les surprix et les investissements ? Il y a là une impossibilité absolue.* »

### Refus brutal

Cette « impossibilité » ne paraît pas avoir été surmontée. Les charges françaises outre-mer s'élèvent à environ 400 milliards de francs par an. Elles comprennent environ 200 milliards de dépenses de souveraineté, qui sont en dehors de tout partage, quelques dizaines de milliards de surprix sur les produits vendus par les pays d'outre-mer — surprix qu'il est très difficile de faire payer par nos partenaires, qui n'inclinent guère à acheter ces produits. Et, finalement, il reste 175 milliards d'investissements économiques et sociaux non rentables autour desquels a tourné le débat essentiel.

Nos négociateurs avaient tout d'abord proposé de doubler à très bref délai ces 175 milliards de dépenses qui sont encore insuffisants au regard des besoins. Nos partenaires devaient supporter la moitié du fardeau supplémentaire.

Un refus brutal nous a été opposé. De concession en concession, les négociateurs français en sont venus, à la veille de la réunion de Paris, à élaborer un projet aux termes duquel les pays d'outre-mer entreraient dans le Marché commun en même temps que la métropole. A la fin d'une première étape de quatre ans, un vote, qui ne serait valable qu'unanime, déciderait s'ils devaient y rester. Quant à la contribution aux investissements, la France ne sollicitait plus de l'ensemble de ses partenaires qu'un versement moyen de 35 milliards pendant les quatre premières années et de 53 milliards la cinquième, qui serait celle de l'entrée définitive des pays d'outre-mer dans le Marché commun.

MM. CAILLAVET ET BOURGÈS-MAUNOURY, SALLE WAGRAM (marqués d'une croix de gauche à droite)
*Parmi les opposants, les ministres...*

### Moins du quart

C'était encore trop demander.

L'annuité moyenne des quatre premières années a été fixée à 17 milliards seulement. Si le contrat est prorogé, le versement atteindra 42 milliards la cinquième année, et ce chiffre sera vraisemblablement celui du régime de croisière pour l'avenir.

A ce compte, la contribution finale des autres pays européens représenterait moins du quart de notre charge actuelle et moins de 10 % de la somme jugée nécessaire par les experts pour assurer le développement de nos territoires d'outre-mer. Il en coûtera à l'Allemagne 14 milliards par an pour avoir accès comme nous au marché de ces pays, alors que la France paie pour cela aujourd'hui 400 milliards par an et devra consentir des sacrifices vraisemblablement beaucoup plus lourds dans peu d'années.

La solution intervenue n'est pas bonne. Dans le débat de l'Assemblée, le 23 janvier dernier, le président du Conseil s'engageait dans les termes suivants : « *Avant la signature du traité, trois règles doivent être établies : tous les pays de la communauté auront un égal accès à ces territoires, ils fourniront une participation convenable aux investissements; ils assureront des débouchés substantiels aux produits d'outre-mer.* »

On a vu ce qu'il en était pour la « *participation convenable* » aux investissements ; on ignore encore, tout au moins de façon précise, ce qu'il en est pour l'accès et les débouchés. On sait seulement que les principes arrêtés et non encore rédigés — un Conseil des ministres français, et sans doute une nouvelle réunion des Six seront nécessaires — prévoient des dispositions tarifaires assez mauvaises pour l'écoulement des produits d'outre-mer sur le marché européen.

Rendez-vous a été pris pour la signature, à Rome, dans la seconde quinzaine de mars. Après quoi s'engagera au Parlement français la procédure de ratification qui exige six mois au moins. La réunion de Paris n'inaugure pas bien la « relance » européenne.

## PARTIS

### Les ides de mars

BRANDISSANT les cartes bleues de délégué au Comité exécutif radical, une quarantaine d'hommes levaient le bras, vendredi dernier en fin d'après-midi, salle Wagram, pour signifier leur opposition à la motion proposant un congrès extraordinaire, réclamé par la direction du parti. Parmi ces opposants, tous les ministres radicaux du gouvernement Mollet — sauf un : M. Paul Anxionnaz — et une vingtaine de représentants des Fédérations du Sud-Ouest, groupés en carré autour de M. Bourgès-Maunoury.

« Avis contraire », demandait M. Edouard Daladier, qui présidait la session de l'instance suprême du radicalisme. Cinq cents cartes s'élevaient. La cause était entendue.

Sur quoi portait exactement le vote? Un porte-parole du Sud-Ouest, M. Caillavet, avait soutenu avec hargne, mais sans grande conviction, semblait-il, des amendements visant à atténuer les termes de la motion résumant les délibérations de la journée. Mais le vrai sens de ce vote ne tenait pas aux virgules d'un texte, approuvé au demeurant le matin même par les présidents et secrétaires généraux du parti. Il s'agissait en fait de « se compter », à cette occasion, pour ou contre la direction du parti, c'est-à-dire M. Mendès France. Le score, ce soir-là, en tout cas, était très net.

Rendez-vous est pris pour un « conclave » des députés radicaux, les 11 et 12 mars, à l'abbaye de Royaumont. Il s'agit, avant la réunion du congrès extraordinaire, d'une ultime tentative de conciliation entre une politique qui est définie par le parti et l'attitude constante de la grande majorité du groupe parlementaire dans ses votes. A l'issue de ce conclave de Royaumont, on comptera le nombre des députés qui acceptent la doctrine du parti, en particulier sur l'Algérie, et ceux qui s'y opposent. Les opposants seront sans doute majoritaires, et parmi eux on trouvera presque tous les ministres.

Le rôle du congrès sera alors de trancher, de dire si des députés et des ministres qui n'appliquent pas à leurs postes la politique du parti peuvent en rester membres. Ce serait alors la plus grave crise radicale. Il ne fait guère de doute, en tout cas, que le parti entrera, après ces ides de mars, dans une opposition sans réserve à la politique du gouvernement actuel en Algérie.

## GOUVERNEMENT

### Une nouvelle sortie

L'ENTHOUSIASME de M. Christian Pineau a bien diminué en une semaine. Il était revenu triomphant de l'O.N.U. : M. Guy Mollet l'a douché.

Tandis que le ministre des Affaires étrangères pensait voler de victoire en victoire, le président du Conseil, lui, surveillait à Paris une opposition menaçante. « *Mais enfin,* déclara M. Pineau, *c'est un succès retentissant.* »

« *Le seul succès,* répondit M. Guy Mollet, *c'est que je sois invité aux Etats-Unis.* »

Il n'a même pas fallu une semaine pour que le caractère contraignant de la victoire française à l'O.N.U. effraie bien des hommes politiques à Paris. M. Pineau a rapporté un précieux cadeau à M. Guy Mollet. Mais le président du Conseil l'offre en vain à sa majorité : on n'en veut plus. Les ingrats trouvent le cadeau bien embarrassant. Une condamnation de l'O.N.U. les eût sans doute trouvés tristes — encore n'est-ce pas sûr pour tous. Mais un encouragement les alarme ; et ils ont trouvé en particulier les déclarations de M. Pineau bien imprudentes. Ce fut un tollé général lorsque le ministre des Affaires étrangères, dans l'euphorie de ses succès newyorkais, précisa ce que l'on aurait préféré ne pas savoir :

> « *Dans la mesure où les résultats obtenus sont dus à la présentation d'un plan constructif français, ce plan constitue de la part de la France un engagement international à l'égard de ses alliés.* »

Le « plan » comporte trois étapes: cessez-le-feu, élections et négociations. Les élections devant avoir lieu 90 jours après le cessez-le-feu (cette dernière précision ne figure pas dans l'allocution de M. Pineau, mais dans celle de M. Cabot Lodge, représentant des Etats-Unis à l'O.N.U. M. Pineau n'a pas rectifié). Ce plan n'est pas nouveau. C'était celui de la déclaration d'investiture du président Guy Mollet et celui aussi de la déclaration du 9 janvier sur laquelle le président du Conseil avait demandé l'accord d'un certain nombre de personnalités

C'est contre ce plan que se déchaînent maintenant — l'O.N.U. étant passée — les membres de la majorité de M. Guy Mollet. M. Paul Reynaud a affirmé que les élections libres, surtout au collège unique, conduisaient à « *l'abandon de l'Algérie* » ; les principaux leaders du M.R.P., réunis en comité national, viennent de déclarer ne se sentir aucunement engagés par les promesses de la délégation française à l'O.N.U. Après M. Pflimlin, M. Coste-Floret est allé jusqu'à dire que « *si l'on voulait larguer l'Algérie, on ne s'y prendrait pas autrement* ».

### Providence américaine

Aussi, n'est-il plus question pour le président du Conseil que d'un objectif : redresser la situation intérieure. Pour cela, le tremplin n'est pas cet encombrant succès à l'O.N.U., mais l'invitation à Washington.

Ce n'est pas la première fois qu'un président du Conseil français attend d'un voyage aux Etats-Unis qu'il revalorise une politique chancelante. Mais c'est la première fois qu'un homme politique attend d'un tel voyage la solution à de si nombreux problèmes. Les menaces de crise économique, certaines tractations sahariennes, la réorganisation de l'armée, enfin la solution algérienne : M. Guy Mollet paraît espérer trouver à Washington une réponse à toutes ces questions urgentes.

L'ÉLECTRONIQUE BAT UN NOUVEAU RECORD :

**300 lignes au centimètre carré**

C'est ce qu'accomplit l'Electro-Rex assurant ainsi la reproduction fidèle sur stencil, de tout document original, graphique, imprimé ou photographique.

Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires.

Toute entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

**COLOS-REX-ROTARY**
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

# LES AFFAIRES FRANÇAISES

Pour l'Algérie, le président du Conseil a déjà préparé son voyage. M. Pierre Commin, secrétaire général adjoint de la S.F.I.O. et négociateur attitré, se trouve déjà à Washington. Il devra essayer de convaincre les collaborateurs de M. Foster Dulles de l'efficacité du plan français. Ce sera difficile : M. Cabot Lodge et, avant lui, M. Dillon avaient déclaré avec netteté que s'ils approuvaient le contenu du plan, ils doutaient que la France puisse le réaliser avec les moyens employés en Algérie. Un grand reportage, publié cette semaine dans le *Saturday Evening Post*, passe pour exprimer le point de vue de l'administration américaine : on ne saurait raisonnablement espérer aboutir à un cessez-le-feu avec les méthodes de pacification que la France utilise sous l'impulsion de M. Robert Lacoste.

### Nouveau plan

Malgré tout, avant le conseil des ministres de mercredi dernier, le président Guy Mollet avait l'intention de se livrer à une initiative spectaculaire pour prouver aux Etats-Unis la bonne foi française : on accepterait que des observateurs de pays démocratiques viennent contrôler la première phase du plan français, à savoir une cessation unilatérale des hostilités du côté français. Au conseil des ministres, M. Robert Lacoste s'y est opposé. Il a jugé toute initiative prématurée. Selon lui, on assiste — ce sont des termes qu'il emploie depuis bientôt six mois — au dernier sursaut de la rébellion ; si l'on sait verrouiller avec efficacité les frontières tunisienne et marocaine, c'en sera fini sous peu de la rébellion. Le président du Conseil a fait mine de se rallier aux thèses de M. Robert Lacoste. Mais il s'était rallié aux mêmes thèses, alors qu'il tentait des négociations officieuses à Brioni, au Caire et à Rome.

### Négociation camouflée

En fait, l'idée de M. Guy Mollet, après les tractations de l'O.N.U. et les promesses faites à l'Amérique, c'est de tenter par le truchement d'une pression américaine d'obtenir des concessions du F.L.N. pour anesthésier l'opinion publique française et faire admettre une « négociation » — par intermédiaires — qui n'aurait pas l'air d'en être une. Il craint des réactions brutales, qui sont sa hantise depuis le 6 février, de la part de l'extrême droite en France, d'une partie de l'armée et d'une partie des Français d'Algérie.

Après avoir suivi la pente de cette minorité active, que les prochaines révélations sur l'affaire du complot contre le général Salan vont mettre en lumière, le président du Conseil s'avise soudain qu'elle est dangereuse pour la vie même de son gouvernement — et pour la réalisation en tout cas des engagements internationaux sur l'Algérie.

Suivre Lacoste, ou risquer de heurter l'explosive minorité réactionnaire? Toujours le même choix. Mais à Alger, dans toute l'Algérie, la situation se perpétue dans un seul sens, choisissant en lieu et place du gouvernement.

Par ailleurs, les craintes de M. Lacoste concernent principalement la réaction des milieux militaires. Il ne fait que dire depuis quelques semaines à ses collaborateurs : *« Si l'on s'engage sur la voie des concessions, c'est le fascisme à Paris. »* Entre toutes ces craintes, toutes ces oppositions, le président du Conseil va tenter une nouvelle « sortie », en recherchant avec les Américains comment une négociation, qui n'en serait pas une ouvertement, pourrait être engagée par des puissances étrangères interposées ; ce qui est une bien dangereuse méthode, qu'un autre ministre, en son temps, avait inventée pour l'Indochine. Elle peut aider des gouvernements en difficulté à sauver la face, pour un temps ; mais en introduisant des intérêts étrangers, elle compromet toujours l'avenir... surtout lorsqu'il concerne aussi le pétrole saharien.

## BOURSE

### Le pétrole et l'emprunt

DEPUIS plusieurs mois, avec patience, les ingénieurs de la Société nationale des Pétroles d'Aquitaine (S.N.P.A.) poursuivaient un forage de recherche entrepris dans la campagne de Dax et qui avait reçu le nom de « Clermont I ». A 3.200 mètres de profondeur, des indices révélateurs — mais des indices seulement — les incitèrent à amorcer un peu plus loin un autre forage pour mesurer l'étendue de la poche ainsi décelée.

Et ce fut « Clermont II », qui vient de produire en 70 minutes, et à 1.940 mètres de profondeur, 1.400 litres d'huile légère accompagnée de gaz.

La nouvelle s'en répandit comme la foudre. Les ingénieurs n'étaient pour rien dans ce fracas. Qu'ils fussent contents, très contents, c'était bien naturel. Mais ils ne recherchaient pas, ils redoutaient même une publicité excessive. Le bref communiqué de la société relatant la découverte précisait simplement que l'exploration allait être poursuivie après « tubage » du puits.

Mais depuis l'affaire de Suez, le Français moyen a appris beaucoup de choses. Il sait aujourd'hui ce que signifie la disette d'essence ; il sait qu'à tout prix, il faut trouver de « l'or noir ».

« Chaque goutte compte », disait autrefois une affiche vantant les mérites d'une marque d'essence. En Bourse, la goutte compte au point de faire déborder le vase.

On l'a bien vu aux séances qui ont suivi la découverte landaise.

Il n'a pas été possible d'exécuter le moindre ordre d'achat des actions de la S.N.P.A. dont le cours s'est inscrit mercredi dernier « en l'air », comme disent les boursiers, à 24.000 demandés contre 18.000 le samedi précédent, jour de la découverte.

L'événement et la publicité qui l'a accompagné dans la grande presse — bien plus importante que dans la presse financière spécialisée — n'auraient cependant pas suffi à provoquer un mouvement d'une telle ampleur. Il fallait autre chose. Cet « autre chose » est le souvenir obsédant de « l'épopée » d'Esso Standard, cette valeur pétrolière qui, en quelques mois, est passée de 5.000 à près de 120.000 francs (elle se tient aujourd'hui aux environs de 72.000 francs) à la simple évocation du nom prestigieux de Parentis.

Or, en ce temps-là, les boursiers n'y croyaient pas. On peut dire — sans crainte de se tromper — qu'aucun professionnel n'a su tirer parti de la hausse continue et incroyable de ce titre. Pour une fois, ce sont des amateurs, qui possédaient par hasard quelques titres, qui ont profité de la hausse.

Depuis longtemps, les professionnels voulaient une revanche. Elle se présente à eux : la montée des pétroles d'Aquitaine ne se fera pas sans qu'ils l'accompagnent. D'où le « rush ».

Mais il est aussi un homme que hante le souvenir d'Esso Standard : c'est M. Ramadier.

Grâce à l'envolée de cette valeur, la Bourse connut une ère d'euphorie qui dura près d'un an et créa, pour longtemps, une atmosphère d'optimisme qui ne s'est évanouie qu'au moment des événements de Suez. Tous les titres — et ceux d'emprunts d'Etat comme les autres — en ont bénéficié.

On conçoit dès lors combien serait opportun le déclenchement d'un mouvement général de hausse, vif et poussé, des pétroles : il permettrait à l'Etat d'affronter dans de bonnes conditions le prochain lancement d'un emprunt qui ne s'annonçait pas tellement aisé jusqu'à ces derniers jours.

Clermont II sent le pétrole et le pétrole sent l'emprunt.

MM. GUY MOLLET ET PIERRE COMMIN
*La route de Paris à Alger passe-t-elle par Washington ?*

## EN 2 MOTS

*par Brigitte GROS.*

LE président du Conseil continue activement une vaste négociation secrète qu'il a engagée personnellement avec le Vatican depuis plusieurs mois. Il s'agit d'aboutir à la rédaction d'un nouveau « Concordat » qui garantirait le statut de l'Eglise en France et en particulier de l'enseignement libre.

La voie serait alors dégagée pour une abrogation de la loi Barangé, qui serait remplacée par l'application de ce Concordat. Et M. Guy Mollet pourrait reprendre avec le M.R.P. une collaboration qu'il considère comme indispensable pour faire aboutir ses projets « européens », et qui est toujours à la merci d'une menace parlementaire sur cette fameuse loi Barangé.

Cette délicate négociation est menée entièrement par le Cabinet du Président du Conseil. Les diplomates du Quai d'Orsay sont tenus à l'écart.

M. VICTOR JOANNES, membre du Comité Central du Parti Communiste, et ami personnel de M. Maurice Thorez, vient de déclarer :

« Sans une dizaine de chefs de talent, aucune classe de la société moderne ne peut mener résolument la lutte », a dit Staline. La direction actuelle du Parti Communiste répond à cette définition : c'est un « noyau » central rassemblé autour de Maurice Thorez. Nous sommes fiers d'être devenus ses compagnons... »

Le « culte de la personnalité collective », en quelque sorte.

PRENANT les déclarations gouvernementales à la lettre, trois députés radicaux, MM. Rolland, Lecœur et Hovnanian, viennent de proposer l'envoi d'une commission de douze parlementaires « représentant l'opinion nationale », qui serait chargée d'étudier sur place les modalités pratiques d'un cessez-le-feu.

Cette proposition reprend le projet que « L'Express » avait lancé l'hiver dernier sous l'impulsion d'Albert Camus. A cette époque un Comité de trêve avait alors été formé ; mais, depuis, les services de M. Lacoste en ont traqué ou arrêté, un à un, tous les membres. Les parlementaires seraient — au moins pour le moment ! — à l'abri de ce risque.

ON se bat de nouveau chaque samedi entre « fascistes » et « antifascistes » au quartier Latin. Le 9 février, les organisations de gauche, puissantes à la Sorbonne, ont repoussé un groupe de manifestants de droite, issus pour la plupart de la Faculté de Droit. Le 16 février, quelques éléments du mouvement d'extrême droite « Jeune Nation » tentèrent de forcer l'accès de la cour de la Sorbonne, défendu par des groupes d'étudiants de gauche. Les deux camps combattaient à coups de ceintures, de planches ; on releva un certain nombre de blessés, après l'échec de cet assaut. B. G.

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

# LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

## ISRAËL

### La seconde route du pétrole

PENDANT toute une semaine, Israël a tenu tête à l'Amérique. « *Nous avons l'habitude de tenir tête au monde entier* », disent les Israéliens. Mais, cette fois, David ne pouvait espérer vaincre tout à fait, car le géant auquel il s'attaquait était pour lui un père nourricier. Sans son aide il serait condamné à mort.

Pour Israël, il s'agit de sauver les derniers fruits de la victoire militaire sur l'Egypte : la sécurité de ses frontières et un libre débouché sur la mer Rouge par le golfe d'Akaba. Pour les Etats-Unis, il s'agit tout simplement de sauver la « doctrine Eisenhower » sur le Moyen-Orient.

### *Pourquoi ils luttent*

Les Israéliens occupent encore, en territoire égyptien, la zone de Gaza et la zone côtière de Charm-el-Cheik, à l'entrée du golfe d'Akaba. S'ils les évacuent sans aucune garantie, ils risquent le retour pur et simple au *statu quo ante*, c'est-à-dire à la reconstitution dans la zone de Gaza des bases de fedayims qui faisaient régner l'insécurité sur tout le territoire israélien, et le blocus du détroit de Tiran par les batteries égyptiennes.

L'accès à la mer Rouge est d'une importance capitale pour Israël. Le jeune Etat dispose sur le golfe d'Akaba de 25 kilomètres de côte et d'un port, Elath. Mais Elath, pour l'instant, c'est une centaine de maisons plantées au bord d'une plage. Aucun navire n'ayant pu franchir le détroit de Tiran depuis 1949, l'aménagement de ce port sans trafic a été interrompu.

La réouverture du détroit permettrait à Israël, non seulement d'établir des relations commerciales maritimes fructueuses avec les marchés d'Orient, mais d'ouvrir une seconde « route du pétrole » qui doublerait le canal de Suez. La construction d'un pipe-line Elath-Bersheba est déjà commencée et les ingénieurs israéliens étudient les plans d'un second tronçon Bersheba-Sukraer, qui permettrait de pomper le pétrole directement du golfe d'Abaka à la Méditerranée.

### *Nasser exige...*

Cette perspective n'est pas faite pour réjouir Nasser, qui essayera sans doute par tous les moyens de maintenir le blocus du détroit de Tiran. Pour l'instant, en tout cas, sa position reste inchangée : le retrait de toutes les troupes israéliennes doit se faire immédiatement et sans conditions. L'Egypte ne cache même pas son intention d'utiliser sa « souveraineté » sur le canal de Suez comme moyen de pression pour amener les Occidentaux à « convaincre » Israël. Techniquement, le déblaiement du canal pourrait être suffisamment avancé dans trois semaines pour permettre le passage des pétroliers de 10.000 tonnes, mais les autorités égyptiennes retardent les travaux en interdisant l'accès d'une épave qui bloque encore le chenal, sous prétexte qu'elle est encore chargée de munitions.

### *Le dilemme américain*

Quant à l'Amérique, elle se trouve placée devant un difficile dilemme.

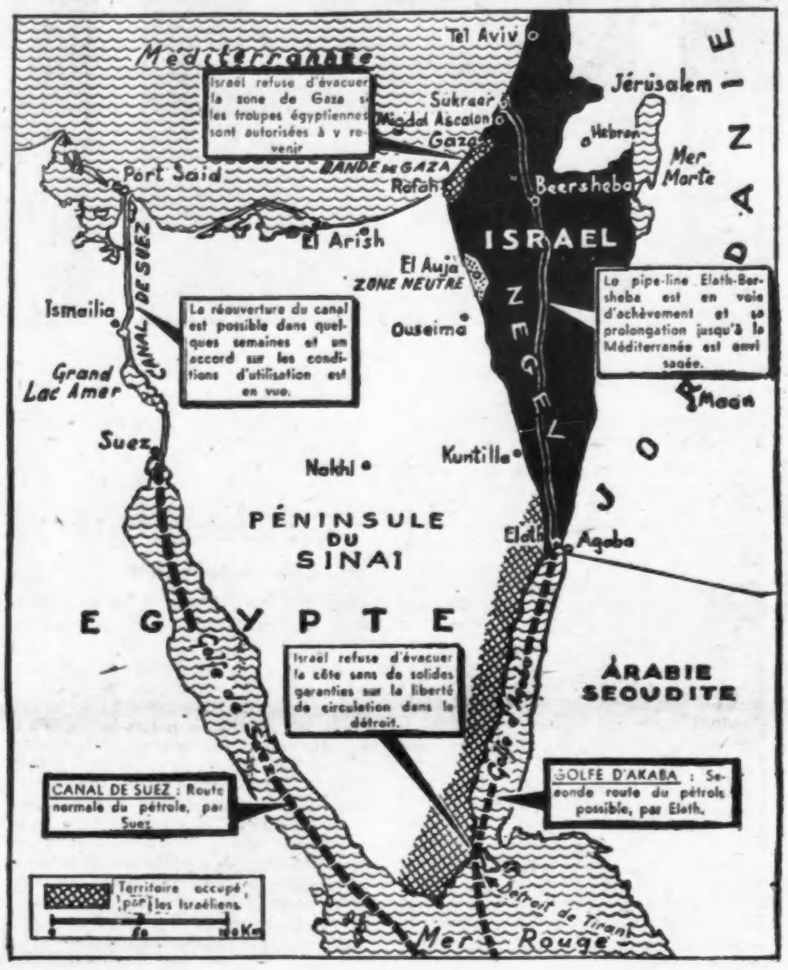
Pour assurer le succès — au moins le démarrage — de la « doctrine Eisenhower », elle doit séduire les Etats arabes, gagner leur confiance, les persuader de résister aux avances de Moscou et les amener — but suprême — à accepter une aide économique. Plus que vers l'Egypte, c'est vers les autres pays arabes, Arabie Séoudite, Jordanie, Irak, etc., que vont les espoirs du Département d'Etat. Mais dans l'affaire israélienne, ils sont tous derrière l'Egypte et il n'est pas question de briser leur unité. Le groupe arabo-asiatique de l'O.N.U., à la veille du débat qui devait s'ouvrir jeudi dernier sur l'affaire israélienne, avait proclamé son intention de déposer une motion réclamant des sanctions économiques contre Israël s'il ne retirait pas ses troupes sur l'heure et sans conditions.

Voter contre une telle motion, c'était, pour le Département d'Etat, étrangler au berceau la doctrine Eisenhower. Mais voter contre Israël, c'était provoquer une crise sérieuse à l'intérieur des Etats-Unis, où l'opinion est généralement favorable à Israël.

### *Le compromis*

Les démocrates, MM. Stevenson et Truman en tête, ont lancé une violente campagne contre le principe même des sanctions, faisant remarquer qu'aucune mesure punitive n'avait été prise à l'égard de l'U.R.S.S. et de l'Inde lorsqu'elles avaient refusé d'obéir à des injonctions de l'O.N.U. Quant à William Knowland, leader des républicains au Sénat et futur candidat à la succession d'Eisenhower, il a fait savoir qu'il démissionnerait de la délégation américaine à l'O.N.U. si son gouvernement approuvait une motion demandant des sanctions contre Israël.

Le Département d'Etat n'avait qu'un moyen de sortir de l'impasse : convaincre Israël de céder, du moins partiellement, en lui offrant des garanties assez générales et n'engageant pas vraiment la politique ultérieure des Etats-Unis.




*Le problème, sur une carte, est très simple : Israël n'a qu'un débouché sur la mer Rouge, c'est le golfe d'Akaba jusqu'au détroit de Tiran. Depuis 1949, non contente d'interdire aux navires israéliens la circulation dans le canal de Suez, l'Egypte a rendu tout trafic impossible dans le golfe d'Akaba. Les Nations Unies, qui ont fondé et garanti l'existence officielle de l'Etat d'Israël, n'ont jamais pu obtenir de Nasser qu'il permette le trafic maritime dans le golfe et les détroits. Aujourd'hui, elles exigent d'Israël le retrait de troupes sans pour autant garantir qu'elles interdiront aux Egyptiens de s'opposer au trafic.*

M. Dulles fit donc une offre : *après* le retrait des troupes israéliennes, l'Amérique demanderait à l'O.N.U. de faire occuper la zone de Gaza par sa force internationale et enverrait un navire battant pavillon américain dans le détroit de Tiran pour y établir le droit *de facto* d'y circuler librement.

### *La crise*

Les Israéliens réfléchirent pendant trois jours et répondirent que ces propositions leur paraissaient acceptables, à condition que les troupes de l'O.N.U. occupent également Charm-el-Cheik et qu'il soit précisé que les troupes égyptiennes ne pourraient revenir à Gaza.

Dulles refusa de donner ces assurances supplémentaires et se contenta de renouveler ses offres initiales, refusant toujours de préciser quelle serait l'attitude américaine si les Egyptiens ouvraient le feu sur le navire-témoin américain dans le détroit de Tiran et prenaient l'initiative de réoccuper la zone de Gaza.

La crise aux Etats-Unis était plus grave et l'impossibilité de préconiser des sanctions économiques devenait si nette que le président Eisenhower, au cours d'une longue déclaration télévisée, prit mercredi soir l'opinion américaine à témoin. « *Nous avons le droit d'attendre d'un peuple du monde libre une contribution à l'ordre du monde que malheureusement nous ne pouvons attendre d'une nation dirigée par des despotes athées.* » Mais pour rassurer les Israéliens, le chef des Etats-Unis se contentait de déclarer que « *si Israël retire ses troupes et si l'Egypte empêche les navires israéliens d'utiliser le canal de Suez ou le golfe d'Akaba, l'affaire devra être fermement prise en main par le Conseil des Nations* ». Cette assurance était bien platonique. C'est que le président Eisenhower s'est moins adressé à Israël qu'à l'opinion américaine. Il essayait de justifier par avance l'éventuelle application de sanctions (« morales » cette fois) au cas où les Israéliens se refuseraient une nouvelle fois au retrait de leurs troupes.

### *La mort en un an*

Dans cette histoire, l'Amérique ne pouvait pas perdre. Les impératifs économiques à eux seuls devaient contraindre Israël à céder. Si des sanctions étaient décidées, elles devraient être appliquées en premier lieu par les Etats-Unis. Or, sans l'aide américaine, Israël meurt en un an.

En 1955, les exportations du pays n'ont couvert que 27 % des importations et le déficit de sa balance commerciale a été de 297 millions de dollars. Ce déficit a été comblé par 107 millions de dollars de réparations allemandes, 36 millions d'aide américaine officielle, 68 millions de dons effectués par des particuliers ou des institutions et 77 millions de prêts divers.

Au moment de l'attaque contre l'Egypte, des négociations étaient en cours avec Washington pour l'octroi d'une aide financière et en nature représentant 50 millions de dollars. Elles furent interrompues, ainsi que les pourparlers engagés avec l'Import-Export Bank pour un prêt de 75 millions de dollars.

Si le Département ne revenait pas sur sa décision, s'il décidait de bloquer les fonds de l'*United Jewish Appeal* (organisation de collecte qui a versé 92 millions de dollars à Israël en 1956), s'il interdisait la vente de bons d'Etat israéliens en Amérique, la situation économique du jeune Etat, où les prix montent déjà et où l'inflation menace, deviendrait catastrophique.

## U. R. S. S.

### Une réforme, une promotion

LE comité central du P.C. soviétique s'est réuni la semaine dernière à l'abri de toute publicité. Il a pris la décision, spectaculaire aux yeux des Occidentaux, de remplacer M. Chepilov par M. Gromyko à la tête de la diplomatie soviétique.

Mais en même temps deux autres décisions ont été prises à Moscou ; elles sont moins spectaculaires, mais d'autant plus importantes. Elles apparaîtront peut-être bientôt comme les réformes les plus significatives de l'ère post-stalinienne.

La première de ces réformes modifie la législation du travail. Fait inouï depuis 35 ans, elle invite les syndicats à « penser davantage aux intérêts des ouvriers » et abolit les *commissions d'arbitrage*, nommées d'autorité, qui faisaient jusqu'ici la loi, dans les usines.

Ces commissions remontent au début des années « vingt ». Des millions de moujiks récalcitrants et illettrés étaient alors envoyés dans les usines. Pour le régime, contraint à produire ou à périr, il ne pouvait être question de tenir compte des besoins et exigences de cette nouvelle main-d'œuvre. Elle était complètement désarmée en face de la direction des entreprises.

### *Contre l'arbitraire*

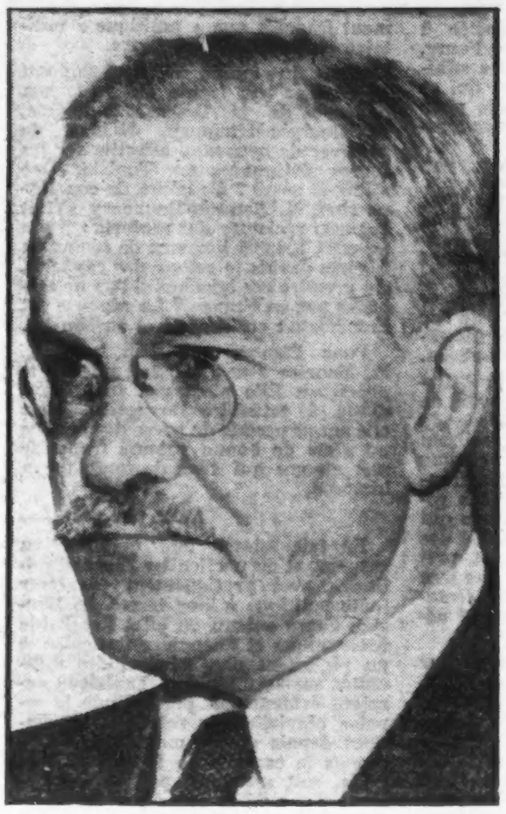
Il existait bien des commissions d'arbitrage des conflits du travail ; mais au sein de ces commissions, la direction était toute-puissante. Les délégués syndicaux, nommés d'autorité, eux aussi, faisaient généralement cause commune avec les délégués de la direction. Ils étaient coresponsables de la réalisation des objectifs de production. Lorsqu'un ouvrier osait se plaindre (ce qui était exceptionnel) des conditions de travail, du mauvais état de ses outils ou du manque de sécurité, la commission d'arbitrage ignorait sa plainte.

Le décret qui vient d'être promulgué met fin à cet état de choses. Chaque usine aura désormais sa commission paritaire, composée pour moitié de délégués syndicaux. La commission sera tenue d'examiner toute plainte en l'espace d'une semaine. L'ouvrier pourra faire appel contre ses décisions, en s'adressant soit au syndicat local, soit aux tribunaux.

> « *Il faut mettre fin aux illégalités dont les commissions se rendaient complices,* vient d'écrire Troud, *organe des syndicats. L'arbitraire doit prendre fin. Seules devraient siéger dans les commissions d'arbitrage des personnes jouissant du respect et de la confiance des ouvriers.* »

L'élection des délégués syndicaux ne saurait être remise bien longtemps. L'Etat n'a plus affaire à des moujiks apathiques, mais à des ouvriers généralement qualifiés, conscients de leur force, ayant fait 7 à

DU 16 JUIN AU 1er JUILLET
FOIRE INTERNATIONALE de BORDEAUX
Palais de l'Auto et du Cycle — Salon de l'Ameublement — Mécanique et Outillage — Travaux Publics - Bâtiment
...Section de la Radio... — ...Salon de l'Artisanat... — Organisation de Bureau — Aliment[ion] et Mat. d'Alim[on]
GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE
DU 23 JUIN AU 1er JUILLET



M. Molotov
*Une coalition*

D. Chepilov
*Une promotion*

A. Gromyko
*Une transition*

10 années d'école. Il se trouvera bientôt face à un « peuple de bacheliers » (le cycle d'études de 10 ans devient obligatoire) qu'il ne pourra attirer ou retenir dans les usines qu'en revalorisant le statut des ouvriers et en leur octroyant des droits de co-gestion.

Déjà la pléthorique bureaucratie, formée sous Staline, est incapable de contrôler, de ses bureaux moscovites, le gigantesque appareil industriel qu'elle a fait naître. Elle ne peut, comme naguère, dicter leurs objectifs aux techniciens hautement qualifiés qui dirigent les usines. Le remplacement de M. Sabourov (dictateur de l'économie) par M. Pervoukhine, plus proche des nouveaux cadres, en est un signe. Mais il y en a un second : la décentralisation économique.

### *Succès pour les « technocrates »*

Chaque usine voyait jusqu'ici ses objectifs de production, ses attributions de matières premières et de moyens de transports fixés par les ministères moscovites.

*Or, le comité central vient de reconnaître qu'il est devenu « impossible de diriger efficacement, à partir d'un seul ministère ou département, les 200.000 entreprises industrielles et les 100.000 autres installations des diverses républiques.*

Il est décidé, en conséquence, d'« accroître le rôle des organismes régionaux du parti et des syndicats », de « déplacer la direction effective de l'industrie du centre sur les lieux mêmes de son activité ».

Sur cette toile de fond, la promotion — car c'en est une — de M. Chepilov prend un sens nouveau. Depuis sa nomination au poste de ministre des Affaires étrangères, en été 1956, l'avant-veille de l'arrivée de Tito à Moscou, M. Chepilov avait en effet perdu le poste de secrétaire du P.C. Il était devenu le premier exécutant d'une politique étrangère décidée collectivement par le praesidium du comité central.

Ce poste d'exécutant n'était guère à la mesure de l'ambitieux et brillant Dmitri Trofimovitch Chepilov, qui est avant tout un théoricien communiste, peut-être le seul théoricien officiel qui jouisse de quelque prestige auprès des cadres intellectuels et techniques de la nouvelle élite soviétique. On l'a bien vu lorsque le praesidium, en été dernier, chargea M. Chepilov de la tâche délicate d'expliquer la déstalinisation aux remuants étudiants de l'Université de Moscou.

M. Chepilov va sans doute redevenir, au sein du secrétariat du parti, le représentant des nouveaux cadres qui sont le véritable moteur de la déstalinisation et de la démocratisation. Mais il aura sans doute aussi la tâche d'endiguer leur pression et de construire une théorie qui concilie la démocratisation en U.R.S.S. et en Pologne avec un renforcement de la discipline dans le reste du monde communiste.

### *Fin de l'aventure*

Si la promotion de M. Chepilov indique en effet que la « ligne Kroutchev » reste valable en politique intérieure, la nomination de M. Gromyko, en revanche, indique un arrêt des expériences « kroutchevistes » en politique étrangère. M. Chepilov avait été le porte-parole diplomatique de M. Kroutchev, auquel il doit sa carrière. M. Gromyko, lui, doit sa carrière à M. Molotov.

C'est une coalition, éphémère, de « malenkovistes » et de « molotoviens » qui est, selon toute apparence, venue à bout des tentatives diplomatiques de M. Kroutchev. Mais justement parce que cette coalition est éphémère, divisée sur la plupart des problèmes, elle a choisi pour exécutant de la politique étrangère soviétique un homme d'aussi peu de poids que M. Gromyko.

### *Politique de transition*

Agé de 48 ans, technicien de la diplomatie, malléable, excellent négociateur et debater (il a participé depuis 1945 à la plupart des conférences internationales), grand connaisseur des questions anglo-saxonnes (il a été ambassadeur à Washington et à Londres), défendant avec un égal talent des politiques diamétralement opposées, M. Gromyko est le type même du candidat de compromis. On ne lui connaît pas de convictions personnelles. Il n'exerce guère d'influence au comité central (où il ne siège que depuis peu) et n'est pas membre du praesidium.

M. André Gromyko est l'homme qu'il fallait pour exécuter une politique de transition, aux objectifs mouvants et contradictoires. Si sa nomination révèle quelque chose, c'est bien l'absence d'une majorité (et donc d'une orientation) cohérente et stable au sein des organes dirigeants du P.C. soviétique.

M. B.

## ALLEMAGNE

### Un été redoutable

*(De notre correspondant à Berlin)*

M. ULBRICHT, le très stalinien chef communiste allemand, a appliqué dix années durant, en Allemagne orientale, la politique du bâton et de la carotte : bâton pour les intellectuels et autres « petits-bourgeois », carotte pour les masses laborieuses.

Mais la carotte va maintenant faire défaut à M. Ulbricht. Le bâton suffira-t-il pour perpétuer son régime ?

La question commence à se poser avec une certaine acuité. Les livraisons de charbon polonais (7 millions de tonnes par an en temps normal) sont tombées à 30 % ; les fournitures de produits agricoles hongrois sont arrêtées et ne reprendront pas de sitôt. Le manque de combustible contraint M. Ulbricht à abandonner son plan quinquennal. Il tente de s'en faire un mérite en présentant cet abandon comme une libéralisation.

Celle-ci est réelle dans le domaine économique, mais elle conduit droit à la catastrophe. Les récents relèvements des salaires et pensions accroissent en effet de 2,5 milliards de marks (200 milliards de francs au change officiel, 50 milliards au cours des billets) le pouvoir d'achat populaire. L'accroissement projeté de la production n'est que de 2 milliards, et il s'agit là d'une prévision optimiste. Autant dire que le niveau de vie des Allemands de l'Est ne pourra être sensiblement amélioré cette année.

Or, par le passé, l'amélioration constante du niveau de vie des travailleurs a été (« ventre plein ne grogne pas ») l'assurance-vie de M. Ulbricht. Elle va lui faire défaut au moment même où l'un des principaux idéologues officiels, Kurt Hager, reconnait que « des idéologies bourgeoises et des tendances révisionnistes » apparaissent dans la classe ouvrière et jusqu'au sein du parti. M. Wollweber, ministre de la Sûreté, s'est déplacé personnellement pour mettre les étudiants berlinois en garde contre les « tentatives contre-révolutionnaires ». De violentes diatribes ont mis aux prises — à Magdebourg, Dresde, Cottbus, Chemnitz — les secrétaires du parti et des militants condamnant la centralisation stalinienne du régime.

Que se passera-t-il quand, cet été, la gravité de la situation économique se fera nettement sentir ? M. Ulbricht, à l'exemple de M. Geroe, estime sans doute que 16 millions d'Allemands n'oseront pas se soulever contre 22 divisions soviétiques. Mais un calcul tout différent est assurément possible : 22 divisions soviétiques, certes, mais en plus des 16 millions d'Allemands, 9 millions de Hongrois anti-russes et germanophiles, 25 millions de Polonais neutres, mais sympathisants, 49 millions d'Allemands de l'Ouest. De quel côté penchera la balance si l'explosion se produit ?

Du côté de la guerre mondiale, ont répondu les Occidentaux qui, en cas de révolte, déploieront — conformément aux décisions de l'O.T.A.N. — toutes leurs forces disponibles sur la frontière entre les deux Allemagnes, afin de la verrouiller hermétiquement.

## MAROC

### Le délire

« ALLONS-NOUS assister à l'ouverture d'un front mauritanien? » Le général Burgund, commandant des forces d'A.O.F., se le demande. Il tient à diriger personnellement les opérations depuis qu'un sanglant accrochage coûta la vie, vendredi dernier, à vingt soldats français et à trois de leurs officiers, au puits d'El-Amar, à quelques dizaines de kilomètres au nord-est de Fort-Trinquet (Mauritanie).

### *Un démagogue*

Nos adversaires ? Ce sont les membres de l'armée de libération marocaine qui se sont repliés sur le Sud depuis la fin des hostilités dans le Rif. Puissamment armés grâce aux stocks d'armes constitués par Allal El Fassi dans la zone d'Ifni et à la contrebande internationale, les guerilleros bénéficient de la complicité passive des fonctionnaires et des officiers espagnols du Rio de Oro. Ils tentent d'entraîner dans la dissidence les tribus guerrières des « R'Guibatt » qui, grands nomades chameliers, se déplacent traditionnellement du Sud algérien jusqu'à Zemmour, à l'ouest de Fort-Trinquet.

Leur but ? C'est de construire le « Grand Maroc » prôné par Allal El Fassi. Les prétentions du leader de l'Istiqlal furent tout d'abord verbales:

→

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, rue du Fg-Saint-Denis
PARIS (10e) Nord : 97-65
PAPIERS PEINTS
SANITEX
Lavable à l'eau et au savon
ESSEFOR
Breveté S.G.D.G.
VELOURS
Collection de grand luxe
*En vente chez tous les spécialistes*

LUNETTES
HUCA-LUMOSOL

HUGUENIN Frères & Cie
MOREZ-DU-JURA

il se contentait de faire vibrer les foules marocaines en lançant l'idée d'un vaste empire qui irait jusqu'à Saint-Louis-du-Sénégal. Mais le vieux leader avait des desseins plus concrets : il est de ceux, dit-il, *« qui changent le cours des choses »*...

Politiquement, il réussit à faire admettre par le Sultan la présence d'un délégué de Mauritanie à l'Assemblée consultative marocaine. Ce dernier déclarait récemment au micro de Radio-Maroc que *« toutes les classes du peuple chenguitti sont décidées à délivrer coûte que coûte leur pays de l'esclavage »*. Allal El Fassi ralliait de plus à sa cause un ancien député français, Horma ould Babana. Il trouvait enfin un allié en Ibn Séoud, le roi d'Arabie, qui déclarait il y a quelques jours à Rabat : *« Nous combattrons unis pour la libération du Sahara arabe »*...

Pour parvenir à ses buts, Allal El Fassi a organisé au Maroc un « Etat dans l'Etat » : tout le Sud marocain est en fait sous la coupe de l'armée de libération. Un détachement de l'Armée royale fut même arrêté le mois dernier par des barrages et l'incident ne fut évité que de justesse. A ces efforts s'ajoutait enfin un puissant courant de propagande : l'expérience « révolutionnaire » du président de l'Istiqlal lui a appris que toute guerre est psychologique. Il prétend en un mot que la lutte qu'il mène pour son propre pays est en fait « la lutte des Mauritaniens » eux-mêmes...

C'est cette équivoque qu'a dénoncée mardi M. Defferre, ministre de la France d'outre-mer. Sous le couvert d'un combat contre le « colonialisme », c'est « l'impérialisme » de jeunes nations, récemment promues à l'indépendance, qui se donne libre cours. Rien ne justifie en effet les prétentions marocaines. Historiquement, la Mauritanie ne fut jamais sous la dépendance des souverains marocains. Au contraire, en remontant au onzième siècle on constate que l'inverse se produisit : Youssouf Ben Tachfin, un berbère de l'Adrar, conquit non seulement le Maroc, mais un vaste empire qui s'étendait jusqu'à Séville, en Espagne...

En fait, les Mauritaniens eux-mêmes ne sont pas dupes. Prenant la parole à Dakar, le président de l'Union progressiste mauritanienne, Souleyman Cheik Sydia, pouvait déclarer il y a quelques jours : *« Peut-être nos futures richesses excitent-elles des convoitises. Je crois que c'est là le véritable motif des intrusions récentes sur notre territoire. »*

### Réalités

Quelles sont les richesses de la Mauritanie ? Deux fois grande comme la France, guère plus peuplée que Bordeaux, la Mauritanie possède le seul port saharien ouvert sur l'Atlantique : Fort-Etienne. Jusqu'à présent, la Mauritanie n'avait que ses troupeaux. Or, l'on vient de découvrir à Fort-Gouraud un gisement de 100 millions de tonnes de fer immédiatement exploitable. On a également découvert à Akjout d'importants gisements de cuivre et de tungstène. Et ce n'est qu'un début : la prospection minière est loin d'être achevée ! Mais la mise en valeur de ces mines implique l'investissement d'énormes capitaux que la France elle-même ne pourra fournir seule.

On conçoit néanmoins que de telles promesses excitent les désirs de M. Allal El Fassi. Jusqu'à présent, les Mauritaniens ont refusé d'entrer dans le jeu de l'impérialisme marocain. M. Defferre a pu souligner que *« les tribus maures n'ont apporté aucun appui direct ou indirect aux détachements étrangers... »* Mais le danger d'une propagande insidieuse demeure. Comme le délire de M. Allal El Fassi.

L'application des récents décrets pris en vertu de la loi-cadre constituera un important atout politique entre les mains de la France : les populations appelées à la gestion de leurs intérêts se rendront compte que l'anticolonialisme d'Allal El Fassi n'est qu'une façade...

## TUNISIE

### L'argent et les soldats

« QUE *voulez-vous, ça ne fait pas sérieux !* » Cette petite phrase a été la semaine dernière un des leitmotive du président Habib Bourguiba. Sincèrement indigné ou ironique, selon le ton qu'il jugeait bon de prendre, le leader tunisien l'a répétée à plusieurs reprises à M. Maurice Faure, le ministre français chargé des affaires marocaines et tunisiennes, qui se trouvait jeudi dernier à Tunis pour relancer la coopération franco-tunisienne...

### L'uniforme

Ce qui *« ne fait pas sérieux ? »* C'est dans l'esprit du président Bourguiba la présence de l'armée française sur le territoire de la Régence. *« Comment persuader mes compatriotes de la réalité de l'indépendance tunisienne s'ils se heurtent à chaque coin de rue aux uniformes français ? »*, argumentait le président du Conseil tunisien.

En fait, Bourguiba parlait également en son nom. De sa villa de Sainte-Monique, dans la banlieue de Tunis, à la présidence du Conseil, au Dar-el-Bey, Bourguiba passe chaque jour devant plusieurs casernes françaises, il croise les voitures des généraux et les motards indiscrets qui les escortent. Bref, il a la phobie des uniformes français. A tel point qu'il déclarait lundi : *« Ma mission ne sera pas terminée tant qu'un soldat étranger se trouvera encore sur le sol national »*...

Pourtant les effectifs stationnés sur le territoire tunisien ont été considérablement réduits. On estime que plus de 20.000 hommes ont regagné soit la métropole, soit l'Algérie. C'est dire qu'approximativement la moitié des troupes françaises a quitté la Tunisie. Mais Bourguiba demande aujourd'hui que la totalité des forces françaises évacuent la Tunisie, à l'exception de Bizerte, ou tout au moins qu'un calendrier rigoureux de rapatriement soit établi. C'est alors seulement que le Premier tunisien acceptera de discuter un accord général de défense commune.

### Surprise algérienne

M. Maurice Faure dut constater l'impasse. Il s'attendait à une longue passe d'armes sur le problème algérien et ses collaborateurs avaient préparé un volumineux dossier prouvant sans discussion l'aide que la Tunisie indépendante apporte à la rébellion algérienne. Mais s'il eut fort peu à parler de l'Algérie, le même problème l'atteignait de revers : l'existence du conflit algérien impose au gouvernement français une « politique » militaire particulièrement ferme.

C'est du moins ce qu'imaginait M. Faure : par ironie du sort, son collègue de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury, décidait de prélever de nouveaux effectifs sur les forces stationnées en Tunisie. Que s'était-il passé ? Au cours de son inspection, M. Bourgès-Maunoury s'était entendu réclamer des renforts : il y a en effet 120.000 hommes de moins en Algérie depuis le retour des rappelés. Où prendre ces hommes si l'on ne mobilise pas en France ? La réponse fut immédiate : en Tunisie et au Maroc...

Pour l'ignorer au bon moment, M. Maurice Faure perdait une carte précieuse. Elle n'eût pas suffi, sans doute, à satisfaire Bourguiba. Mais elle aurait permis de présenter comme un geste de bonne volonté française une mesure qui s'est de toute façon imposée.

### Des crédits !...

En fait, laisser une question en suspens, et en particulier l'accord militaire, c'est pratiquement paralyser toute politique à long terme. M. Maurice Faure entend en effet lier l'aide économique et financière française à un règlement plus général des difficultés subsistantes. Les Tunisiens auraient évidemment préféré que la reprise officielle des relations suspendues depuis quatre mois, c'est-à-dire depuis la capture de l'avion de Ben Bella, soit marquée par le dégagement des crédits votés par le Parlement français.

M. Hedi Nouira, le ministre tunisien des Finances, a longuement exposé à ses collègues français les difficultés auxquelles il se heurte. Les Américains n'ont guère répondu aux espoirs que le président Bourguiba mettait en eux. Financier de stricte formation française, M. Nouira, plus rigoriste que les argentiers métropolitains eux-mêmes, a la terreur du « déficit ». Son souci d'une gestion orthodoxe est tel qu'il n'a même pas utilisé la totalité des crédits français prévus pour l'exercice de 1956, crédits dont on est néanmoins sûr que la Tunisie bénéficiera finalement. Mais pour l'instant ces crédits restent bloqués... et l'économie tunisienne régresse.


# Par le Pôle !...

*à partir du 24 février 1957,*
*vers le Japon et l'Extrême-Orient...*

SAS ENCORE PREMIÈRE AVEC LE NOUVEAU RACCOURCI POLAIRE !

Cette route nouvelle entre deux mondes constitue un événement historique pour deux raisons. C'est la route la plus rapide, la plus tranquille entre l'Europe et l'Extrême-Orient. Elle est aussi le dernier maillon d'un service aérien autour du monde et boucle le circuit des réseaux S A S à travers l'Extrême-Orient et l'Europe.

EMPRUNTEZ LE DC-7C " GLOBAL EXPRESS " S A S qui vous offre avec le maximum de rapidité, dans l'ambiance de l'hospitalité scandinave, les fauteuils du type " Dormette ", de moelleuses couchettes et une disposition nouvelle et plus confortable des sièges de la Classe Touriste.

ADRESSEZ-VOUS A VOTRE AGENT DE VOYAGES ET PRÉCISEZ BIEN SAS

TOKIO
par le Nouveau Raccourci
Polaire SAS
(Départs mardi et samedi)

| | |
|---|---|
| Départ PARIS | ma/sa 15 h. 30 |
| Dép. Copenhague | ma/sa 19 h. 50 |
| Arr. Anchorage | me/di 12 h. 00 |
| Arrivée TOKIO | je/lu 02 h. 25 |

(Heures GMT)

SAS SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

THE GLOBAL AIRLINE

## ATOME

### Morts à la porte de l'abri

L'AUTRE dimanche, à Stockholm, deux vieillards sont morts de la plus abstraite et de la plus implacable des morts. Ils *s'appelaient* Bretta et Carl-Henry Ryckberg. Ils *habitaient* Regerinsgatan, 27, dans le quartier populeux de Norrmalm. Ils *figuraient* au nombre des 1.050 citadins disciplinés qui avaient accepté de répondre à l'appel des services de Protection civile de la ville, pour jouer, ensemble, au commandement, le premier acte moderne de « La Peur atomique ». On les avait rassemblés sur une petite place enneigée, à proximité du garage-abri de Saint-Jean, le plus grand refuge « nucléaire » que l'on connaisse en Europe, avec ses deux salles de 110 mètres de long, sa triple porte de béton pesant 75 tonnes et son toit de granit de 25 mètres d'épaisseur qui, en principe, devraient garantir, en cas de bombardement atomique, la vie sauve à près de 15.000 personnes... Et, au coup de sifflet d'un chef d'ilot, on leur avait demandé de courir *vite, vite, plus vite,* vers l'entrée de l'abri.

M. et Mme Ryckberg n'avaient pas plus de 150 mètres à trottiner. Hélas ! ils sont arrivés en retard. Ils n'avaient pas encore atteint, en se tenant amoureusement par le bras, le milieu du souterrain d'accès que les haut-parleurs de la D.P. nasillaient leur tragique avertissement : « Les avions survolent Stockholm... Nous fermons les portes dans vingt secondes... Courez ! Courez ! » M. et Mme Ryckberg ne pouvaient plus courir... Le regard résigné et leur vieux cœur battant la chamade, ils virent galoper devant eux toute une foule de jeunes gens et d'adultes excités par le « jeu » et dont l'élasticité des muscles était à la hauteur des exigences de ce damné temps. « Tu vois, dit Bretta, nous serions condamnés ! »

#### *Avance foudroyante*

M. et Mme Ryckberg, et avec eux près de 200 citadins de Stockholm, étaient maintenant virtuellement morts. Qu'une bombe H tombât et, dans un rayon de deux kilomètres, son souffle, détourné vers les poches d'amortissement de l'abri désormais hermétiquement clos, les balayait au passage. Ils étaient brûlés, déchiquetés, volatilisés. Trahis par leurs jambes, vaincus par l'âge et par la cruauté du siècle.

C'est là l'enseignement du premier exercice européen de défense atomique qui vient de se dérouler dans la capitale suédoise. Moins d'une minute après le signal d'alarme critique donné par les services locaux de la Protection civile, il faudrait, aussitôt, sous la menace directe du bombardement nucléaire, fermer les portes des abris.

Cet enseignement repose, en vérité, tout le problème des refuges antiatomiques. Les Suédois qui, depuis 150 ans, n'ont participé à aucun conflit, ont pris une avance foudroyante en ce domaine. Quinze abris sont actuellement en service ou en voie d'achèvement sur le territoire scandinave. Le dernier en date, sous l'église Sainte-Klara, coûtera un milliard. Son amortissement sera garanti par une location de trente années, égale à 40 % de son prix de revient, à un garagiste de la ville qui y remisera 300 voitures. Ce travail colossal n'a été rendu possible que par l'adoption d'un outillage de creusement révolutionnaire : les « fleurets » suédois ne pèsent que 40 kilos et avancent dans le roc de 50 cm. à la minute ; chaque mineur possède le sien ; c'est sa mitraillette personnelle. Mais ces abris géants (celui de Sainte-Katarina peut contenir 20.000 personnes) seront-ils jamais remplis ? Aura-t-on jamais le temps d'y descendre en masse ? C'est l'une des questions que l'on peut se poser après l'exercice de Stockholm, l'autre étant : les Suédois sont-ils pessimistes ou prévoyants ?

Les grandes marques
d'articles en caoutchouc
TETINES RITA
THE SELECT
DIAMANT
LES BIBERONS
INCASSABLES
RITA-DIAMANT
Toute une fabrication
d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

## RADIO

### La mauvaise querelle

REMOUS dans les couloirs de la R.T.F. : les comités des programmes ont été soudainement renouvelés.

L'émotion est d'autant plus grande que ce renouvellement était prévu

Un abri atomique a Stockholm
*Pessimisme ou prévoyance ?*

— mais non réalisé — depuis 1953 : chacun pensait que ces comités des programmes demeureraient immuables (on avait oublié qu'ils devaient en théorie accueillir successivement les représentants de l'élite française).

Les comités qui doivent se réunir une fois par mois ont pour mission de « trier » toutes les émissions de radio qui leur sont soumises. Supervisant les cinq comités spécialisés, de douze membres chacun, un supercomité de dix-huit membres : le conseil des programmes.

Dans le passé, les personnalités chargées de surveiller ainsi des émissions de la R.T.F. n'ont pas toujours pu tenir leur rôle comme elles l'espéraient. Leurs avis ont souvent été négligés.

Peut-être parce qu'il était difficile de réunir tous les membres d'un comité : à une des dernières séances du précédent comité de la télévision, quatre membres seulement étaient venus, les autres étaient « absents pour raison de santé »..

Ces absences, bien sûr, sont compréhensibles : les écrivains, les hommes de sciences, les metteurs en scène qui composent les comités des programmes, sont des personnalités très occupées, et la radio, qui n'a jamais pensé à les payer convenablement, se contente de leur offrir un cachet symbolique quand ils participent à une réunion de travail.

Les nouveaux comités seront-ils plus efficaces ? Seule l'expérience pourra le montrer. M. Delaunay lui-même, le nouveau directeur général de la radio, que nous avons interrogé, avoue honnêtement qu'il ne peut répondre à cette question : « *Donnez-moi trois semaines,* dit-il, *le temps que je me mette au courant et nous reparlerons de ces comités.* »

#### *Deux démissions*

La comparaison des comités anciens et des nouveaux permet difficilement d'affirmer, comme on l'a fait, que M. Jaquet a voulu faire entrer ses amis en force à la radio. Il révèle plutôt un désir de « faire jeune et dynamique ».

A côté des chevronnés du spectacle (André Barsacq, André Luguet), de la musique (Henri Sauguet, Germaine Tailleferre) et des variétés (Jean Marsac, Saint-Granier) se trouvent maintenant mobilisés Jacques Fabbri, Hugues Panassié, Yves Robert et Francis Lemarque.

Le nouveau choix n'aurait peut-être pas eu grand écho en dehors de la R.T.F. sans la démission, qui a fait sensation, de deux des plus éminentes personnalités des anciens comités, nommées à nouveau par M. Jaquet : M. René Dumesnil (77 ans, comité de la musique) et M. Robert Kemp (71 ans, comité des lettres et des œuvres dramatiques).

« *La liste des appelés comparée à celle des éliminés donnerait plutôt à sourire,* dit Robert Kemp. *Nous croirions que les noms ont été suggérés, assemblés par le hasard ; pire, peut-être : par le caprice et le bon plaisir.* »

Dans l'esprit de M. Kemp comme dans celui du second démissionnaire, M. René Dumesnil, il s'agit d'une question de solidarité « *avec les membres excellents, sacrifiés sans motifs* ».

#### *Courtoisie ?*

Leur attitude est éminemment respectable. Mais on peut regretter qu'à droite comme à gauche, on cherche à M. Jaquet une mauvaise querelle sur un mauvais terrain, celui des émissions dramatiques, artistiques et de variétés — qui, de mémoire d'homme, et sous tous les gouvernements, ont toujours été le refuge des relations des hommes bien placés — alors que sur le terrain du Journal Parlé, le ministère de l'Information se déshonore quotidiennement.

Les mêmes qu'une noble indignation anime à l'idée que ces comités artistiques deviennent « le bastion d'un parti » (socialistes René Clair ? Jacques Perret ? Francis Lemarque ?) n'ont pas songé à protester quand la Radio française a passé sous silence pendant deux jours la grève des musulmans d'Alger.

M. Jaquet a sans doute agi assez cavalièrement en négligeant de consulter certains présidents de comité sortants. Il a profité de l'interrègne entre Wladimir Porché et Gabriel Delaunay pour faire des changements qu'un directeur général de la radio, fût-il héroïque, n'aurait jamais osé accomplir.

Mais ce n'est pas de la courtoisie que l'on exige d'un secrétaire d'Etat socialiste à l'Information : c'est le respect de l'information.

## SPORTS

### Le stade commun

LES sportifs français viennent de lancer l'idée du « stade commun », inspiré par le « marché commun » économique.

Dans le domaine du sport aussi, l'Europe de l'Ouest n'est plus de taille à lutter avec les deux colosses — les Etats-Unis et l'U.R.S.S. — qui se sont partagé les médailles aux Jeux olympiques de Melbourne et qui s'apprêtent à en conquérir davantage à ceux de Rome.

Si la Grande-Bretagne, aidée par le Commonwealth, peut encore nourrir quelque espoir, la France, l'Italie, l'Allemagne même, et à plus forte raison la Belgique et la Hollande, isolées, repliées sur elles-mêmes, risquent d'être surclassées un peu plus chaque année.

Remède proposé : une communauté, une union, une intégration.

#### *Effacer les frontières*

En quoi consisterait ce « stade commun » ? C'est encore assez vague. Il n'est pas question, bien sûr, d'effacer les frontières sportives entre l'Allemagne et la France, par exemple, le sport se nourrissant essentiellement dans ses confrontations internationales d'ardeur et de solidarité patriotiques.

Non, il s'agirait de fortifier le sport de chacun des pays de l'Ouest européen (France, Italie, Allemagne, Belgique, Hollande, Luxembourg et peut-être Suisse), grâce à la mise en commun de techniciens, d'idées, de moyens divers. C'est ainsi que des stages communs aux lanceurs de javelot des pays « intégrés » pourraient être organisés sous la direction du technicien le plus compétent. De même, un grand entraîneur américain, que la France seule ne pourrait pas faire venir, serait invité par l'ensemble du bloc de l' « Eurosport ». Enfin, si une rencontre d'athlétisme entre l'U.R.S.S. et la France est inconcevable dans les conditions actuelles, une rencontre Europe de l'Ouest - U.R.S.S. donnerait lieu à des luttes équilibrées et fécondes.

L'idée est séduisante, et elle a d'ailleurs reçu un accueil extrêmement favorable dans la plupart des pays intéressés, particulièrement en Belgique et en Italie.

En France, bien sûr, d'où est parti le projet, les pouvoirs sportifs restent extrêmement méfiants.

Pourtant, un pays comme la France, qui est très en retard dans le domaine de l'organisation sportive, devrait souhaiter un rapprochement avec des pays comme l'Allemagne, voire l'Italie, plus évolués et mieux équipés. Mais les pouvoirs sportifs sont comme les politiques : ils se méfient de tout ce qui peut paraître porter atteinte à leur autorité.

→

## JEUNESSE

### L' « octroi » des isolés

AVENUE de la Porte-de-Bagnolet : un vieil octroi. Il y a un an, c'était une salle de jeux à ciel ouvert pour les enfants du quartier ; aujourd'hui, douze jeunes ouvriers y vivent. L'octroi est devenu le premier « relais » du « Foyer des Jeunes Travailleurs isolés ».

Parce que Marcel Robin, fraiseur de 21 ans, avait vécu le drame des sans-logis, des sans-famille, des sans-travail, il a décidé un jour de mars 1956 de faire quelque chose, de prouver aux jeunes travailleurs perdus dans Paris qu'ils n'étaient pas seuls, qu'ils étaient des milliers ayant les mêmes problèmes, les mêmes angoisses. Alors, il a loué (2.000 francs par an), le vieil octroi à la Ville de Paris et a créé cette communauté autonome qui a aujourd'hui ses statuts établis par les jeunes ouvriers eux-mêmes.

#### *A la recherche d'un foyer*

Un Conseil d'administration constitué par cinq animateurs ouvriers et des techniciens consultants (un médecin, un inspecteur des finances, une femme magistrat) supervise le foyer. Soixante et onze jeunes gens qui, pour la plupart, ont quitté une famille désunie, sont passés en un an par le foyer ; beaucoup ont été relogés, d'autres sont partis faire leur service militaire. Mais Marcel Robin doit refuser chaque jour plusieurs demandes d'hébergement ; ils sont déjà douze dans un local où ils étaient déjà à l'étroit à six.

On estime à 200.000 le nombre de jeunes isolés qui ont cherché en vain ces derniers mois un foyer d'accueil. Certains sont en apprentissage ; ils gagnent (au maximum) 20.000 francs par mois ; une chambre d'hôtel coûte au moins 500 francs la nuit ; il leur reste donc 5.000 francs pour se nourrir pendant trente jours (au restaurant, toutes les usines n'ayant pas de cantines), se vêtir, payer leurs transports. C'est *impossible*. Alors, ils quittent l'hôtel, cherchent désespérément une chambre, finissent par coucher dans les stations de métro, sur des bancs de square ou comme Guy Viès, 19 ans — actuellement au foyer — dans une cave à charbon qu'on lui « louait » 3.000 francs par mois. Au « relais », Guy a rencontré un plâtrier ; le métier l'a intéressé ; il vient de terminer un stage de formation professionnelle accélérée et a trouvé du travail — il est sauvé.

Le but du « relais » est évidemment d'étendre son action (une Union des Foyers de Jeunes Travailleurs vient d'ailleurs de se créer), d'améliorer le foyer de Bagnolet, d'acheter une maison à Clamart destinée aux moins de 20 ans qui ont besoin non seulement d'un « dépannage », mais aussi d'un cadre familial que beaucoup n'ont jamais connu. Tout cela ne sera pas facile. Mais malgré tout, Marcel Robin est content ; on commence à les connaître dans le quartier ; des jeunes se présentent spontanément à l'octroi : « On sait que vous êtes là, on veut vous aider. » Il y a quelques jours, une vieille dame est venue, elle apportait une boîte de sardines... ; il n'y avait pas de couvertures ; on en a trouvé : des carrés de laines multicolores cousus ensemble ; « ça fait gai », disent les gars ; il y a encore un trou dans le plafond, un buffet Henri II cocassement bourgeois est l'unique meuble où ils peuvent ranger leurs affaires, mais le poêle ronfle. Et un nouveau « relais » va fonctionner bientôt à Clichy dans le sous-sol d'un cinéma désaffecté. Les jeunes n'y verront pas clair, ils auront peut-être froid, mais ils ne seront plus « isolés ».

## OH... PARDON !

FAITES UN PLACEMENT EN MEUBLANT VOTRE INTERIEUR.

(*L'appartement idéal proposé par* LA VIE FRANÇAISE.)

● C'est le mérite du pastis d'avoir généralisé la consommation avec beaucoup d'eau.

Justement, ceux qui cherchent à absorber de l'alcool ne peuvent pas être attirés par un produit de ce genre. Dès 1938, notre publicité s'est bien gardée de s'adresser à eux puisqu'elle s'était résolument axée sur les « cinq volumes d'eau » pour un volume de RICARD nécessaires pour la meilleure consommation, insistant sur la possibilité que présente ce produit de supporter toujours plus d'eau jusqu'à en faire un simple rafraîchissement. N'est-ce pas là participer activement à diminuer la consommation d'alcool ?

Boire du Ricard, c'est boire beaucoup d'eau et peu d'alcool...

(*Lettre ouverte de* M. PAUL RICARD, *président des Distilleries Ricard, à* M. ANDRÉ MIGNOT, *secrétaire général du Comité National de Défense contre l'Alcoolisme.*)

● Le chaos marocain se décante peu à peu.

(L'AURORE.)

● Saint-Sébastien (sur Loire) serait jumelé avec le village natal de Ludmilla Tchérina.

(*Un titre de* FRANCE-SOIR.)

3 *EXCLUSIVITES CETTE SEMAINE DANS*

ARTS Spectacles

● **Henry de Montherlant :**

**un document inédit : ses Carnets.**

● **Roger Peyrefitte :**

**une étude féroce :**

**la Haute Société italienne.**

● **Raymond Aron :**

**un texte historique :**

**le sens de l'Histoire.**

ARTS SPECTACLES

**L'hebdomadaire de**

**l'homme cultivé**

## JE, TU, IL...

● LORD HORE BELISHA, 63 ans, ministre anglais de la Guerre en 1939, prononçait samedi dernier un discours à Reims. Le micro de « Paris vous parle » était branché. Hore Belisha parlait d'une voix nette. Soudain il eut un soupir. On entendit des verres s'écraser au sol. Puis une voix angoissée : « *Appelez un docteur !* ». Hore Belisha était mort. L'émission fut interrompue. C'était la première fois au monde qu'un homme mourait ainsi devant un micro.

● A.N. SPANEL, 55 ans, président de l'International Latex Corporation, a dépensé en dix-sept ans l'équivalent de trois milliards et demi de francs pour faire paraître, sous forme de publicité, dans les journaux américains, des éditoriaux où il faisait l'éloge de la France. Cette initiative lui a fait perdre 10 % de sa clientèle américaine. Elle lui a valu en revanche de recevoir, il y a quelques semaines, un million trois cent soixante et un mille lettres de remerciements : l'émission d'Europe n° 1 « *Vous êtes formidable* » ayant fait connaître aux Français l'activité de cet ami de notre pays qu'ils ignoraient.

● ANDRÉE QUEREUIL, 40 ans, trois enfants, professeur au lycée mixte de Montgeron, avait l'habitude de voir son mari, également professeur, cerné à la fin de la classe par un essaim de jeunes filles. Un beau jour elle lut *Un Certain Sourire*, de Françoise Sagan, qui met en scène un beau quadragénaire, Luc, sa femme et une jeune fille, amoureuse de Luc.

« Mademoiselle Sagan, pensa-t-elle, sait très bien exprimer le point de vue de la jeune fille. Mais elle se trompe complètement sur les sentiments qui animent une femme mariée placée dans cette situation. »

Et, prenant la plume, Andrée Quereuil a écrit avec un bref et vif récit intitulé *Clo*, le contrepoint d'*Un Certain Sourire*. C'est une histoire analogue, vue par « l'épouse », une épouse très moderne qui ne manque pas d'ironie.

● VOLTAIRE, mort en 1778, a écrit, disent les critiques américains, l'argument de la plus sérieuse opérette de l'année. Adapté par Lillian Hellman, *Candide* a été mis en musique par un compositeur populaire, Leonard Bernstein, sur des paroles du poète Richard Wilbar. « Candide est un héros d'opérette trop « passif », regrettent les habitués de Broadway.

● H.E.C. (Hautes Etudes Commerciales), vieilles comme le siècle, ont, à l'occasion de leur « boom » (fête annuelle), édité une plaquette sur l'aménagement du territoire. C'est la première fois qu'une telle initiative est prise. Mais l'enquête menée par les étudiants à travers la France pour faciliter la décoration de la vieille maison a paru si intéressante que les organisateurs de la manifestation ont jugé bon d'en conserver un témoignage.

● M. BERGER, directeur de l'enseignement supérieur, en présentant l'Institut national des Sciences appliquées de Lyon aux hommes d'affaires de la région, a déclaré : « *Notre action rappelle celle des bâtisseurs de cathédrale* ». Il leur a exjliqué à quel point sera révolutionnaire cet institut qui formera aussi bien des ingénieurs-praticiens que des ingénieurs d'études et des chercheurs.

● 500.000 BADAUDS, environ, ont déjà regardé passer le « mille-pattes atomique », un cylindre métallique de 50 mètres de long, destiné à l'usine atomique de Marcoule, qui a quitté La Courneuve dans la nuit du 4 au 5 février. Ce cylindre se déplace par bonds de 70 kilomètres par jour. Parmi ceux qui sont venus l'observer sur le bord de la route : le général de Gaulle.

DEUX DÉPUTÉS TRAVAILLISTES ANGLAIS
*Aneurin Bevan et Jenny Lee (Mme Bevan)*

## *Deux heures d'entretien avec « Nye » Bevan*

# DANS LA TÊTE D'UN VRAI SOCIALISTE...

*Il y a six mois encore, « Nye » Bevan était considéré par les bureaucrates et les bien-pensants de tous les partis socialistes, à commencer par le sien en Grande-Bretagne, comme un enfant terrible, éternel « rebelle », un phénomène humain, mais... le socialisme officiel, ce n'était pas cela. Aujourd'hui ce socialisme s'accroche à lui ; il en est la force montante.*

*En Angleterre, ses théories ont emporté l'adhésion de la nouvelle génération travailliste, et Bevan a battu au dernier Congrès, après quatre années de lutte acharnée, la « machine » du parti qui s'opposait à son élection au poste-clef de trésorier. Il est maintenant désigné dans l'équipe travailliste comme futur ministre des Affaires étrangères.*

*En Italie, c'est avec Bevan que les deux partis socialistes, à la veille de leur réunification, ont cherché la voie nouvelle, et — sauf Nenni lui-même — personne n'a été acclamé comme lui au Congrès de Venise par les ouvriers italiens.*

*Voici Bevan, à l'improviste, répondant aux questions de l'équipe de L'Express, à Paris, entre deux avions.*

**L'EXPRESS. — Comment s'est passé votre voyage en Italie ?**

BEVAN. — Extrêmement intéressant. J'ai eu de longs entretiens avec Nenni à Venise et j'ai terminé mon voyage par Rome où j'ai rencontré Saragat ; nous avons parlé ensemble pendant plusieurs heures.

**L'EXPRESS. — Est-ce que le Congrès de Venise a apporté à votre avis un élément nouveau ?**

BEVAN. — L'élément décisif c'est que Nenni a maintenant complètement rompu avec les communistes. Cela transforme toute la situation politique en Italie.

**L'EXPRESS. — Vous pensez qu'un Parti socialiste est encore capable aujourd'hui, dans un pays comme l'Italie ou la France, d'enlever aux Partis communistes leur clientèle et leurs militants ?**

BEVAN. — Oui, absolument. Je n'ai jamais cru que les électeurs communistes italiens étaient vraiment des communistes; de même je ne crois pas que les électeurs communistes français soient des communistes.

**L'EXPRESS. — Que voulez-vous dire ?**

BEVAN. — Je veux dire ceci : ce sont des socialistes qui n'ont pas pu trouver un leader, un parti, une politique qui les satisfassent ; et alors ils votent communiste.

**L'EXPRESS. — Croyez-vous que l'exemple italien montre une voie possible pour les autres pays d'Europe ?**

**BEVAN. — Je suis certain que c'est une voie possible, dans tous les pays d'Europe où le Parti socialiste est en mesure de profiter de la situation. Le Parti socialiste français n'est pas capable d'en profiter.**

**L'EXPRESS. — Pourquoi ?**

BEVAN. — Il est impossible, avec la direction actuelle du parti socialiste français, d'enlever aux communistes leur clientèle.

**L'EXPRESS. — Mais est-ce seulement une question de leaders ?**

BEVAN. — Vous avez certainement dans le parti socialiste français une foule d'éléments sains qui seraient prêts à s'orienter dans un sens analogue à celui des socialistes italiens. Mais une nouvelle direction ne peut pas être choisie derrière des symboles factices. Ce n'est pas possible. Il faudra, en quelque sorte, procéder d'abord à une immolation.

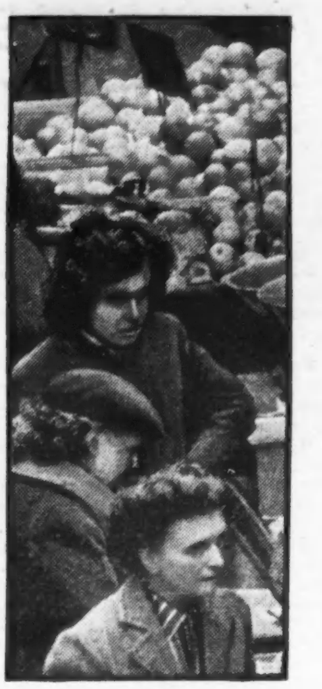
**L'EXPRESS. — Mais, en dehors de la personnalité des leaders, quelles sont à votre avis les raisons essentielles de la faiblesse du parti socialiste français ?**

BEVAN. — Je pense que la principale raison pour laquelle la classe ouvrière française n'a pas pu se donner un puissant leadership socialiste, tient à ce que la France, depuis 1938, a été tellement engluée dans les affaires étrangères qu'il n'a pas été possible de susciter un programme concret et sérieux de politique intérieure. Vous avez eu la guerre, l'occupation, ensuite de Gaulle, ensuite le Pacte Atlantique, la guerre d'Indochine, et maintenant vous êtes complètement dominés par l'affaire algérienne.

A aucun moment la France n'a pu voir un programme économique cohérent se développer. Et cela a encore été aggravé, volontairement d'ailleurs, bien entendu, par le désir du parti communiste de faire porter toute discussion publique sur les affaires étrangères.

Ainsi les ouvriers ont été constamment sollicités par la discussion de toutes sortes de choses... excepté ce qui les

→



MÉNAGÈRES EN ANGLETERRE
*« Vous n'intéresserez les gens que sur ce qui les concerne. »*

concernait personnellement. On les a amenés à discuter de tout, la Russie, la Communauté atlantique, l'Algérie, l'Unité européenne, l'Assemblée de Strasbourg, le réarmement allemand, etc. Oui, on leur a proposé tous les sujets, sauf le sort quotidien des Français et des Françaises.

**L'EXPRESS. — Ce sont les communistes qui ont toujours guidé les débats vers ces sujets-là...**

BEVAN. — Non, ce ne sont pas les communistes seulement, c'est vous tous. Je ne vois pas qu'il y ait eu en France une tentative sérieuse, jusqu'à présent, d'établir un programme concret d'objectifs précis, qui affectent, les Français et les Françaises dans leur situation personnelle et immédiate. On leur demande tout le temps de discuter de questions qui sont au-dessus de leur horizon. Les bonnes choses qui ont été faites en France, du point de vue économique, ont été faites par hasard, accidentellement. En tout cas c'est mon impression.

**L'EXPRESS. — Vous reprochez aux chefs socialistes français d'avoir centré leurs efforts sur la politique étrangère en tant que telle, ou bien parce que c'était une mauvaise politique étrangère ?**

BEVAN. — Les deux. Mais le fait que cette politique étrangère était mauvaise n'est pas l'essentiel. Ce qui est plus grave c'est de reléguer les questions sérieuses à l'arrière-plan en s'occupant tout le temps de diplomatie. Il est absurde, totalement irréel d'espérer enthousiasmer les gens sur des sujets qui ne les touchent que de très loin et qui ne les touchent surtout qu'intellectuellement. Vous ne pouvez les rassembler et les intéresser que sur des sujets qui concernent leur vie quotidienne.

**L'EXPRESS. — Mais si les socialistes, en particulier, ont porté le débat si souvent sur la politique étrangère c'est parce que le principal grief que l'on fait au Parti communiste est d'être l'instrument d'une puissance étrangère. N'est-ce pas là un argument très sérieux ? Et n'est-il pas efficace de lutter contre les communistes avec cette arme-là ?**

BEVAN. — Absolument pas. Parce que vous combattez alors les communistes sur le terrain qu'ils choisissent eux-mêmes. Et votre attitude est entièrement négative. Au lieu de réagir aux erreurs des communistes, il faut définir votre propre politique et obliger les communistes, eux, à réagir contre vous.

Si vous attaquez les communistes parce qu'ils sont inspirés par les Russes, vous ne faites que vous définir par rapport aux communistes, vous ne proposez rien de constructif. Si au contraire vous portez la discussion sur des propositions politiques concrètes, et qui intéressent les citoyens dans leur vie quotidienne, alors vous obligez les communistes à réagir sur ces propositions. Et dans la mesure où leur dépendance des Russes les empêche de réagir librement et intelligemment, alors vous les mettez dans une situation difficile.

Je ne veux pas offrir l'Angleterre comme un modèle absolu; mais si vous regardez notre campagne électorale en 1945, vous constatez que la question de l'Inde — qui était alors capitale — n'a occupé aucune place dans cette campagne... Non, non, aucune.

C'est volontairement que nous n'avions pas mis la question de l'Inde, ni la question des Colonies, dans notre programme électoral et dans nos discussions publiques. Il fallait gagner le pouvoir où le pouvoir doit être gagné et ensuite utiliser ce pouvoir où il peut être utilisé — et en particulier alors sur la question de l'Inde. Une fois que vous avez pris le pouvoir sur les questions politiques centrales, vous pouvez l'utiliser aussi à la périphérie. Vous ne pouvez pas gagner le pouvoir sur les questions périphériques pour espérer l'utiliser au centre. Et toutes les questions d'affaires étrangères sont toujours à la périphérie : les gens ne vivent pas dans les questions de politique étrangère. Il faut bien s'en rendre compte.

Vous ou moi, nous lisons trois ou quatre journaux par jour — et Dieu sait, même quelquefois plus, hélas ! — mais le citoyen normal n'en lit qu'un seul et quelquefois même pas. Ainsi notre esprit à nous est souvent excité par des tas de considérations qui ne sont même pas présentes dans la tête du citoyen normal. Nos concitoyens, eux, parlent de pain et de beurre, de vêtements, du prix du loyer, des congés, des assurance sociales, du travail et du chômage... de toutes ces choses qui pour eux comptent vraiment, et avec lesquelles ils vivent chaque jour. Ils ne vivent pas dans la politique étrangère.

# « La politique française est engluée dans les affaires étrangères... »

**L'EXPRESS. — Quelles sont les questions que le Parti travailliste compte mettre en avant dans la prochaine campagne électorale ?**

BEVAN. — Deux questions surtout : un nouveau système d'assurances sociales et un programme de constructions de logements. Nous voulons remettre toutes les maisons, en dessous d'une certaine valeur, à la propriété des municipalités locales. Nous considérons qu'une distribution efficace et juste des logements et le développement de la construction ne pourront jamais être réalisés par la propriété privée.

Rien que ces deux propositions, à elles toutes seules, toucheront un nombre immense de gens en Angleterre, la grande majorité de la population. Et cela les concernera directement dans leur vie de tous les jours, dans leurs conditions de vie. C'est ainsi qu'on gagne une élection.

Ce n'est pas là tout notre programme, bien sûr, mais ce sont deux points très importants.

**L'EXPRESS. — On considère en France que vous, personnellement, vous êtes en faveur d'une large extension des nationalisations ?**

BEVAN. — Oui, personnellement, je le suis ; mais ce n'est pas l'opinion unanime de mon parti. Plusieurs leaders travaillistes ne sont pas en faveur des nouvelles nationalisations.

Leur idée est que l'on peut aboutir à une société égalitaire par le moyen du système fiscal, en maniant seulement les impôts. Ils disent — et sur ce point ils ont tout à fait raison, bien entendu — qu'un très grand nombre de gens en Angleterre, et plus encore en France d'ailleurs, fraudent leurs impôts de toutes les manières. Si l'on peut trouver un moyen d'arrêter cette évasion, une nouvelle source de revenus serait ainsi créée. Si le Parti travailliste revenait au pouvoir, il devrait ainsi faire voter des lois qui empêchent la fraude fiscale et c'est ainsi qu'il pourrait financer ses nouveaux programmes. Voilà ce que proposent un certain nombre de nos collègues travaillistes.

Eh bien ! je considère cette attitude comme de la lâcheté intellectuelle.

D'abord, il faut considérer que s'il y a effectivement beaucoup de fraude, néanmoins cela n'atteint pas des sommes considérables. Mais surtout leur théorie revient à dire que l'on peut distribuer d'importants revenus aux membres de la collectivité qui font marcher des entreprises, pour ensuite leur reprendre la plus grande part de ces revenus, sous forme d'impôts, et financer ainsi les dépenses de l'Etat. Politiquement, c'est indéfendable. Je considère que ce système conduit à une vie collective immorale, dans laquelle l'astuce et la fraude deviennent le passe-temps ordinaire de tout le monde. Une fois que vous avez remis de l'argent aux gens, ils ont une tendance très naturelle à considérer que cet argent leur appartient, et si vous voulez le leur reprendre, vous en faites des adversaires de l'Etat. C'est ce qui a créé le Poujadisme en France.

A mon avis, si vous voulez augmenter les responsabilités et les dépenses de l'Etat, il faut trouver les recettes nécessaires dans les bénéfices des grandes industries qui doivent devenir propriété de l'Etat. Ainsi vous ne distribuez pas à des individus privés une trop grande proportion du revenu national. Ainsi vous n'avez pas besoin d'envoyer les chiens policiers du ministère des Finances pour aller rechercher votre argent et vous ne développez pas la corruption et l'injustice que nous voyons aujourd'hui.

C'est pourquoi je suis nettement en faveur des nationalisations.

PIERRE (LE « CHEF ») POUJADE
*« Les chiens policiers des Finances créent la corruption. »*

**L'EXPRESS. — Vous exposez clairement les raisons financières qui militent à votre avis en faveur des nationalisations. Est-ce que vous n'envisagez pas également la nationalisation sous un autre angle, comme un moyen de changer la nature des relations entre l'ouvrier et l'entreprise dans laquelle il travaille ?**

BEVAN. — Malheureusement nous avons été empêchés jusqu'à présent de nous intéresser à cet autre aspect de la question, qui est pourtant capital. Nous avons été contraints de nous intéresser presque exclusivement à la manière d'améliorer la situation des ouvriers et des salariés à l'intérieur d'une société qui demeure encore aux mains de la propriété privée.

C'est seulement maintenant que nous pouvons commencer à penser aux nouveaux problèmes qui se poseront à l'intérieur d'une société dominée par la propriété publique des entreprises.

La question à l'ordre du jour sera alors : comment arriver à une forme sociale qui ne soit pas seulement plus productrice, mais aussi dans laquelle l'individu participe d'une manière plus directe à l'entreprise dans laquelle il travaille. Sur ce point nous ne sommes pas encore très avancés.

**L'EXPRESS. — Vous nous avez exposé que la nationalisation était, selon vous, essentielle au socialisme. Pensez-vous aussi que la planification de l'économie soit indispensable au socialisme ?**

BEVAN. — Absolument indispensable. Il est impossible de concevoir le socialisme dans un pays moderne sans la planification. Pourquoi ? Parce que toute la nature du socialisme est de définir un objectif à la société ; de transformer la collectivité faite de toutes les petites compétitions privées, individuelles, en un Etat avec un but.

La communauté nationale est aujourd'hui le résultat d'un nombre infini de petites décisions individuelles : vous décidez d'en faire un Etat ayant une forme donnée. Une fois que vous avez pris cette décision, qu'elle soit bonne ou mauvaise, alors vous devez avoir un plan pour y arriver. Le plan est au cœur même de cette conception de la société.

Je crois que c'est justement parce que, dans notre forme actuelle de société, la vie collective ne tend vers aucun but précis, clair aux yeux de tous, qu'un aussi grand nombre de gens se désintéressent des affaires publiques. Il faut que l'aventure sociale ait un sens, une direction.

Je vais dire ici quelque chose d'extrêmement dangereux. C'est cette nécessité d'avoir un but collectif qui a rendu le fascisme si séduisant aux yeux de la jeunesse : il avait un sens. Il rompait avec l'anarchie du XIX[e] siècle. Or, vous devez vous rappeler que l'humanité — sauf dans les deux cents dernières années — a toujours vécu dans une société qui avait un sens, une structure, un dessein précis. Les gens savaient quelle était leur place, même au moyen âge, et les gens savaient comment ils étaient rattachés à l'ensemble.

C'est le capitalisme qui a rendu la société totalement ano-

Les transports à Londres
*« Les conservateurs ont essayé, en vain, de tout changer. »*

nyme, et sans structure. L'individu ne sait plus comment il y est rattaché. C'est de là que vient le malaise, la crise de nos pays...

Alors si vous décidez que l'Etat doit avoir une certaine structure, un objectif, un but, une forme précise, un idéal à atteindre — même s'il est très lointain — à partir de ce moment-là vous devez planifier votre chemin, sinon votre décision est absurde. Et une fois que vous avez décidé de planifier, alors vous cherchez autour de vous quels sont les instruments pour y arriver : essentiellement économiques.

La destination collective ne doit plus être déterminée par des motifs privés.

**L'EXPRESS. — Mais la planification est-elle compatible avec le système parlementaire et la multiplicité des partis ?**

Bevan. — Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne le soit pas. L'aventure socialiste est parfaitement compatible avec les institutions démocratiques. Je dirai même que les institutions parlementaires ne peuvent pas se retourner, ou très difficilement, contre le développement du socialisme.

Par exemple regardez notre situation en Angleterre. Vous constatez que vous pouvez très bien faire progresser un plan socialiste à l'intérieur du système parlementaire, même si vous perdez pour un temps la majorité et le pouvoir.

Regardez : nous avons été battus en 1951, et depuis nous ne sommes pas revenus au pouvoir ; c'est le Parti conservateur qui dirige. Eh bien ! ce Parti conservateur est arrivé au pouvoir, résolu à défaire ce que nous avions créé, en particulier en matière de nationalisations. Or, qu'a-t-il fait ?

Ils ont pris d'abord le Service National de Santé. Ils ont nommé un Comité d'enquête, chargé d'établir un réquisitoire contre la socialisation de la médecine, et de proposer des mesures de reconversion. Cette commission n'a pas pu aboutir dans sa tâche : les conservateurs ont renoncé à toucher à la médecine socialisée.

Prenez l'acier : dès 1951, les conservateurs ont décidé officiellement la « dénationalisation » de la sidérurgie, ils ont voulu rendre les industries aux propriétaires privés. Il y a six ans de cela, et aujourd'hui encore les deux cinquièmes de l'industrie de l'acier sont restés aux mains de l'Etat. Ils ne peuvent pas arriver à la rendre aux capitaux privés. Ils n'y arriveront pas. L'opération est maintenant au point mort.

Pour les transports la même chose. Ils ont passé une loi, mais ils ont dû renoncer à l'appliquer. Et tout le système des transports est resté nationalisé. Les nécessités techniques des réseaux de transport correspondent si étroitement aux avantages de la nationalisation, que les conservateurs n'ont rien pu y changer. Chaque fois qu'ils ont essayé, ils ont démoralisé le personnel, et ils ont dû reculer.

Au Gaz et à l'Electricité, ils n'ont même pas osé essayer.

En bref, nous constatons que malgré un désir constant d'utiliser le système parlementaire pour annuler les décisions prises dans la voie du socialisme, ce système ne s'y est pas plié. Et cela parce que la forme de socialisme que nous avons développée ne correspond pas seulement à un idéal humanitaire, mais aussi aux besoins techniques de la société moderne. Il est irréversible.

**L'EXPRESS. — Si le rôle de l'un des partis, dans un pays où il y a deux partis, le socialiste et le conservateur, est uniquement, comme vous le suggérez, d'essayer de retarder le progrès, alors n'est-il pas plus efficace d'avoir un parti unique ?**

Bevan. — Le système du parti unique : c'est un abus d'appellation. Il n'y a jamais eu aucune société démocratique avec un parti unique. Pour une raison très simple : si vous avez un seul parti, c'est une dictature — purement et simplement. C'est une dictature du chef de ce parti unique ; un point, c'est tout. Car vous pourriez imaginer de permettre une vie démocratique à l'intérieur de ce parti unique ; mais alors c'est, en fait, des partis à l'intérieur du Parti.

C'est l'argument qui a été développé par Staline contre Trotsky. Staline ne voulait pas tellement empêcher Trotsky d'avoir des opinions, mais il refusait absolument que Trotsky organise un soutien populaire pour ces opinions. Quand Trotsky a commencé à écrire des articles et à vouloir rassembler des gens d'une tendance particulière à l'intérieur du parti communiste, alors il tendait à créer un autre parti à l'intérieur du parti unique, ce qui est une contradiction de fond.

Il est clair que la seule manière, dans une société démocratique, d'avoir un parti unique, c'est de devenir une dictature. Rosa Luxembourg a développé une critique parfaite de Lénine sur ce point essentiel. Sa critique de Lénine exposait qu'une fois que vous acceptez la domination du parti communiste, vous vous dirigez immanquablement vers la dictature de la bureaucratie de ce parti.

**« Oui, la société russe va devenir socialiste si... »**

**L'EXPRESS. — Que dites-vous alors de l'expérience yougoslave ?**

Bevan. — L'expérience yougoslave est exactement la même, à cet égard, que l'expérience soviétique.

C'est d'ailleurs la discussion entre Djilas et Tito. Djilas a reconnu et exposé que le système du parti unique en Yougoslavie n'est praticable que si les cadres communistes acceptent de renoncer à former l'organisation politique au pouvoir, s'ils acceptent de devenir essentiellement des éducateurs du peuple ; sinon il faut accepter plusieurs partis, c'est inévitable. C'est indispensable, si l'on veut garantir, ou espérer garantir la liberté des individus.

**L'EXPRESS. — Est-ce que le système des partis est la meilleure garantie de la liberté individuelle ?**

Bevan. — C'est la plus importante garantie de la liberté dans un Etat moderne. Il est indispensable à cette liberté que l'on puisse organiser un soutien populaire derrière telle ou telle idée politique, avec tout ce que cela implique : des journaux, des réunions, la liberté de propagande et de recrutement. Tout cela est indispensable.

Je considère que l'argument des communistes selon lequel les partis ne sont que l'expression de la lutte des classes dans la société bourgeoise, et qu'une fois que les classes sont abolies il n'est alors plus nécessaire d'avoir plusieurs partis — cet argument est absurde. Si les classes ont disparu, pourquoi ne pas permettre aux gens de se rassembler dans des partis différents, s'ils le veulent ? Une société sans classes n'a aucune raison d'être, aussi, une société sans partis. Cela est indéfendable.

**L'EXPRESS. — Est-ce que vous croyez que la société russe et les autres sociétés communistes peuvent évoluer vers le socialisme ?**

Bevan. — Oui, je le pense. Je crois qu'en Russie on est sur le point d'assister au phénomène de la grande réforme. C'est exactement la même évolution que celle de l'Europe au moment de la création des Etats nationaux émergeant de plusieurs siècles d'autorité papale.

Au début de cette évolution — comme cela est arrivé avec les Tudors en Angleterre — il s'agit seulement de remplacer une autorité par une autre : à ce moment-là, celle du pape par celle du roi. Et cela n'implique absolument pas une libération du peuple, qui est en dessous. Pas plus que l'affirmation de l'indépendance yougoslave contre l'autorité de Moscou n'a amené la libération du peuple yougoslave. Toute la réforme reste encore à venir.

La réforme consiste dans l'affirmation des droits de l'individu contre ceux de l'Etat ; et non pas simplement dans le changement d'autorité à la tête. Ce qui va maintenant arriver en Russie, c'est cette réforme-là, la vraie. Quand un grand nombre de gens, dans une société, arrivent à occuper des places importantes et à s'y affirmer, ils sont conduits à être en contradiction inévitable avec l'autorité absolue de l'Etat. Prenez, par exemple, les docteurs, les avocats, les professeurs, les savants, les administrateurs, les techniciens, les artistes, qui doivent, chacun dans sa sphère, prendre chaque jour des décisions d'une grande importance — il arrive un moment où leur autorité personnelle, sociale, dans leur sphère et dans leur milieu, s'affirme et entre évidemment en conflit avec celle de l'Etat. Ils ne peuvent accepter jusqu'au bout l'obéissance inconditionnelle : une infinité de petites crises éclatent alors. C'est là une loi de développement organique, inévitable dans toute société, aussi autoritaire et disciplinée qu'elle ait été au départ. Cette crise de croissance est maintenant celle qui va se produire en U.R.S.S.

**L'EXPRESS. — Pensez-vous que, à travers ce phénomène que vous décrivez, ce bourgeonnement des autorités inférieures contre l'autorité supérieure, la société soviétique actuelle puisse devenir la société de type socialiste et démocratique à laquelle vous croyez ?**

Bevan. — Oui, je le pense. Les bases économiques de la société russe resteront sans grand changement : la propriété publique des industries-clés ne sera pas remise en question. Mais vous aurez à côté, et en plus, un renouveau d'entreprises privées et un mouvement continu vers la libération de secteurs importants de l'activité nationale. Notre devoir à nous, à l'Ouest, c'est d'encourager au maximum ce développement intérieur de la société soviétique.

**L'EXPRESS. — Comment pouvons-nous l'encourager ?**

Bevan. — En les effrayant le moins possible. Par exemple Suez a été un terrible exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Les Russes ont été effrayés.

Il est très clair maintenant, en jugeant les choses avec un peu de recul, que les Russes n'auraient jamais réagi aussi violemment en Hongrie s'il n'y avait pas eu l'affaire de Suez. Ainsi nous avons retardé la crise de croissance à l'Est en effrayant le régime soviétique. C'est le contraire de ce qu'il faut faire.

**« Il n'y a que deux moyens pour éviter la dictature »**

**L'EXPRESS. — Vous nous avez montré comment, à votre avis, le régime parlementaire, dans un pays moderne, était compatible avec l'avance du socialisme. Mais la question se pose peut-être d'une manière différente pour les pays sous-développés comme l'était la Russie et comme le sont aujourd'hui encore la Chine, l'Inde, les pays d'Afrique, du Moyen-Orient, etc. Ces pays se trouvent devant la nécessité d'un rythme d'investissements très rapide pour développer leur économie arriérée. Or ce rythme d'investissements est évidemment contraire au désir très naturel de bien-être de la majorité de la population. N'y a-t-il pas alors incompatibilité entre le système démocratique et les nécessités économiques ; et le succès du communisme n'est-il pas à craindre dans ces pays ?**

Bevan. — Je crois qu'il est très exact de dire qu'il y a en effet une contradiction entre ces deux situations : la démocratie et le développement économique rapide. Mais ce n'est pas parce que deux choses sont en contradiction qu'elles sont, nécessairement, incompatibles. C'est toujours une illusion d'imaginer que la vie est une harmonie parfaite. Il y a toujours dans la vie, et partout, des contradictions. Le sens même de la vie, et de la politique, c'est d'éviter que ces contradictions ne deviennent des conflits.

→

*Les Français ? Pas de leadership...*

*Les Yougoslaves ? Dans l'impasse...*

*Les Russes ? Ver*

Beaucoup de choses sont, en puissance, inconciliables. Mais si nous continuons de vivre, et même de nous développer, c'est parce que nous savons inventer des institutions qui évitent la collision violente entre des forces opposées. Voilà ce que je voulais d'abord dire en réponse à votre question et d'une manière générale.

Mais, bien sûr, il faut remarquer aussitôt que les grandes révolutions industrielles en Angleterre, en France, en Allemagne, n'ont pas été acquises sous des institutions démocratiques.

C'est un fait que les régimes qui dominaient nos pays d'Europe au moment de la révolution industrielle étaient des dictatures de classes. Les membres de la classe dirigeante pratiquaient peut-être la démocratie entre eux, mais entre eux seulement.

Par exemple, si vous prenez mon propre pays, vous constatez que le suffrage universel n'a réellement été établi qu'à partir de 1929. Ainsi l'accumulation de capital, les investissements de base, et le développement économique en Grande-Bretagne ont été accomplis sous un système parlementaire qui n'était en vérité que partiel.

On peut très bien imaginer que si le suffrage universel avait été vraiment institué, le rythme de notre développement industriel aurait été freiné.

J'ajoute ceci : même dans ces conditions, la tension politique résultant des nécessités industrielles n'a pu être absorbée en Angleterre qu'en raison des possibilités considérables d'émigration vers le Nouveau Monde. C'est ce Nouveau Monde qui a fourni une soupape de sécurité pour l'Europe : si ces émigrations n'avaient pas été possibles, le rythme d'accumulation du capital en Europe aurait depuis longtemps produit une révolution.

J'arrive à cette conclusion, qui est bien celle que vous suggériez : il est extrêmement difficile de concilier une représentation démocratique vraiment libre avec la création rapide d'une industrie moderne et une dose massive d'investissements. C'est pourquoi des pays comme la Russie ou la Chine se trouvent devant le choix suivant : ou bien ralentir leur développement industriel, ou bien trouver de l'aide financière et technique à l'extérieur. Voilà le problème essentiel : il dépend, en partie, de nous.

**L'EXPRESS. — Mais l'Amérique s'est pourtant bien développée sous des institutions démocratiques sans aide extérieure, et elle est arrivée au plus haut niveau industriel moderne par elle-même...**

BEVAN. — Quand les gens constatent le succès des Etats-Unis ils oublient un certain nombre de faits :

1) D'abord l'Amérique était vide. Elle n'a pas eu à transformer, en quelques générations, une énorme population arriérée en une population cultivée et capable techniquement ; comme la Russie, la Chine ou l'Inde.

2) Elle a reçu constamment des immigrants venus d'Europe et qui étaient, pour la plupart, des techniciens compétents.

3) Elle a reçu une quantité considérable d'équipements industriels venant d'Europe qu'elle n'eut ensuite même pas à payer... car les propriétaires avaient fait faillite.

4) Enfin, en plus de tout cela, les Etats-Unis ont énormément profité des deux guerres mondiales qui ont contraint les pays européens à céder, à des prix dérisoires, les investissements faits aux Etats-Unis. Les deux guerres ont fourni aussi, pendant des années, un marché artificiel aux produits américains.

Je considère donc que le succès incontestable de l'économie américaine ne prouve absolument pas que le capitalisme individuel puisse être un moyen efficace pour un rythme rapide d'investissements dans les pays sous-développés. L'Amérique a profité de circonstances exceptionnelles et accidentelles.

**L'EXPRESS. — Faut-il en conclure que ces peuples immenses qui doivent aujourd'hui construire leur industrie ne pourront le faire qu'avec une dictature sous une forme ou sous une autre ?**

BEVAN. — Il n'y a que deux moyens pour eux d'éviter la dictature : ou bien réduire le rythme du développement industriel, ou bien trouver une aide extérieure.

A cet égard, le facteur le plus grave, dans la situation actuelle de division du monde, c'est qu'elle empêche les pays communistes de recevoir l'assistance technique et économique qui remplacerait pour eux ce qui a, en son temps, aidé l'Amérique à se développer.

Au lieu de dire, comme les Occidentaux le disent aujourd'hui, que l'absence de liberté dans les pays de l'Est nous interdit de les aider, je suis convaincu, au contraire, que c'est la présence même de la tyrannie qui nous commande de fournir notre aide.

## « Comment influencer les Américains ? Je vous donne un exemple vécu... »

**L'EXPRESS. — Revenons un instant à la question de la société américaine. Vous nous avez montré comment, à votre avis, la société russe pouvait se transformer peu à peu en une société socialiste. Croyez-vous que la société américaine puisse, de son côté, s'orienter vers une société socialiste ?**

BEVAN. — Je crois que la seule chance que les Etats-Unis deviennent une société socialiste, c'est que nous le devenions nous-mêmes d'abord.

L'Amérique est tellement saturée, tellement hypnotisée par son succès matériel qu'elle n'éprouve pas le besoin d'aller de l'avant. Il lui suffit d'inventer un « gadget » après l'autre. Elle n'éprouve pas le besoin d'une société plus harmonieuse, plus humaine. Elle cherche, pour le moment, surtout le succès et la richesse matérielle. La seule chose que nous puissions faire pour l'aider c'est de lui donner l'exemple.

Prenons un cas très concret qui vous montrera comment cet exemple peut fonctionner. Nous avons institué en Angleterre la médecine socialisée, avec le remboursement de tous les frais médicaux. En principe les Américains poussent des cris d'horreur devant de telles idées. Mais je connais une famille américaine qui est venue en Angleterre, et le mari m'a confié à moi-même : « *Ce qui nous est arrivé est incroyable. Ma femme est tombée malade pendant que nous étions ici, et j'ai dû l'envoyer à l'hôpital. Elle y est restée trois mois, et j'ai été stupéfait d'apprendre que je n'avais aucune facture à payer. Si elle avait eu la même maladie aux Etats-Unis, nous aurions été ruinés pour au moins cinq ans.* »

La gratuité des frais médicaux pour les Américains qui viennent chez nous, comme pour nous nos propres concitoyens, produit un effet énorme sur eux et leur montre ce que peut être une société plus humaine et plus civilisée.

Je pense qu'un jour ou l'autre cet exemple contraindra les Etats-Unis à adopter eux aussi une médecine socialisée.

C'est comme ça que nous pouvons aider l'Amérique à abandonner l'idée que la seule chose qui compte c'est d'inventer

...es ? Vers le craquement...

*Les Américains ? Gavés de gadgets...*

constamment de nouvelles machines sans se soucier de la tranquillité de l'âme et de l'esprit.

**L'EXPRESS. — Si le socialisme ne consiste pas, selon vous, à donner le plus grand bien-être matériel au plus grand nombre possible, quel est alors son principe essentiel et son but ?**

BEVAN. — Le principe essentiel est de donner à la collectivité un objectif d'ensemble auquel chaque individu soit lié. Il faut ensuite que cet objectif soit humain, civilisé, moral.

C'est-à-dire qu'il faut concevoir et proposer une forme sociale qui apporte à chacun de ses membres une certaine sécurité, au lieu du malaise constant qui règne dans la société actuelle.

Il faut que l'intervention de l'Etat soit de moins en moins sensible pour l'individu. C'est pour cela que le communisme d'aujourd'hui n'a aucun rapport avec le socialisme : il est fondé sur l'intervention croissante de l'Etat, dans tous les domaines, et non pas sur la disparition progressive de la machinerie de l'Etat.

Le communisme parle du dépérissement de l'Etat, mais ce qu'il accomplit c'est le dépérissement des individus.

**L'EXPRESS. — A propos de l'Europe, est-ce que vous considérez que l'idée d'une Europe unie est une idée féconde ?**

BEVAN. — L'idée européenne, telle qu'elle est posée aujourd'hui par les gouvernements d'Europe, est simplement une fuite devant les problèmes.

L'idée qu'un marché commun, ou une forme d'Etats-Unis d'Europe, donnerait à nos pays une plus grande puissance dans les affaires mondiales est une substitution pure et simple d'un chauvinisme européen au chauvinisme national. C'est la même chose. Avec ceci en plus : cette idée permet aux leaders politiques d'éviter de répondre aux questions sérieuses dans leurs pays. C'est typiquement une fuite.

**L'EXPRESS. — Mais il y a bien, tout de même, une idée force dans l'union de l'Europe ?**

BEVAN. — Non, je n'ai jamais trouvé qu'il y ait la moindre force dans l'idée d'une Europe unie.

Je crois que les seuls liens qui doivent exister entre les pays d'Europe sont ceux qui correspondent à des rapports organiques entre eux, et non pas à une idée abstraite d'unité artificielle.

Je trouve que mes amis en France, en particulier, sont toujours fascinés par le petit jeu qui consiste à fabriquer des Constitutions abstraites. C'est évidemment un jeu très distrayant : tout ce que vous avez à faire, c'est de prendre un morceau de papier et d'écrire dessus des principes idéaux de construction théorique. Cela vous fournit l'occasion de discussions passionnantes et très savantes pendant des mois. Mais ensuite quand vous essayez de confronter ces bouts de papier avec les réalités sociales autour de vous, il vaut mieux ne pas regarder ce qui se passe...

## « Je viens de parler avec Nenni d'un plan « de détente » en Europe. Le voici... »

**L'EXPRESS. — On a toujours eu l'impression ici que les leaders socialistes de gauche, comme vous-même et comme Nenni, étiez en faveur d'une Europe qui serait une sorte de 3e force entre les deux blocs, une Europe « neutre ». Quelle est votre position sur cette neutralité de l'Europe ?**

BEVAN. — Je n'ai jamais préconisé cette idée. Je viens d'ailleurs de nouveau d'en parler longuement avec Nenni. Je crois que Nenni était peut-être un peu plus enclin, de son côté, à accepter une neutralisation de l'Europe ; mais aujourd'hui il pense comme moi que cette idée de neutralité serait, en fait, une tentative assez maladroite d'imiter en Europe la politique que Nehru poursuit en Orient.

La politique de Nehru consiste à préconiser que le plus grand nombre possible de nations se retirent des alliances militaires de part et d'autre, et refusent d'être des rouages dans les blocs opposés. Je n'ai jamais cru qu'une telle idée soit applicable pour l'Europe.

Ce que nous préconisons c'est une politique que j'appellerai de « désengagement » ; qui n'est pas du tout la même. Je voudrais essayer de vous l'expliquer rapidement.

Nous pensons que les deux grands blocs de puissances ont établi leurs lignes avancées dans des zones beaucoup trop sensibles, explosives. Dans des zones où la collision entre les deux camps risque à chaque instant de se produire : que ce soit en Allemagne, en Europe de l'Est ou en Moyen-Orient.

La Russie s'est étendue beaucoup trop à l'ouest, dans des pays qu'elle n'est pas en mesure de diriger ni politiquement ni économiquement. Les événements de Pologne et de Hongrie l'ont bien montré.

L'Occident, de son côté, a commis la même erreur en avançant sa ligne de défense au milieu de l'Allemagne. La division de l'Allemagne rend ces avant-postes inflammables à chaque instant.

La même chose est vraie également dans le Moyen-Orient. Mais examinons surtout l'Europe pour le moment.

L'idée que nous préconisons est donc que les grandes puissances elles-mêmes devraient s'entendre sur une politique commune de « désengagement » en Europe. Non pas que les nations européennes l'une après l'autre doivent se retirer des alliances militaires, à la Nehru ; pas du tout : mais que les deux alliances opposées reconnaissent que leurs avant-postes sont trop près les uns des autres.

Il faut s'employer à convaincre la Russie de se retirer des pays de l'Europe de l'Est. Ils pourront d'ailleurs rester communistes s'ils le veulent ; cela n'est pas le problème. Mais il faudrait qu'ils cessent de faire partie d'un bloc militaire et qu'ils n'aient, comme forces armées, que celles qui sont nécessaires à l'ordre intérieur.

De même l'Allemagne devrait cesser de faire partie d'une alliance militaire pour pouvoir être réunifiée. Cette Allemagne unie entrerait alors dans cette zone de « désengagement » entre les deux blocs qui pourrait consolider la situation.

D'ailleurs les fusées atomiques rendent la notion d'avant-postes militaires tout à fait ridicule. L'avantage, par exemple, d'avoir 12 divisions allemandes de plus de notre côté est dérisoire par rapport au danger de guerre que représente la division de l'Allemagne. Le moment est venu de faire des propositions pratiques et concrètes pour la réunification de l'Allemagne en dehors de toute alliance.

Cette idée d'ailleurs n'est pas neuve. Mais je crois qu'aujourd'hui il y a enfin des chances sérieuses de la réaliser.

**L'EXPRESS. — Donc vous ne proposez pas que des pays comme la France et l'Angleterre rejoignent eux aussi cette ceinture de neutralité entre les deux grandes puissances ?**

BEVAN. — Non, pas du tout. La France et l'Angleterre devront être, comme l'Amérique ou la Russie, des garants de cette situation nouvelle sur laquelle on se sera mis d'accord.

**L'EXPRESS. — Mais pensez-vous que cette proposition de neutralisation de l'Allemagne et d'une ceinture d'Etats de l'Europe centrale a des chances d'être acceptée par l'Amérique ?**

BEVAN. — J'ai de bonnes raisons de croire, aujourd'hui, que les Etats-Unis se rapprochent beaucoup de cette idée. Je ne peux pas vous donner plus de précisions... Et maintenant est-ce que nous n'avons pas épuisé à peu près les sujets prévus ?

**L'EXPRESS. — Encore une question à propos de ce que vous disiez sur la France. Comment se fait-il que le parti socialiste français souffre d'un tel manque de leadership ?**

BEVAN. — L'absence de leadership en France vient de l'absence d'un programme politique sérieux. Quand un vrai programme existe, il trouve toujours un leader pour l'incarner.

**L'EXPRESS. — Mais d'où viendra le programme s'il n'y a pas de leader ?**

BEVAN. — Si les partis de gauche prennent la décision formelle de ne pas participer aux responsabilités du pouvoir aussi longtemps qu'ils n'auront pas tous les moyens de faire aboutir leurs réformes, alors il se créera naturellement un courant et un échange d'idées, sur une base saine, d'où sortira peu à peu l'élaboration d'un programme concret.

Et une fois que ce programme commencera à se dessiner, les idées-forces qui naîtront avec lui ne pourront pas manquer de s'incarner dans des hommes ; ceux-là deviendront des leaders.

**L'EXPRESS. — Est-ce qu'un homme qui n'est pas d'origine ouvrière peut, à votre avis, devenir un leader de la classe ouvrière ?**

BEVAN. — Pour une fois ici je suis d'accord avec Marx : ce qui compte ce n'est pas de savoir d'où vient un homme, mais où il va.

Lénine n'était pas d'origine ouvrière, il fut un grand leader socialiste. C'était un petit bourgeois mais c'était un grand leader.

Marx lui-même avait pour épouse un membre de la famille royale anglaise. Engels était un riche industriel en textiles...

Je ne crois pas que l'on puisse généraliser dans un sens ou dans l'autre. J'ai vu tant d'hommes d'origine ouvrière devenir des traîtres et tant de bourgeois rester fidèles...

# PETER ARNO LES

*« J'avais l'habitude de voir vos notes de frais au bureau, monsieur Hofstetter, mais je n'avais jamais osé rêver en faire partie... »*

*« Mais, Lorraine, j'ignorais que vous portiez des lunettes... »*

*« Une minute... Une minute... »*

*« De toutes manières, ma chère, achète-le si tu en as vraiment envie. Nous trouverons l'argent nécessaire quelque part... »*

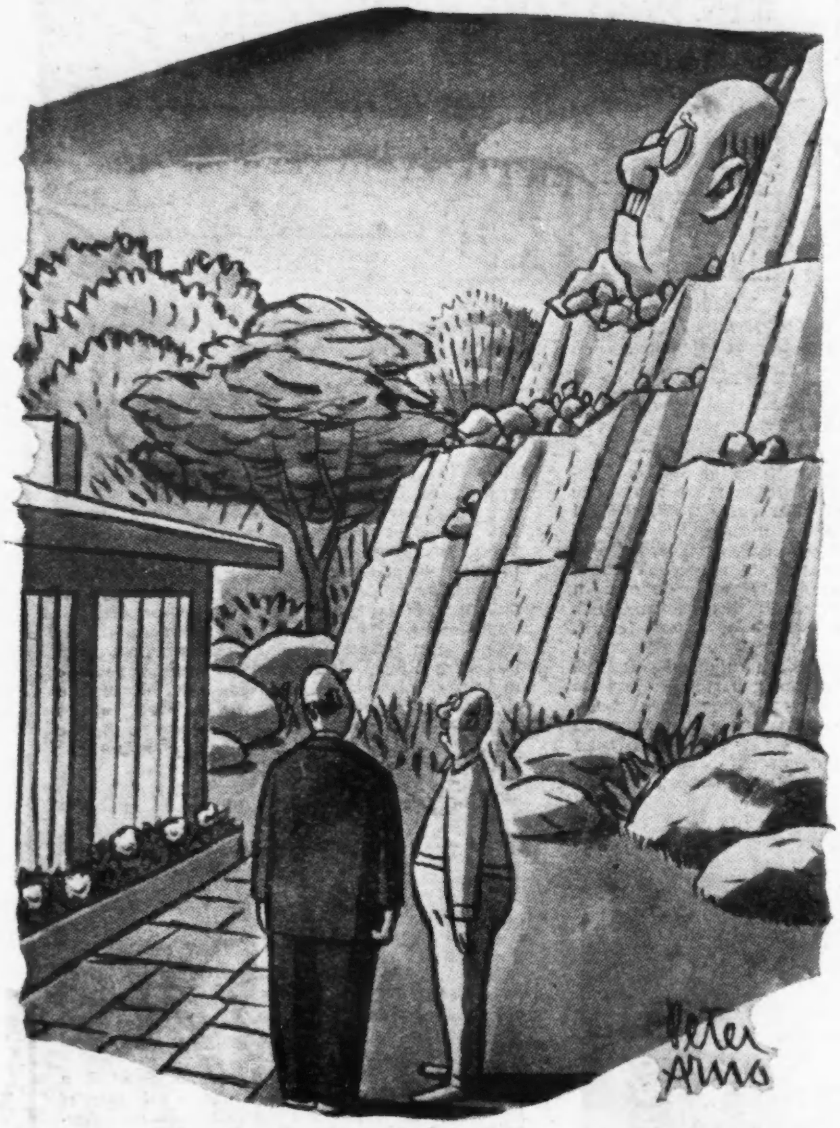
*« Je ne sais vraiment pas s'il était communiste. Nous n'avons jamais parlé politique. »*

# VOIT COMME ÇA...

*Humoriste vedette du magazine américain de l'intelligentzia,* The New Yorker, *Peter Arno vient de publier, aux Etats-Unis, une sélection de ses meilleurs dessins. Titre de l'album : « Hell of a way to run a railroad », ce qui pourrait se traduire approximativement par « une sacrée manière de faire du chemin de fer ».*

*Il a, de ses contemporains, et en particulier des rapports entre hommes et femmes, une vision assez cruelle. Pourtant, selon lui, il ne fait pas de caricature, mais de la sculpture à plat. Et, telles autrefois les victimes de Forain, ceux qu'il épingle — le monsieur libidineux, la jeune personne trop accorte — s'efforcent toujours de ressembler... aux personnages de Peter Arno. En voici quelques-uns.*

*« Il est difficile de s'imaginer ce que les gens pouvaient bien faire avant la télévision, n'est-ce pas? »*

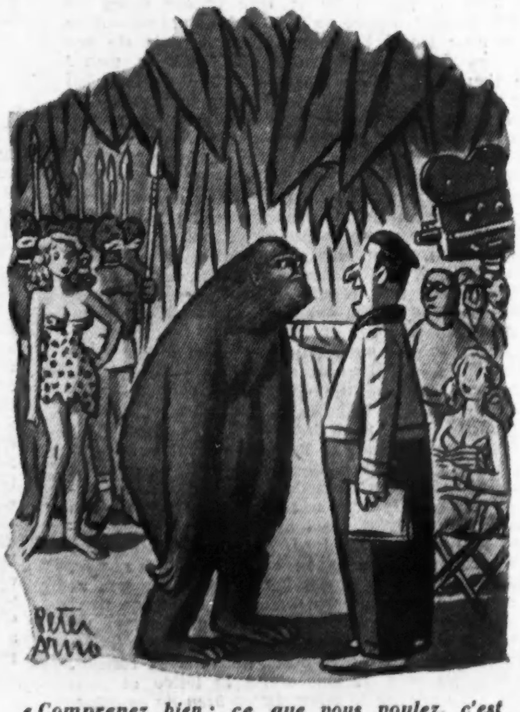


*« Ma femme me l'a offert pour Noël. »*

*« Un président de conseil d'administration est bien solitaire, mademoiselle Pearson. »*

*« Je suis sûre que le docteur Kinsey n'a jamais interrogé qui que ce soit à Saint-Symphorien-le-Haut... »*

*« Pour la dernière fois, je te dis que je n'essaierai pas de signer un chèque avec mes doigts de pied. »*



*« Comprenez bien : ce que vous voulez, c'est épouser la fille et vous installer. Mais vous ne pouvez pas, car vous êtes un gorille... »*

# UNE NOUVELLE DE ISAAC BABEL

*MA dernière rencontre avec Isaac Babel a eu lieu en 1938 à Paris, où se tenait le Congrès des écrivains révolutionnaires. Le Livre d'Or d'un restaurant de la place des Victoires porte, sans doute, encore, sur une même page, la signature d'Isaac Babel, le plus grand prosateur de langue russe de l'époque, et celle de Boris Pasternak — le plus grand poète de langue russe de l'époque. Ils avaient alors un seul et même souci : celui de sauver la littérature soviétique.*

*Les jeux n'étant pas encore faits, Fadéev et sa sinistre bande n'étant pas encore vainqueurs, on avait encore le droit d'être un révolutionnaire sincère et un véritable écrivain.*

*Sa position, Isaac Babel la défendit au congrès avec le curieux humour qui lui était propre, c'est-à-dire en embrassant avec un excès bouffon le point de vue de ses adversaires. Gardait-il encore quelque espoir de ne pas être vaincu ? Très peu, sans doute ; déjà il en gardait bien peu lors de notre précédente rencontre, à Moscou. C'est là que cet homme, né pour écrire, me confia que, s'il avait renoncé à publier, il n'avait pu se contraindre à ne plus exercer son art. Aussi redoutait-il ce qui lui arriverait si l'on venait à découvrir le manuscrit du roman qu'il cachait dans un tiroir.*

*J'ignore si la découverte de ce roman est à l'origine de la mort de Babel — il n'en fallait pas tant sous Staline pour condamner un homme, toute une génération d'écrivains sacrifiés pourrait en témoigner. Babel reste un des plus importants, peut-être le plus important d'entre eux.*

*Peu avant la guerre, lassé de l'atmosphère de Moscou (« On se marie beaucoup ici, me dit-il un jour, car on a besoin d'un complice, ne serait-ce que pour parler enfin librement »), il avait demandé et obtenu de diriger un haras. Les chevaux restaient une de ses grandes passions et l'on imagine qu'en les regardant galoper au bout d'une longe il entendait encore le déferlement magnifique de leurs frères de Cavalerie Rouge.*

*Depuis des années, Cavalerie Rouge, épuisé, est introuvable en France. Pour d'autres raisons, ce livre, qui devrait être un des classiques de la révolution, est introuvable en U.R.S.S. ; étrange paradoxe. Cavalerie Rouge est l'épopée des débuts de la révolution, d'une révolution guerrière encore généreuse, désordonnée et triomphante.*

*L'écriture de Babel, riche en images aiguës et saisissantes, d'une justesse inattendue, sert admirablement ces nouvelles, dont chacune se suffit à elle-même et s'insère cependant dans un ensemble.*

Clara MALRAUX.

# UNE LETTRE

*L'œuvre d'Isaac Babel se limite à une cinquantaine de nouvelles écrites pour la plupart entre 1923 et 1930, époque où « le réalisme socialiste » n'avait pas encore stérilisé la littérature soviétique.* (Voir p. 26 « L'économie et la liberté.)

*« Une lettre » est tirée du recueil « Cavalerie Rouge » qui groupe les récits inspirés par la campagne du général Boudienny contre les Polonais, campagne à laquelle l'auteur participa, en 1920, dans une unité de cosaques. Babel est mort dans un camp sibérien en 1939 ou 40.*

VOICI une lettre à sa mère qui m'a été dictée par Kourdioukov, un gamin de notre groupe spécial. Elle mérite de ne pas être oubliée. Je l'ai copiée sans y rien changer et je la donne ici mot pour mot.

⁂

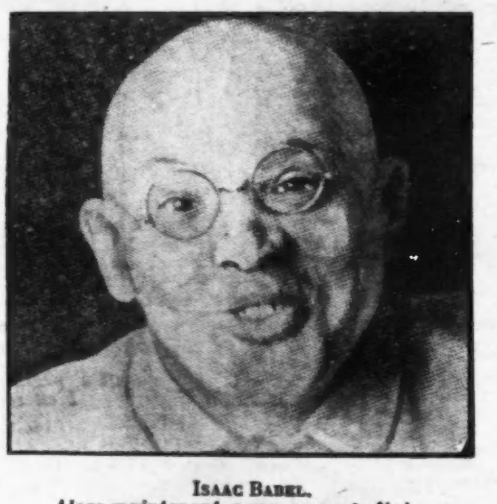
Ma chère mère Evdokia Féodorovna,

Au début de cette lettre, je me hâte de te faire savoir que, grâce à Dieu, je suis vivant et en bonne forme et que j'aimerais savoir qu'il en est de même pour vous. Je m'incline aussi très humblement devant vous tous (*suit une énumération de parents et d'amis. Laissons-la de côté et passons au second paragraphe*).

Ma chère mère Evdokia Féodorovna Kourdioukova, je veux te dire aussi que je suis dans la cavalerie rouge du camarade Boudienny avec ton ami Nikon Vassiliitch qui est en ce moment un héros de l'Armée rouge. On m'a pris dans la section politique et nous distribuons de la littérature et des journaux — les *Izvestia*, du Comité exécutif central de Moscou, la *Pravda* de Moscou et notre propre journal, le *Troupier rouge*, que chaque combattant du front doit lire pour culbuter les Polonais avec une belle ardeur. J'habite avec Nikon Vassiliitch et nous menons la grande vie.

Ma chère mère Evdokia Féodorovna, envoie-moi tout ce que tu pourras. J'aimerais que tu tues le petit sanglier moucheté et que tu envoies un colis à la Section politique du camarade Boudienny, au nom de Vassilii Kourdioukov. Tous les jours, je vais me coucher sans avoir mangé et sans couverture, si bien que j'ai très froid. Ecris-moi pour me parler de mon Steve et me dire s'il est vivant ou non. J'aimerais que tu t'en occupes bien et que tu me dises ce qu'il devient. Est-ce qu'il bute toujours ou est-ce que c'est fini ? Et comment va la gale de ses jambes de devant ? A-t-il été ferré ou non ? Je t'en prie, chère mère, n'oublie pas de lui laver les jambes de devant avec le savon que j'ai laissé derrière les icônes et si père a usé tout le savon, va en acheter d'autre à Krasnodar et Dieu ne t'abandonnera jamais. Je peux aussi t'écrire que le pays où je suis est tout à fait pauvre, les paysans s'enfuient dans les bois avec leurs chevaux devant nos drapeaux rouges, il n'y a pas beaucoup de farine et tout ce qu'il y a pousse mal, on en rigole. Ils font du seigle et de l'avoine. Ici, le houblon pousse sur des échalas, alors il est très régulier. Les gens font eux-mêmes de la vodka avec.

Je me dépêche maintenant de te raconter ce qui s'est passé avec papa, et qu'il a tué mon frère Théodore il y a un an. Notre brigade rouge marchait sur la ville de Rostov sous le commandement du camarade Pavlichenko, quand la trahison s'est mise dans nos rangs. Papa était alors avec le général Denikine et il commandait une compagnie. Ceux qui l'ont vu ont dit qu'il portait plein de médailles comme dans l'ancien régime. Ils nous ont tous faits prisonniers parce qu'on avait été trahis et papa a découvert mon frère Théodore. Alors il a commencé à taper dessus en criant : « *Brute, démon rouge, fils de chienne* » et des tas d'autres choses, et il a continué à taper jusqu'à ce qu'il fasse nuit et Théodore est mort. Je t'ai écrit une lettre à ce moment-là pour te dire comment ton Théo repose sans une croix pour marquer sa tombe. Mais papa m'a surpris avec la lettre et m'a dit : « *Enfant de ta mère, tu es bien de sa race, l'ordure, je lui ai fait des enfants et je lui en ferai encore, mais je détruirai les fruits de ma semence au nom de la justice* » et des tas d'autres choses. J'ai souffert de sa main comme le Sauveur Jésus-Christ. Seulement, j'ai réussi à lui échapper et à rejoindre mon unité sous le commandement du camarade Pavlichenko. Notre brigade a été envoyée dans la ville de Voronej pour reconstituer ses effectifs et là on nous a donné des renforts et aussi des chevaux, des sacs, des revolvers et tout ce qu'il nous fallait. Sur Voronej, je peux t'écrire, ma chère mère, que c'est une ville drôlement bien, un peu plus grande que Krasnodar. Les gens ont de bonnes têtes et on peut se baigner dans le fleuve. On nous a donné deux livres de pain par jour, une demi-livre de viande et assez de sucre, si bien qu'on buvait le thé sucré matin et soir et qu'on oubliait qu'on avait eu faim. Pour le dîner,



ISAAC BABEL.
*Alors maintenant, papa, on va te finir...*

j'allais presque toujours chez mon frère Simon manger des gâteaux et de la dinde et dormir ensuite. A ce moment-là, tout le régiment voulait que Simon devienne commandant à cause de son courage et il a été nommé par un ordre du camarade Boudienny. On lui a donné des chevaux, de bons habits, une voiture pour son équipement et l'ordre de la Bannière Rouge, et j'étais traité comme son frère quand j'étais avec lui. Alors maintenant, si un voisin t'ennuie, mon frère Simon est de taille à le remettre à sa place. Et puis nous nous sommes tous lancés à la poursuite du général Denikine et nous en avons tué des milliers et nous les avons rejetés dans la mer Noire. Mais on ne trouvait papa nulle part et Simon le cherchait partout parce que mon frère Théo lui manquait beaucoup. Seulement, chère mère, tu connais papa et sa tête de cochon, alors qu'est-ce que tu crois qu'il avait fait ? Il avait honteusement teint sa barbe rousse en noir et il habitait la ville de Maykop en habits civils, si bien qu'aucun habitant ne savait qu'il avait été flic dans l'ancien régime. Mais la vérité sort toujours et ton ami Nikon Vassiliitch l'a aperçu dans la maison d'un habitant et a écrit une lettre à Simon. On a pris nos chevaux et galopé deux cents verstes, moi, mon frère Simon et tous les camarades du camp qui avaient voulu venir.

Et qu'est-ce qu'on a vu, à Maykop ? On a vu que l'arrière n'avait pas la même mentalité que le front et qu'il y avait partout de la trahison et des tas de sales youpins comme dans l'ancien régime. Et Simon leur en a fait voir, à ces sales youpins, pour ne pas nous avoir livré papa, mais l'avoir mis en prison, disant qu'un ordre était venu du camarade Trotsky de ne plus tuer les prisonniers et disant : « *Nous le jugerons nous-mêmes, ne vous en faites pas, il aura ce qu'il mérite.* » Mais Simon a récupéré ce qui lui appartenait. Il a prouvé qu'il commandait un régiment et qu'il avait reçu tous les ordres de la Bannière Rouge. Il a menacé de tuer tout le monde si on continuait à faire un drame au sujet de papa et à refuser de le livrer, et les camarades ont dit comme lui. Mais, en fin de compte, on lui a donné papa et il a commencé à le fouetter et il a aligné tous les hommes dans la cour, comme on fait dans l'armée. Simon a jeté de l'eau sur la barbe de papa et lui a demandé :

— *Tu te trouves bien, papa, entre mes mains?*

— Non, a dit papa, pas bien.

Et Simon a dit :

— *Et Théo, il se trouvait bien, entre tes mains, quand tu l'as tué ?*

— Non, a dit papa, les choses ont mal tourné pour Théo.

Alors, Simon lui a demandé :

— *Et est-ce que tu croyais, papa, que les choses tourneraient mal pour toi ?*

— Non, a dit papa, je ne pensais pas qu'elles tourneraient mal pour moi.

Alors Simon s'est tourné vers nous et il a continué : « *Ce que je me dis, c'est que si j'avais été pris par ses hommes, ils ne m'auraient pas fait quartier. Alors maintenant, papa, on va te finir...* »

Papa s'est mis à jurer horriblement, mêlant la mère de Dieu à tout ça et il a frappé Simon au visage, et Simon m'a fait partir pour que je ne puisse pas te raconter, chère mère, comment ils ont achevé papa, puisque je n'étais plus là.

Ensuite, on nous a cantonnés dans la ville de Novorossisk. Sur cette ville, on peut dire qu'il n'y a pas de terre de l'autre côté, mais seulement de l'eau, la mer Noire, et on est resté là jusqu'en mai, où on est parti pour le front polonais et maintenant on fait trembler les Polacks dans leur culotte.

Ton fils qui t'aime
Vassili Timofeitch Kourdioukov

Maman, occupe-toi bien de Steve et Dieu ne t'abandonnera jamais.

Telle est la lettre de Kourdioukov, à laquelle je n'ai pas changé un mot. Quand je la lui donnai, il l'enfouit sous sa poitrine, directement contre la peau.

— *Kourdioukov*, lui demandai-je, *ton père était-il si mauvais ?*

— Mon père était un chien, dit-il durement.

— *Et ta mère, elle est mieux ?*

— Ma mère est très bien. Si tu veux voir, voilà la famille.

Il me tendit une photographie craquelée. On y voyait Timofei Kourdioukov, gendarme aux épaules larges avec une casquette d'uniforme sur la tête et la barbe peignée en fourche — visage inerte où brillaient deux yeux vides et sans couleur. Près de lui, assise dans un fauteuil de bambou et vêtue d'une veste trop large, il y avait une minuscule paysanne au visage émacié, timide et lumineux. Contre le mur, devant l'horrible arrière-plan provincial de fleurs et de colombes, raides comme à la parade, monstrueusement grands, l'air abruti avec leurs têtes trop larges et leurs yeux proéminents, se tenaient les deux frères de Kourdioukov, Théodore et Simon.

I. B.

## LA SEMAINE

UNE étoile est née cette semaine : Zizi Jeanmaire qui, pour ses débuts au music-hall, a été saluée par la presse unanime comme une nouvelle Arletty doublée d'une nouvelle Mistinguett. Peter Ustinov a bien voulu confier à nos lecteurs les impressions d'un étranger devant cette nouvelle incarnation de la Parisienne. Peter Ustinov est l'auteur de *L'Amour des quatre colonels*. Sa dernière pièce, *Romanof et Juliette*, sera bientôt présentée à Paris par la Compagnie Grenier-Hussenot.

Au théâtre, une générale attendue est celle de la nouvelle et dix-septième pièce du plus heureux des auteurs dramatiques français, André Roussin. Son titre : *La Mamma*. Sa vedette : Elvire Popesco, qu'une perruque aile de corbeau transformera à cette occasion en une pétulante Napolitaine. *La Mamma* connaîtra-t-elle le succès de *La Petite Hutte*, qui en est à sa 1.800ᵉ représentation au théâtre dit des Nouveautés ?

Au cinéma : *Notre-Dame de Paris* a terminé une exclusivité exceptionnelle, dépassant en sept semaines 200 millions de recettes. A sa suite, *La Traversée de Paris* a fait 163 millions en quatorze semaines, *Gervaise* 155 millions en dix semaines, *Michel Strogoff* 129 millions en cinq semaines et *L'Homme qui en savait trop* 102 millions en treize semaines (chiffres communiqués par notre confrère *Le Film français*).

## THÉATRE

### Ibsen en sursis

ROSMERSHOLM

drame en quatre actes d'Ibsen par la Compagnie Gamil Ratib, au Théâtre d'Aujourd'hui (le mardi).

COMMENT Ibsen va-t-il se tirer des fêtes et des reprises organisées pour le 50ᵉ anniversaire de sa mort ? Mal, je le crains. Ses personnages souffrent, se cabrent, se révoltent, triomphent ou échouent parce qu'ils sont pris dans un réseau de barrières et d'interdictions sociales. Mais ces barrières sont tombées et nous échappons difficilement à l'impression décevante ou ridicule d'une passion inutile, d'une révolte dans le vide, d'un grand déploiement d'énergie contre des moulins à vent. Il demeure des pièces bien faites, avec des rôles solides dont seuls de très grands comédiens peut-être pourraient nous faire sentir la valeur permanente.

Ce n'est pas tout à fait le cas de la sympathique représentation donnée par M. Ratib, dans la lourde traduction du comte Prozor et de bons décors de M. Claude Catulle. Les comédiens manquent de métier, sauf M. Douking qui en a trop, la mise en scène est immobile ou gauche et trop visiblement concertée, les éclairages mal réglés. M. Gamil Ratib lui-même, grand, beau, sensible, mais physiquement à vingt degrés de latitude sud du pasteur norvégien, a rendu l'aspect douloureux et presque résigné de son personnage mieux que son aspect de révolte.

★

### Bonheur de Marivaux

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR

de Marivaux, mise en scène d'Hélène Perdrière.

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE

de Lesage, mise en scène de Robert Manuel à la Comédie-Française (salle Richelieu).

C'EST peut-être la pièce la plus simple, la plus pure de Marivaux. Comme toujours, il s'agit de faire qu'Elle et Lui se rencontrent, s'aiment et se l'avouent. Mais ici, pour cela, point d'intrigue romanesque compliquée, de mensonges concertés, de déguisements ou de travestis. Ou plutôt le déguisement est purement psychologique : Elle est déguisée en veuve inconsolable, Lui en amant une fois déçu qui ne veut jamais plus aimer. Nous ne sommes pas dupes, et nous devenons volontiers les complices joyeux et attendris de la soubrette et du valet qui s'emploient à faire tomber ces masques du cœur.

La représentation est digne des très bons jours du Français. La mise en scène de Mlle Perdrière est gaie et précise et elle joue elle-même la marquise avec ce mélange de distinction et de naturel qui est toujours si difficile à attraper avec exactitude dans Marivaux. Comme le mouvement d'ensemble est plus joyeux qu'élégiaque, Mlle Yvonne Gaudeau fait très bien une Lisette un peu gaillarde, et M. Michel Galabru un excellent Lubin précurseur du comique troupier. M. Charon charge juste ce qu'il faut son pédant, M. Georges Descrières a plus d'élégance dans le maintien que de chaleur dans le sentiment.

On termine par la farce de Lesage bien menée par Mlle Denise Gence, MM. Jean Piat, Robert Manuel, Michel Beaune. Jolis décors de M. François Ganeau pour Marivaux et de Mme Marie-Thérèse Respens pour Lesage. Bref, une soirée heureuse.

MAYA FABIO ET GÉRARD OURY
*Les alibis de la facilité*

GEORGES DESCRIÈRES ET HÉLÈNE PERDRIÈRE
*Les travestis du cœur*

### Pain, sucre, sans fantaisie

LE PAIN BLANC

Quatre actes de Charles Spaak au Vieux-Colombier.

LA GUERRE DU SUCRE

Deux actes de Robert Collon, aux Bouffes-Parisiens.

TRANSPORTER les lecteurs ou les spectateurs dans un pays imaginaire, c'est, sous les régimes d'autorité ou de censure, un moyen élégant de leur faire entendre des vérités que la police ne trouve pas bonnes à dire. Mais sous un régime débonnaire, n'est-ce pas le plus souvent une fuite devant le réel ? Pour un explorateur courageux comme Henri Michaux, qui retrouve le réel de l'imaginaire, que de voyageurs prudents pour lesquels la fantaisie est l'alibi de la facilité ou de la banalité !

La pièce de M. Spaak et la pièce de M. Robert Collon nous transportent toutes les deux dans des pays imaginaires d'Amérique du Sud. Chez M. Spaak, sous un régime dictatorial et policier, un brave homme de magistrat intègre est appelé à juger le jeune auteur d'un attentat. S'il apprend que le jeune homme est l'amant de sa fille, il découvre aussi qu'il est l'innocente victime d'une machination policière. Les monstres arrêtent la fille, menacent de la torturer. Que va-t-il faire ? Son devoir, bien sûr. Pas un instant ces conflits n'ont de réalité ni de nécessité (à la différence de *Soledad*, de Mme Audry). Nous sommes bien dans un régime dictatorial, mais ce régime, c'est le théâtre et le dictateur, c'est l'auteur. Mélodrame, non point de ces braves mélodrames bien bêtes où pleurait Margot, mais de ces mélodrames bien prétentieux où Bouvard et Pécuchet s'imaginent penser. C'est d'ailleurs mis en scène et joué (Lucien Nat, Yves Brainville, Danièle Condamin) dans le bon style conventionnel et mélodramatique.

*La Guerre du sucre*, c'est celle qui oppose deux petits Etats d'Amérique du Sud. Un soldat entrant au quartier général que le haut commandement pris de panique vient d'abandonner, voit la carte des opérations, conçoit un plan génial, l'applique et gagne. Le voici chef de l'armée, puis, après un coup de balai, chef du gouverne-

→

VARIÉTÉS

## Virgule sur une page blanche

*par Peter USTINOV*

PEUT-ETRE est-ce à cause de ses cheveux noirs et de la noblesse de son visage au repos que je l'imagine toujours plus grande qu'elle n'est réellement. Sa première apparition dans une sorte de tenue de répétition d'un négligé savamment calculé, pour un quart un collant et pour trois quarts rien, fut le premier envol vers la victoire. Elle était toute petite, souriante et sans défense sur l'immense scène. Nos cœurs allaient vers ce David, qui se silhouettait contre son Goliath personnel, comme une virgule sur une page blanche.

A peine nous étions-nous accoutumés à sa petitesse qu'elle réapparut émergeant d'une explosion de plumes, presque trop grande pour être réellement belle. Résignés à contrecœur à cette soudaine croissance, nous éprouvâmes un choc à la voir redevenir adolescente pour demander avec un soupçon naissant : « Qu'est-ce que tant, tant de monde viennent faire dans mon lit ? »

Ses yeux, bruns et souriants dans la vie, prirent la couleur du charbon pendant la java pour virer au bleu pendant la chanson de l'innocence outragée, que scandaient à ravir les accents d'une marche militaire.

Il y a un véritable art du théâtre quand l'intention et la réalisation coïncident. Si l'intention de l'artiste apparaît clairement au cours de la réalisation, alors c'est que la réalisation est imparfaite. Si, toutefois, l'intention n'apparaît qu'à la réflexion, alors c'est que l'artiste a le contrôle total de son art, et aussi de son public.

Cette définition peut suffire pour un talent mûr, mais si vous ajoutez à cela un don digne de Protée pour changer de taille et de couleur, et la possibilité de passer sans effort de la comédie la plus échevelée, comme dans « La Brave Fille », au pathétique le plus simple, comme dans « Les Anges », alors vous pouvez être sûr que vous vous trouvez dans cette stratosphère qui est au-delà du talent.

Quelqu'un a dit durant le spectacle que Jeanmaire était une « force de la nature ». Si ce n'est pas une insulte, c'est au mieux un bien drôle de compliment. Jeanmaire n'était pas l'autre soir une « force de la nature », mais une « force de la discrétion » ; non seulement un don tout cru de Dieu, mais un don de Dieu contrôlé par une intelligence de mortel ; non seulement un pouvoir pour séduire la foule, mais un pouvoir pour parler un secret langage à chaque spectateur en particulier.

P. U.

LOUEZ VOS PLACES LAB. 32-04 EUR. 10-43
OMNIUM-THEATRES
5, Cour de Rome - Gare Saint-Lazare
Les meilleurs prix de tout Paris

TNP
Le MARIAGE de FIGARO
8
Dernières de la saison

Alors vous ne devinez pas
Le spectacle que je préfère ?
Donnez votre langue au chat
La Revue des Folies-Bergère

ment. Il va faire le bonheur du peuple : hélas ! les représentants des puissances étrangères et d'argent ont sa peau.

C'est gentil, mis en scène avec quelque raideur par M. Yves Allégret, agréablement joué par Mlle Maya Fabio, MM. Yves Deniaud, Robert Thomas, Alain Saury, O'Brady, etc. L'animateur du spectacle, M. Gérard Oury, met du courage et de la virtuosité dans le rôle principal. Ce n'est pas sa faute si le rôle est en porte-à-faux, les idées générales simplistes, les mots et la satire (sur le Parlement, l'armée, les ministres interchangeables) du niveau des chansonniers sans originalité. Il semble que, d'une pièce comme la sienne, l'auteur dirait qu'elle manque de sel.

*À ne pas manquer :*

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

*À voir :*

● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (si vous voulez rire) ● **L'Equipage au complet** (à la guerre) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **La Maison de Bernarda** (Studio des Champs-Elysées) ● **Thé et sympathie** (pour Bergman) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un opéra de quat'sous français).

## CINÉMA

DEUX films américains dont l'un est une déception (*Derrière le miroir*) et l'autre plutôt une surprise (*Ecrit sur du vent*), un Sacha Guitry de plus et une tentative ratée des néo-réalistes italiens, ainsi peut-on faire le bilan cinématographique de la semaine écoulée.

### *Quatuor insolite*

Un jeune milliardaire torturé, alcoolique et impuissant ; sa sœur, fantasque, nymphomane et perverse ; sa femme, tendre, honnête et courageuse ; son ami d'enfance, pur, robuste et travailleur. Tel est le quatuor que dirige Douglas Sirk dans *Ecrit sur du vent* (1). Quatuor conventionnel où chacun exécute une partition attendue, le jeune milliardaire finissant par mourir des mains de sa sœur tandis que son épouse trouvera un amour sans adultère dans les bras de l'ami d'enfance.

Mais cependant quatuor insolite, grâce à la mise en scène âpre et véhémente de Douglas Sirk, à d'étranges paysages de derricks et de feuilles mortes emportées par le vent d'automne, à des interprètes aussi vigoureux que Laureen Bacall, plus belle que jamais, Robert Stack qui trouve enfin un rôle à la taille de son talent et Dorothy Malone (la partenaire de Shirley Mac Laine dans *Artistes et modèles*).

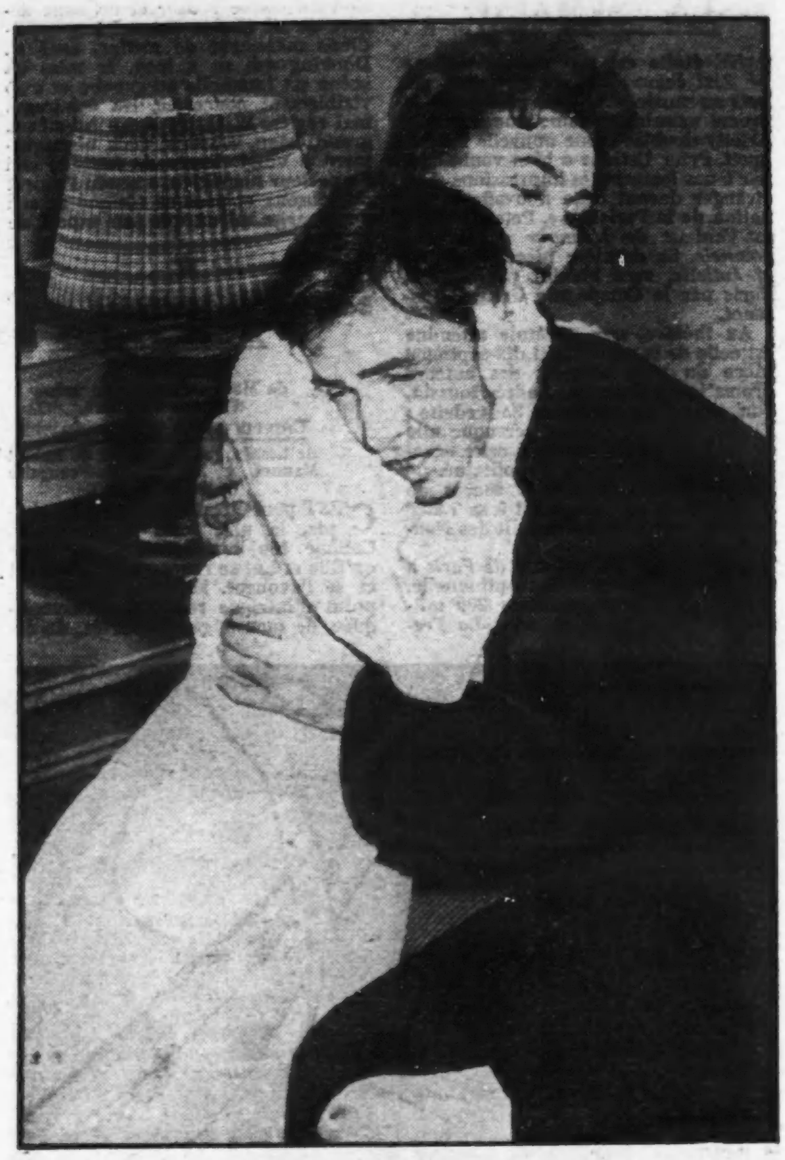
On ignorerait que Douglas Sirk est depuis vingt ans un des hommes à tout faire de Hollywood qu'on pourrait croire qu'il s'agit du premier film d'un jeune chien fou de cinéaste, d'un Aldrich à ses débuts. Et cela n'est pas un mince compliment.

### *Rien que Guitry*

Il y a un Sacha Guitry mégalomane verbeux qui exige mille figurants pour faire tenir un mot d'esprit à Louis XIV ou à Napoléon. Il y a aussi un Sacha Guitry petit artisan qui n'a besoin que de Pauline Carton pour inventer un cinéma boulevardier d'avant-garde, tel ce *Roman d'un tricheur* qui, par son insolence et sa liberté de ton, avait dix ans d'avance sur *Noblesse oblige*.

Tourné à la diable et sans moyens, *Assassins et voleurs* (2) laissait espérer un réveil de ce second Guitry. Il n'en est rien, hélas ! ou bien peu de choses. Ce n'est qu'un long sketch de cabaret où Poiret et Serrault débitent sans conviction une suite de paradoxes devenus vérités premières depuis que le cambriolage a pris place à côté de l'assassinat au sein des Beaux-Arts. Un seul moment étourdissant : l'apparition de Darry Cowl devant un tribunal d'assises.

Comme Chaplin, Sacha Guitry se moque de la technique cinématographique. On met l'appareil devant les acteurs et on tourne. Mais il n'est pas Chaplin. Il n'est que Guitry. Et même plus celui qui signa *Le Roman d'un tricheur*.



JAMES MASON ET BARBARA RUSH
*Les abus de la cortisone.*

### *Ni fait ni à faire*

Ce n'est pas une heureuse idée que le Cinéma d'Essai a eu de programmer ce « journal cinématographique » intitulé *L'Amour à la ville* (3), qui, malgré la collaboration de quelques-uns des meilleurs cinéastes italiens, Fellini, Antonioni, Zavattini, Lattuada, montre surtout à quelle impasse mène un néo-réalisme mal compris.

Car il ne suffit pas de demander à quelques authentiques héros de faits divers de venir rejouer devant la caméra les drames qu'ils ont vécus pour faire un film. Le néo-réalisme n'est pas cela. Le néo-réalisme, s'il s'efforce de restituer une certaine vision de la vie, dans son déroulement quotidien, sa simplicité, son laisser-aller, n'en constitue pas moins une technique de récit comme les autres. Pour retrouver ce qui semble être l'effet du hasard, il demande même plus que toute autre technique un long et patient effort de « re-création » de la part des auteurs et des interprètes.

*L'Amour à la ville* n'est qu'une suite d'images ni faites ni à faire.

(1) Elysées-Cinéma.
(2) George-V, Paramount, Folies, Lutétia, Sélect.
(3) Cinéma d'essai.

VOUS EN DISCUTEREZ

# NE FORCEZ PAS LA DOSE

PARCE que Nicholas Ray est un des jeunes réalisateurs américains les plus personnels, parce que tout au long de son œuvre (des Amants de la nuit à la Fureur de vivre) il s'est toujours efforcé de « dire quelque chose », il serait aussi injuste que ridicule de céder à l'agacement que procure à plus d'un moment Derrière le miroir (1) et de ranger sans autre forme de procès ce film irritant dans la catégorie des mélodrames paramédicaux.

D'ailleurs, ce n'est pas d'un film qu'il faudrait parler, mais de deux, l'un enveloppant l'autre, comme l'écorce le cœur de l'arbre. L'écorce, c'est l'étude des dérèglements psychiques que peut provoquer l'abus des remèdes à la cortisone. Le patient est un petit professeur de collège, le plus modeste, le plus paisible des hommes, et sous l'effet de la drogue qu'il prend pour se soigner d'un surmenage, le voilà qui s'agite, qui commande deux robes de millionnaire à sa femme, qui se pique de vouloir réformer l'enseignement et puis — pourquoi pas ? — la religion et qui finit par tenter d'égorger son fils pour renouveler le sacrifice d'Abraham.

### *Mégalomanies*

Histoire véridique, puisqu'elle est tirée d'un authentique fait divers, mais qui prend une allure invraisemblable à force de ressembler à tous les mélos qu'on a pu voir sur les méfaits de l'alcool ou de la morphine, avec tous ces vieux trucs pour faire crier le public, la partie de cache-cache avec les flacons de cortisone et l'inévitable « suspense » : « rechutera, rechutera pas ? » Il convient d'ajouter que ce film est difficilement supportable aux personnes qui suivent des traitements analogues à celui dont le héros est victime.

Ce héros, au surplus, est particulièrement mal interprété par James Mason. Acteur d'habitude plein de sobriété, Mason donne l'impression d'avoir lui aussi, durant les prises de vues, abusé de la cortisone et de s'être pris pour un futur grand prix d'interprétation. Il y a une mégalomanie grand-guignolesque dans ses grimaces et ses gesticulations.

### *Révolte et violence*

Mais une fois l'écorce écartée, on s'aperçoit qu'une sève généreuse coule au cœur de ce film et le fait s'inscrire malgré tout dans la lignée des œuvres précédentes de Nicholas Ray. S'il est conventionnel dans sa trame et ses rebondissements, il montre avec une lucidité peu banale le visage de la société américaine actuelle et le travail de dégradation qu'elle opère insidieusement à l'intérieur des êtres (ainsi ce petit professeur qui possède auto et réfrigérateur comme tout le monde, mais qui s'use à travailler, après ses cours, dans un garage pour boucler ses fins de mois).

Et le personnage de Mason, aussi odieux qu'il devienne, traduit tout de même au départ une aspiration qui a toujours été chère à Nicholas Ray : le besoin de la révolte en face d'une société qui s'est installée dans le confort moral. Mason est un peu le grand frère du James Dean de La Fureur de vivre : comme James Dean frappait son père par haine de l'exemple qu'il lui donnait, Mason veut sacrifier son fils pour lui éviter de suivre l'exemple des autres hommes.

Nicholas Ray a d'ailleurs le courage de ne pas donner systématiquement tort à son héros. Quand le professeur dit leur fait aux parents de ses élèves, il a raison. Il n'est à blâmer que lorsqu'il se croit investi d'une mission dictatoriale et qu'il veut régir le monde par la violence. Et c'est là la véritable morale du film : que la violence, comme la cortisone, est salutaire mais dangereuse quand on force la dose.

(1) Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images.

*À voir :*

En exclusivité :
● **Ecrit sur du vent** (conventionnel et insolite) ● **Time in the sun** (Eisenstein au Mexique) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :
● **Mitsou** (Astor, Radio-Ciné Opéra, Scarlett) ● **Elena et les hommes** (dans les quartiers) ● **Gervaise** (Agriculteurs, Bosquet Gaumont, Delta, Saint-Michel) ● **La vie passionnée de Van Gogh** (Plaza) ● **La Comtesse aux pieds nus** (Studio Bertrand) ● **Scarface** (Cinéma Champs-Elysées) ● **Les Nibelungen** (Ranelagh) ● **Une femme disparaît** (Cardinet) ● **Richard III** (v.o. Ursulines) ● **Le Muchacho** (v.o. Raimu) ● **Le Toit** (Bonaparte).


Cabarets Dancings

AIGLON 11, rue de Berri - BAL. 44-31 Cab. Spect. 22 h., av. A. BARI

AMIRAL BALZAC 56-46 J. RICHARD

frede présente le CARROLL'S 36, rue de Ponthieu - ELY. 46-40

CASANOVA Orch. tzig. Bruno-Cristofoli 2, av. Rachel - MON. 98-96

CLARIDGE THE DANSANT tous les jours à 17 h.

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

le SEXY 48, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 André VALLON

Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! »

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ
avec saumon et caviar : 2250 fr.

Rock Hudson et Dorothy Malone
*Les caprices du pétrole*

# OPÉRA

## Pouchkine à Strasbourg

CREEE en décembre 1890 au Théâtre Marie de Saint-Pétersbourg, *La Dame de Pique* de Tchaïkovsky, d'après Pouchkine, a été découverte en France il y a trois mois, lorsque Charles Bruck en donna la première audition à la Radio (voir *L'Express* du 4 janvier 1957).

Le Théâtre municipal de Strasbourg vient d'assurer la première présentation scénique française de l'œuvre. A la Radio, les exigences du minutage avaient imposé certaines coupures. A Strasbourg, une version pratiquement intégrale nous est offerte. On est heureux d'y retrouver la scène des hallucinations dont Hermann, le malheureux héros de l'aventure, est la victime. Par contre, l'interminable divertissement, faussement mozartien, de la scène du bal, eût pu être, sans dommage, réduit à sa plus simple expression.

Dans des décors d'un réalisme stylisé très évocateur de Théophane Matsoukis, Bronislaw Horowicz a imprimé à la représentation sa juste atmosphère et un excellent mouvement dramatique. Dans le rôle de l'héroïne, Jane Rhodes, le meilleur soprano lyrico-dramatique français de la jeune génération, s'est montrée en outre une comédienne d'une beauté, d'une variété, d'une sincérité dans la passion du plus exaltant effet.

D'un ensemble homogène, il faut encore nommer Marguerite Pifteau, vieille comtesse hallucinante, Jacques Doucet et Michel Hamel. Frans Vroons (Hermann) devrait surveiller son émission, de plus en plus nasale. Au pupitre, M. Adam a pris souvent des mouvements trop rapides, en négligeant complètement la nuance *piano*, si importante dans une partition lyrique.

# JAZZ

## « Jazzfan » et musicien

ANDRE HODEIR est surtout connu, dans le monde du jazz, pour ses analyses musicales, dont la rigueur et la clarté ont introduit dans la critique une *pertinence* qui avait souvent fait défaut à ses prédécesseurs. Il est aujourd'hui l'un des rares spécialistes de jazz à donner l'impression de savoir de quoi il parle, le seul peut-être en mesure de justifier raisonnablement ses goûts et ses dégoûts, disques et partitions à l'appui (1).

C'est que ce « jazzfan » (prononcez « djasefane » et comprenez : fanatique du jazz) averti est aussi un vrai musicien. Il est sorti du Conservatoire avec trois premiers prix, il a publié deux petits ouvrages fort bien écrits et très lucides sur la musique tout court (2), il est l'auteur, entre autres compositions, de deux musiques de films: celle du court métrage de Cousteau *Autour d'un récif*, écrite avec Bouchety en 1949, et celle de *Saint-Tropez*.

Vega vient de sortir un grand microsillon (3), qui réunit dix œuvres de lui, interprétées par le « Jazz Groupe de Paris », où figurent, à côté du trombone Nat Peck, quelques-uns de nos meilleurs solistes : Guérin, Liesse, Grenu, Aldegon, Migiani, le Belge Sadi, Michelot et Garros.

Les quatre premiers arrangements, écrits pour des thèmes aussi célèbres que leurs auteurs : Monk, Jordan, Lewis et Powell, sont encore très proches des orchestrations maintenant historiques des sessions Capitol de 1948. Le traitement est original (exposition de *Criss-Cross* étirée sur 64 mesures), le contrepoint subtil (*Milano*), les alliages sonores très nouveaux (*Jordu*), mais l'architectonique n'est guère remise en question, la carrure est respectée et la structure thème-variations-thème reste intacte, ce qui donne lieu d'ailleurs à d'excellentes improvisations de Sadi (*Criss-Cross*), de Guérin, très Miles Davis (*Milano*), et de Migiani (*Parisian Thoroughfare*).

### Jazz atonal

La seconde partie du disque est consacrée à de *Nouveaux Essais*, où le compositeur tente un renouvellement du jazz par l'utilisation de formules chères aux musiciens européens modernes : c'est, par exemple, dans *Paradoxe I*, la technique sérielle de Schoenberg ; dans *Tension-Détente*, la succession consonance - dissonance déjà utilisée par Berg et, dans *Bicinium*, le procédé du relais.

Ces essais sont les interprétations de loin les plus passionnantes du recueil. Certains, sans doute, crieront au scandale. Mais pourquoi refuser à Hodeir de trouver au jazz une issue du côté de l'atonalité, quand des musiciens aussi incontestables que Charlie Parker (*Ko-Ko*) et Lee Konitz (*Tautology*) s'y sont déjà instinctivement aventurés ? Pourquoi lui reprocher ce renouvellement de l'architectonique, quand Gerry Mulligan a déjà remis en question la carrure (*Jeru*) et que Thelonius Monk vient de nous donner récemment un exemple d'asymétrie dans la symétrie (4) que n'aurait peut-être pas renié Webern ?

Le jazz reste présent quand il y a *swing* et *sonorité jazz*, comme l'a montré Lucien Malson (5). Or, c'est bien le cas ici, et l'aisance des musiciens, même dans les compositions les plus savantes (cf. le travail de Nat Peck dans *Bicinium* et *On a Scale*) montre assez que rien n'y contredit l'esprit du jazz.

Reste qu'André Hodeir, si conscient de l'évolution musicale contemporaine, va peut-être, par un excès de lucidité qui nuit parfois au créateur, plus vite que l'histoire. Mais cela, l'avenir nous le dira. Une audition approfondie de ce disque nous permettra du moins de faire, dans les tentatives qu'il nous propose, la part du système et de la véritable inspiration. On ne saurait trop conseiller une telle étude.

(1) *« Hommes et problèmes du jazz »*. Au Portulan, Flammarion.

(2) *« Les formes de la musique »* et *« La musique étrangère contemporaine »*. Que sais-je ? Presses Universitaires de France.

(3) V 30 M 752.

(4) Barclay 84038 et 84039. Cf. débat dans « Jazz-Hot », n° 116, décembre 1956.

(5) Lucien Malson : *« Le jazz ne meurt pas »*, in « Les Temps Modernes », n° 99.

# EXPOSITIONS

## Combat multicolore

Léa Nikel

Chez Colette Allendy, 67, rue de l'Assomption, jusqu'au 23 février.

EN visitant certaines expositions, on a parfois l'impression que le peintre a posé ses tableaux sur les murs comme on y perce des fenêtres.

C'est le cas de l'exposition d'une jeune Israélienne, Léa Nikel, dont les fenêtres s'ouvrent sur l'étrange pays qui longe les frontières du monde visible et du rêve informel.

Il y a un optimisme tellurique, une santé féroce dans la façon dont elle éclabousse ses toiles de teintes vives. Les formes semblent disparaître et renaissent parmi le tourbillon multicolore d'un combat de coqs : combat qui ne cesse que le temps d'être en un clin d'œil saisi.

★

## Peinture de musée

Nallard

Galerie Jane Bucher, 9 *ter*, boulevard Montparnasse. Galerie 93, 93, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Jusqu'au 2 mars.

« MAIS c'est de la peinture de musée », s'exclamait un des premiers visiteurs ! Sous l'ironie de la boutade, l'amateur disait vrai. Nallard, jeune peintre abstrait d'avant-garde, retrouve l'équilibre classique d'un Paolo Ucello ou d'un Georges de la Tour.

C'est pourquoi les deux expositions de Nallard sont une réponse vivante faite aux détracteurs de l'art contemporain. Gratuité ! Incohérence ! entend-on dire habituellement par les moins exaltés. A la Galerie Jane Bucher, Nallard offre le fruit de dix années de peinture. D'une nature morte « traditionnelle », jusqu'à l'expression la plus audacieuse, Nallard démontre la rigueur et la nécessité interne de son cheminement.

Peinture désincarnée ! Académisme ! ajoute-t-on encore. Abstrait lyrique, Nallard n'entend nullement perdre le « contact » avec le monde réel. Mais il sait que notre époque exige un langage totalement neuf. C'est dans des gouaches exposées à la Galerie 93 qu'il nous livre le dernier état de ses recherches incessantes...

# DISQUES

## Le choix de la semaine

Bach. Cantates N°s 55, 151, 157

Orch. Pro Arte. Dir. K. Redel, avec H. Krebs, A. Mack, A. Münch, H. Brauer. (1 d. 30 cm., 33 t., LDE. 3044. Erato.)

COMME les facettes d'un prisme, ces trois partitions réfractent un même rayon de lumière : la quête du salut. Qu'il s'agisse de Cantates à un, deux ou quatre solistes, orchestre et chanteurs forment un tout homogène ; l'interprétation donne à chaque ouvrage son caractère vrai. Jamais Krebs ne fut plus maître de ses ressources, Redel plus souple et plus fervent. Ce disque — un premier enregistrement mondial — mérite une place particulière, même dans cette rubrique consacrée aux meilleures publications récentes.

Bach. Cantates N°s 89, 174, 189

Orchestre Pro Arte. Dir. K. Redel, avec A. Fahrberg, A. Münch, H. Krebs, H. Brauer. (1 d. 30 cm., 33 t., LDE. 3043. Erato.)

MEMES qualités exceptionnelles, artistiques et techniques, que dans le précédent enregistrement. Les Cantates N°s 89 et 174 constituent également un premier enregistrement mondial. Il semble que l'admirable « Meine Seele rühmt und preist » (N° 189) n'est pas de J.-S. Bach mais d'un organiste nommé M. Hoffmann, ce qui, bien entendu, n'enlève rien à sa beauté.

A. Roussel, J. Ibert

Quatuors à cordes par le Quatuor Parrenin (1 d. 30 cm. 33 t., C 30 A4 Véga).

EXCELLENTE idée que d'avoir gravé les Quatuors de Roussel et d'Ibert. Ce sont deux spécimens également réussis, d'un art difficile qui oblige le compositeur à donner toute sa mesure.

A l'énergie grave de Roussel, Ibert oppose sa vive ingéniosité et les Parrenin montrent une fois de plus qu'ils sont rompus à tous les styles et à toutes les techniques.

La nouvelle Galerie de la rue de Seine : « LE BATEAU-LAVOIR » présentera pour sa première exposition, à partir du 22 février, un choix de dessins impressionnistes, 16, rue de Seine.

*Communiqué.*

LA PAGODE
57 bis, rue de Babylone - [illegible]
TIME IN THE SUN
Montage de Mary SETON sur
QUE VIVA MEXICO ! d'EISENSTEIN

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

EXPOSITIONS

MUSEE GALLIERA
10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie
PEINTRES AMERICAINS CONTEMPORAINS
JUSQU'AU 4 MARS
Tous les jours sauf mardi de 10 à 18 heures

Galerie MAEGHT
BRAQUE, CHAGALL, GIACOMETTI
KANDINSKY, LEGER, MIRO

GALERIE DE SEINE
24, rue de Seine - DAN. 91-31
JEAN BOUCHET

GALERIE SIMONE BADINIER
ART GRAPHIQUE ET SCULPTURE
DE L'ALLEMAGNE NOUVELLE
1, rue Laffitte - Jusqu'au 9 mars

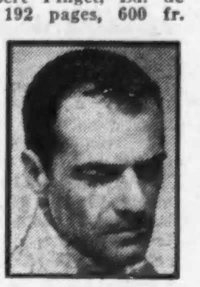
Au cœur de Paris... avant Rome et New-York
LA GALERIE ROYALE
exposera des œuvres inédites de la trilogie
Utrillo - Valadon - Valore
Du 16 février au 3 mars - Tous les jours de 14 à 19 h. 30 - 11, rue Royale - PARIS

Galerie FURSTENBERG, 4, rue Furstenberg
ENDRE ROZSDA
Du 25 février au 9 mars

## On vous en parlera : Univers bis

GRAAL FLIBUSTE

par Robert Pinget, Ed. de Minuit, 192 pages, 600 fr.



ROBERT PINGET

EN ces temps où l'exploration passionne les foules, où la remontée de la moindre Amazone suscite des fièvres, Robert Pinget nous invite au voyage extraordinaire. Où ? S'agit-il d'Orient, d'une espèce d'Orient, parce qu'y poussent des palmiers (drôles de palmiers) et qu'y règne un sultan (drôle de sultan) ? Avant même que s'ouvre le voyage, un Ivrogne, frère de celui qu'Amos Tutuola lança dans la brousse (1) et un chat qui est peut-être le Chester Cat de Lewis Carroll, donnent le ton : qu'on imagine une expédition organisée par une agence Cook qui prendrait Voyage en Grande Garabagne pour un Guide Bleu.

Et Robert Pinget recueille fort scrupuleusement les notes de voyage, consacrées tantôt à un trait de mœurs ou d'histoire, tantôt à la religion, tantôt à la faune et à la flore. Ce qui nous vaut un chapelet de textes courts, où, pour le plaisir des mots (nous sommes au pays de la magie verbale), naissent une Théogonie pour Hésiode farfelu, une Géographie pour Le Trouhadec saisi par le délire, des Histoires naturelles plus proches de Michaux que de Geoffroy Saint-Hilaire.

Rien de lunaire, pourtant, dans le pays de Graal Flibuste. L'insolite de Robert Pinget, ni onirique ni démentiel, reste profondément terrestre. Aucun des éléments intervenant dans la composition de ce monde ne nous est étranger ; c'est la composition seule qui est imprévue : capricieux cocktail. Oiseaux-tigres, lavandes-mouettes, pavots-chiens, plantes dangereuses parce qu'elles s'attaquent à l'homme.

Pinget se contente de donner un coup de pouce à la Genèse. Il estime que Dieu a manqué, sinon d'imagination, du moins de persévérance : trop vite satisfait de ses crapauds-buffles, de ses poissons-chats et de ses veuves-joyeuses, Dieu s'est arrêté en trop bon chemin. Aimable collègue en démiurgie, Pinget, loin de tout bouleverser, complète seulement, continue le travail : papillons-singes, etc. Et comme ce surnaturel n'est pas contre-nature, il arrive que notre dépaysement s'évanouisse. Ce monde pourrait exister aussi bien que le nôtre. Ce surnaturel est plutôt du paranaturel, et cet univers farfelu un univers terrestre bis.

### *Dangereux Cosinus*

A ce détour, joue la force persuasive du style. Nous sommes d'autant plus amenés à considérer le monde de Graal Flibuste comme un supplément à notre Terre, que le ton de Pinget est d'un grand sérieux. Prose de belle tenue, d'une dignité toute classique, précise, et qui, lorsqu'elle s'abandonne au lyrisme, évite soigneusement le lyrisme du merveilleux pour s'en tenir au lyrisme légèrement pontifiant du type Buffon. Pareille rigueur dans l'information, pareille sérénité dans l'observation trahissent la démarche du savant. Dans ce regard brille l'innocence des Cosinus imperturbables, qui sont, tout le monde le sait, des enfants à qui les grandes personnes, dans leur aveuglement, permettent de jouer avec les serrures.

Pinget joue avec les serrures de notre monde, en Sainte Nitouche, et c'est nous qui risquons de tomber par la portière. Car il n'y a rien de plus inquiétant que cette description pince-sans-rire d'un monde qui pourrait être le nôtre et qui ne l'est pas. L'insolite est contagieux : à force de décrire les choses étranges, naturellement, comme si elles étaient banales, les choses banales ne tardent pas à nous paraître étrange. Et c'est là où la réussite de Pinget est éclatante : quête d'une vérité pararéelle, exercice de piraterie verbale, Graal Flibuste est un livre qui fait loucher. C'est dire qu'il relève de la poésie.

(1) Amos Tutuola est un romancier noir lancé par Raymond Queneau, auteur de « L'Ivrogne dans la brousse ».

## TRADUCTION

### L'univers féminin

ELLES

par Alba de Cespèdes
Ed. du Seuil, 520 pages, 900 fr.

LE grand intérêt de ce livre, mi-lucide, mi-naïf, c'est de rendre avec une douloureuse justesse le ton de certaines existences féminines, consacrées au ressentiment.

L'héroïne, Alexandra, est une sorte de Mme Bovary : d'une famille pauvre, cette jeune Romaine ne rêve qu'aux félicités de la passion. Elle fuit les réalités dans l'attente d'un grand amour qui l'élèvera définitivement au-dessus de son entourage et d'une médiocrité qu'elle n'accepte pas.

Survient l'homme capable de tenir ce rôle ; il est amoureux d'Alexandra, il l'aime, il l'épouse. Le temps que durent les fiançailles, la jeune fille est heureuse : on lui fait la cour, on se noie dans ses yeux, elle vit une passion incomparable.

Dès le mariage l'illusion se révèle : l'époux est un homme très bon mais qui ne tient pas à demeurer aux sommets de l'extase. Il a un métier, des préoccupations, il attend d'Alexandra qu'elle se conduise en ménagère aimante et aimée.

Frustrée de romanesque, inassouvie de toutes les façons, Alexandra se dérobe : puisqu'on ne l'entoure pas de prévenances, de regards, de délires, elle tiendra pour rien tout le reste. De chaque instant de son bonheur elle va faire du désespoir : bientôt un enfer

La guerre éclate ; résistant, puis arrêté, l'époux d'Alexandra n'a guère le temps de se pencher sur les humeurs de sa femme. Et comment la comprendrait-il ? Tout chez elle est ressentiment, chaque acte un piège pour éprouver l'homme, constater une fois de plus la faillite de leur couple.

De fureurs en désespoirs, Alexandra finit par envisager l'adultère. Non pour le plaisir, on s'en doute, mais afin de blesser son mari et à travers lui de se faire bien mal.

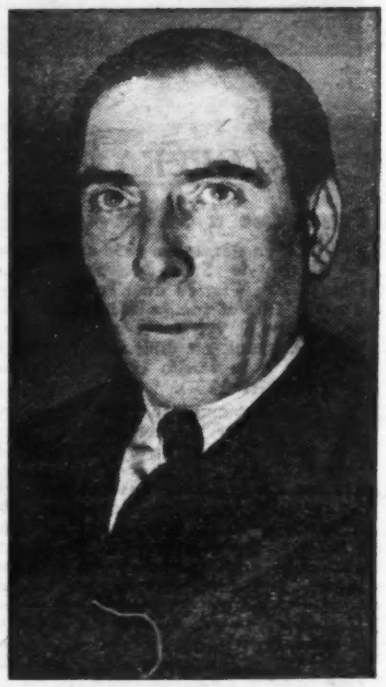
Seulement l'infidélité est à double tranchant : elle représente aussi une issue. Alexandra ne veut pas qu'il y ait d'échappée, l'échec doit être total : une nuit elle arme un pistolet dans l'intention de se tuer, puis au dernier moment c'est son mari qu'elle abat.

Condamnée aux travaux forcés, la voici miraculeusement satisfaite : elle a tué l'homme qu'elle aime, son malheur est tel qu'elle le voulait, complet.

Il faut plus de cinq cents pages pour que ce thème — *tu veux mon malheur ? Eh bien ! je serai malheureuse !* — vienne à jour : c'est que l'auteur est une femme et qu'elle refuse, tout en le révélant, de croire Alexandra responsable de sa vie ratée. Elle préfère penser qu'il y a deux univers, celui des femmes « *où tout est mûr par l'amour* », et celui des hommes qui ne comprendront jamais les femmes. S'il est un coupable il se trouve plutôt parmi ces derniers, et ce mari assassiné parce qu'il négligeait d'embrasser sa femme n'a-t-il pas mérité son sort ?

Ecrit à la première personne, *Elles* est la confession d'Alexandra ; Rome, durant la dernière guerre, sert de décor à ce récit bien mené où s'agite un peuple de femmes, violentes et plaintives de se croire tout amour et mal aimées.

ANDRÉ LHOTE
*Le devoir de parler*



FERNAND CROMMELYNCK
*Le droit au plaisir*

## ARTS

### Bons dimanches

LA PEINTURE LIBÉRÉE

par André Lhote
Ed. Grasset, 250 pages, 720 fr.

ANDRE LHOTE est à la fois un peintre, un professeur et — dit-il — un « esthéticien du dimanche ».

Son *Traité du Paysage*, celui de *la Figure* et de nombreux autres ouvrages prouvent « *qu'un peintre a le droit, a le devoir de parler de son art, en technicien d'abord, en esthéticien ensuite* ».

Certains de ses articles, comme celui sur Cézanne, que publia la N.R.F. avant guerre, sont des documents inappréciables pour les artistes comme pour les amateurs.

Parler de la peinture avec des mots est cependant plus difficile encore pour un critique-peintre que pour un critique professionnel.

Ses chroniques, parues pour la plupart en 1944 et 1945, il les a regroupées sous le titre *La Peinture libérée.*

Toujours à la recherche de « *cette tendance au dépouillement de la peinture française contemporaine* », André Lhote promène le faisceau de sa lampe de critique à travers une période proche et pourtant oubliée, dans la mesure où l'on est trop souvent porté à « *accepter les valeurs actuelles comme évidentes, indiscutables, et comme miraculeusement surgies du néant* ».

### *Fiers-à-bras*

L'un des premiers, Lhote a parlé de cette génération de jeunes peintres aujourd'hui célèbres à juste titre : Manessier, Singier, Le Moal, Pignon, Bazaine, et tant d'autres, qu'il place sous la double invocation de Villon et de Grüber.

Sans parti pris. Même s'ils ne représentent pas sur leurs toiles ce qu'il eût aimé y faire figurer s'il avait tenu lui-même le pinceau.

Ce n'est pas seulement le critère de la qualité qui joue pour lui, c'est aussi celui de l'éternelle jeunesse d'un art. Et son ardeur à rabrouer les « *fiers-à-bras de la peinture conformiste qui vont répétant que le temps des réalisations a sonné et que celui des recherches est revenu* ».

Il est vrai qu'à ce moment André Lhote cède la parole à Léonard de Vinci : « *Qui ne doute pas acquiert ; quand la réalisation dépasse la conception de l'artiste, c'est mauvais signe ; au contraire, quand la conception reste au-dessus du résultat, l'œuvre peut s'améliorer infiniment, à moins que l'avarice ne s'y oppose.* »

INTERNÉE PAR ERREUR
Elle avait répété pendant 5 ans « Je ne suis pas folle » lisions-nous ces jours-ci dans la presse. "Fait divers" qui, entre beaucoup d'autres, confère une actualité saisissante au livre de
Irene Lizza
INVITATION CHEZ LES FOUS
dont une traduction de l'italien vient de paraître aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL
UN BEAU LIVRE, plus encore : UNE "BONNE ACTION"

DOMAT
ANTOINE ADAM
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIᴱ SIÈCLE
TOME V. LA FIN DE L'ÉCOLE CLASSIQUE
" Nous en avons déjà dit l'intérêt et la nouveauté... Leur lecture est une joie... "
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française
" Le tome V, LA FIN DE L'ÉCOLE CLASSIQUE, sort en librairie, digne de ses aînés... Quelle solidité de méthode ! Quelle fraîcheur d'information !.. "
ROBERT KEMP, de l'Académie française
" Il nous apporte de nouvelles clartés sur l'Histoire du XVIIᵉ siècle... "
ANDRE ROUSSEAUX
RAPPEL : I. L'ÉPOQUE D'HENRI IV ET DE LOUIS XIII (Grand Prix de la Critique littéraire 1949)
II. L'ÉPOQUE DE PASCAL - III. BOILEAU ET MOLIÈRE - IV. RACINE ET LA FONTAINE
DOMAT

lettres de STALINGRAD
Les derniers messages de ceux qui allaient mourir.
Des documents bouleversants.
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

## THÉATRE

### Fatalité sexuelle

THÉATRE COMPLET

(1er volume)
de Fernand Crommelynck. Editions du Seuil, 405 pages, 800 francs.

DE vastes gentilhommières dans la campagne flamande du siècle dernier ; par de larges baies, on découvre les granges où paysans et paysannes viennent s'étreindre durant la nuit ; des chasseurs bottés pourchassent de solides jeunes filles qui se laissent prendre au jeu. Partout souffle un vent de sensualité estivale : tel est le monde de Crommelynck.

Or, dans ces demeures paraissent des femmes étranges : avides de plaisir, elles le cachent; dévorées de désir, elles l'ignorent. Ne dirait-on pas que les grandes lionnes amoureuses du début du siècle viennent vivre ici une seconde existence dans le cadre prosaïque de la volupté bourgeoise ?

Ainsi, les deux pièces publiées dans le premier volume du « Théâtre complet » de Fernand Crommelynck présentent les images (en apparence contraires) de deux femmes : Léona aux multiples aventures ne dissimule pas son tempérament mais garde le secret sur ses amants (*Chaud et froid*), Balbine feint d'ignorer la volupté, cherche une obscure consolation dans le ménage et la cuisine mais trouve le plaisir, au dernier acte, dans les bras de son mari (*Une femme qu'a le cœur trop petit*). Seule, la fatalité sexuelle plane sur les personnages de Crommelynck.

### *Un théâtre sans comédien*

Si Crommelynck écrit un théâtre rigoureusement dépouillé de toute religiosité, c'est qu'il accorde à la femme ce que Claudel lui refuse : le droit au plaisir. Nous sommes bien dans ces Flandres païennes où le corps occupe dans le monde la place qu'il occupe aussi chez Breughel.

De là vient sans doute l'extrême difficulté de porter à la scène les pièces de Crommelynck : l'un des plus grands dramaturges de notre époque ne saurait se satisfaire de la gloire de Roussin bien que ses situations dramatiques rappellent celles du boulevard, mais il ne saurait non plus briguer la gloire de Beckett.

Et puis, quelle actrice saurait s'élever à ce registre de violence et de passion qui anime l'extraordinaire dialogue, tour à tour épais jusqu'à la vulgarité et poétique jusqu'au symbolisme ? Crommelynck composait son théâtre pour les solides comédiennes du boulevard d'avant 1914 — celles qui hantèrent sa jeunesse. Que ferait-il avec les tragédiennes exsangues d'aujourd'hui ? Aussi longtemps qu'une génération d'actrices capables de jouer la *Locandiera* et les *Joyeuses Commères de Windsor* ne montera pas sur la scène, il faudra se contenter de lire *Une Femme qu'a le cœur trop petit* et Crommelynck ne connaitra pas le succès qu'il mérite auprès du grand public.

# L'OMBRE D'UNE OMBRE

**1922-1923...** Ernst von Salomon participe à l'assassinat de Rathenau, Joyce publie *Ulysse*, Kafka, près de mourir, écrit *Le Château*, et Thomas Mann achève *La Montagne magique*. Lénine, à moitié paralysé, renonce au pouvoir. Malraux débute. Un monde nouveau qu'illustrent le jazz et le surréalisme apparaît. Maurice Barrès, enfermé dans son rêve nationaliste, s'installe devant sa table et prend des notes...

Il y a quelque chose d'émouvant et presque terrible dans ce dernier tome des *Cahiers* (1) et qui tient à leur inactualité même. De tous les hommes dont parle Barrès, aucun n'appartient au monde que nous appelons moderne. L'ombre de la mort plane déjà sur l'auteur des *Déracinés*, mais pas seulement de la mort personnelle, la mort du siècle où il naquit.

Le voilà donc à Lourdes, à Charmes, à la Chambre des députés, en Rhénanie où la France venait d'installer une « République sœur ». Ici, il présente Clemenceau aux Américains, là il défend les Congrégations. Un autre eût pu faire ce travail. Mais il s'y complaisait sans doute.

Quand Barrès se détourne de la politique (enfin de ce qu'il appelait « la politique »), il regarde ses livres. Alors, le vieux Barrès remonte à la surface, le Barrès qui cherchait auprès des « grands intercesseurs » un secret que semblait lui promettre la littérature et qu'elle ne lui apporta jamais. Mais il y a tellement plus de sève dans deux lignes sur Musset ou sur Renan que dans les pages insipides consacrées à Déroulède !

### Le fantôme

C'est qu'il existe deux hommes chez Barrès : le politique et le fantôme. A ce fantôme, ombre diminuée de celui qui écrivait *Le Jardin de Bérénice*, il ne veut plus songer ; sans doute refoule-t-il cette brillante jeunesse qui fait de lui le prince des insolents, le seul vrai maître d'Aragon et de Vailland ; toujours est-il que, dans les *Cahiers*, sautant par-dessus sa jeunesse, il évoque seulement l'enfant qu'il était, lorsqu'en 1870, dans son village, les Prussiens défilèrent au son des fifres. Sur cette image, la mort le saisit.

Or, ce fantôme, toutes ses erreurs d'homme politique, nationaliste et antidreyfusard, n'arrivent pas à le faire oublier. Ne fut-il pas le pont jeté entre deux époques de la littérature ? Un pont agité par tous les vents sans doute, mais c'est le sort des ponts suspendus.

Tout ce qui compte dans la littérature moderne a passé par Barrès, même ceux qui prétendaient le fesser sur la place publique. D'une main il tient Michelet, Chateaubriand et Flaubert, de l'autre il ouvre la porte à Mauriac et à Malraux. Plus que Gide encore, il fut une plaque tournante.

Tout le monde sait qu'il faut rire des *Déracinés* et de *Leurs Figures*, mais tout le monde doit quelque chose à ce romancier qui, dans la longue tradition des écrivains unissant la passion pour l'amour et la passion pour la politique, rapproche des figures réelles et des figures imaginaires. Cette audace-là vaut bien qu'on passe sur quelques sottises qui ne sont pas plus sottes, après tout, que celles dont Balzac émaillait ses écrits !

### La dégradation des valeurs

En parlant de Thomas Mann, le philosophe Lukacs assure qu'une œuvre d'imagination réfute inconsciemment les préjugés politiques de son auteur. Barrès n'échappe pas à cette loi : lui qui voulut être l'image de la France et de la « civilisation » (au sens que le XIXe siècle et son maître Renan firent à ce mot), il fut, sans l'avoir cherché, et dans les *Cahiers* autant que dans ses autres œuvres, l'image de la dégradation morose des valeurs.

Sans doute le XIXe siècle s'était-il fait une image trop haute de l'homme blanc puisqu'il voulut l'imposer *« par le fer et par le sang »* au monde entier. Mais un cancer ronge cette assurance. Renan a décelé le mal et, avec lui, ironise à plaisir. Durant sa jeunesse, hautement, avec une joie et une ardeur dignes de Rodrigue et de ces princes espagnols qui l'ont toujours hanté, Barrès pourfend et jongle. Un jour, il s'identifie à ce qu'il attaque.

MAURICE BARRÈS
*Prince des Insolents*

Un jour, il se meurtrit en meurtrissant les « valeurs ». Il aura mis trente ans à perpétrer son suicide. C'est le suicide, non sans grandeur, du siècle dernier.

Oui, il s'agit bien de l'écrivain de la décadence qu'il voulait être en sa jeunesse. Jamais il ne perdit « cette sensibilité aux ruines » dont Thibaudet a parlé à son propos. D'*Un Homme libre* aux *Cahiers* en passant par *Amor et dolori sacrum*, la même appréhension de la dégradation et de la mort de *sa* civilisation le hante. Il finit par la confondre avec sa propre fin.

Revenant à ses anciennes amours et, quelques mois avant la crise cardiaque qui devait l'abattre, Barrès, par un superbe retour des choses, doit prononcer l'éloge funèbre de Renan. Il se souvient encore de l'avoir moqué dans les *Huit jours chez M. Renan*, un de ses premiers livres. Mais qu'importe ! Il sait bien qu'il participera à la grande démoralisation qui emporte son siècle avec lui. Il le sait et s'apprête à falsifier Renan comme il s'est falsifié lui-même, *génialement*. Il note alors cette phrase de Renan qui illustre assez le douloureux combat du politique et du fantôme : « *Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre* »... Avec lui mourait son siècle. On conçoit que la mort dut lui paraître effrayante : rien ne lui survivait plus !

Thomas LENOIR.

(1) *Mes Cahiers* (tome quatorzième et dernier). Plon, éditeur. 400 pages, 900 francs.

## DÉBUTS

### L'invention de l'amour

L'AGE DES GESTES

par Didier Gerval. Ed. Buchet et Chastel, 210 pages, 420 francs.

SILVERE ET ETIENNE, internes dans un lycée, sont les plus grands amis du monde. Il semble que leur amitié vienne de ce qu'ils sont beaux et le savent. Cette conscience ne les inquiète pas : c'est une pure joie et une joie aussi pure que l'eau de source. Leur corps leur apparait comme la plus noble partie du monde. Ils ont quinze ans. Mais Silvère rencontre Liliane : le voici inquiet. Non pas d'une inquiétude trouble et torturée, mais d'une inquiétude franche et droite : « *Il se demande comment il va bien pouvoir faire pour apprendre l'amour.* »

En vérité, pour la première fois de sa vie, Silvère ne sait pas se servir de son corps alors qu'il en dispose allégrement, chaque jour, quand il pratique tous les sports avec Etienne. Il ne sait pas non plus regarder le corps de Liliane avec le même naturel que celui de son ami. Pourtant, passer du sport à l'amour, ce n'est pas changer de corps. Admirable clarté de l'unique solution découverte : Silvère demande à Etienne de jouer le rôle de Liliane, et c'est avec son ami qu'il apprend les premiers g e s t e s de l'amour, lentement, progressivement, avec un sérieux et une pureté scolaires. Quand Etienne s'écrie : « *Mais je ne suis pas Liliane !* » Silvère, bouleversé, est sur le point de revenir à sa timidité et à sa maladresse premières. Mais il *faut* continuer.

Et, chaque dimanche, l'adolescent met à l'épreuve *sur* Liliane les caresses apprises, mises au point *avec* Etienne. « *Je désirerais* — dit Silvère à Etienne — *lier ces deux gestes ensemble. Avec toi, ma main était partie de l'épaule pour glisser ensuite le long du bras, etc.* » Pas une minute de trouble dans ces jeux, car ce sont des jeux volontaires, conduits, maîtrisés, lumineux, froids. Pour les deux amis, l'amour ne commence pas à la sensualité : il commence à la géométrie. Il ne finit pas au plaisir : il finit au sentiment. Silvère est un cartésien. Il demande à Etienne de l'aider non par homosexualité mais parce qu'il sent et sait qu'un cœur plein d'amour n'est rien sans une technique des gestes. Il donne seulement des mains à son cœur.

Et son apprentissage aura une fin toute naturelle : un jour, Etienne lui dit : « *Hier, dans mon village, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille.* » L'enseignement mutuel n'a plus de raison d'être.

Le roman ne vaut pas par son style, qui est mauvais, mais par son sujet, qui est neuf, bien qu'il apparaisse vieux comme le monde, et surtout par son ton : cette audace dans l'innocence, ce courage dans la naïveté, ce mystère de la pureté. On nous dit que Didier Gerval avait dix-sept ans quand il écrivit *L'âge des gestes*.

Chine rouge, péril jaune ?
CHINE EN CASQUETTE
par FERNAND GIGON
"Il nous découvre l'âme de cette Chine en casquette, 600 millions aujourd'hui, un milliard demain."
G. Guilleminault (PARIS-PRESSE)
"Il a su voir et nous faire voir. Il nous rend cette immense termitière moins énigmatique."
Pierre Humbourg (NOUVELLES LITTÉRAIRES)
"Les Chinois, comment ils vivent, ce qu'ils gagnent, ce qu'ils pensent. Comment la Chine éternelle s'est si rapidement convertie au communisme."
(LE MONDE)
del DUCA

VIENT DE PARAITRE
"...de mon temps on ne laissait pas les jeunes filles lire certains livres. Aujourd'hui ce sont elles qui les écrivent".
ecrit un critique américain à propos de
Chocolates for breakfast
de
PAMELA MOORE
nouvelle édition française
non expurgée
et revue par l'auteur
28ème mille
JULLIARD

# L'ÉCRIVAIN ET LA LIBERTÉ

***Personne ne conteste plus, même en U.R.S.S., que la planification intellectuelle, connue sous le nom de réalisme socialiste, s'est soldée par une production indigente. Mais pourquoi ? Le romancier soviétique Constantin Simonov vient de publier dans un journal russe une tentative de justification de cette doctrine. Il y a quelques mois, l'écrivain communiste hongrois Georges Paloczi-Horvath publiait dans une revue de son pays une critique subtile de ladite doctrine. Voici comment Simonov raconte les déboires de Fadeyev, l'auteur de* La Jeune Garde, *qui s'est suicidé l'an dernier. Et comment Georges Paloczi-Horvath ironise* (1) :**

AU moment même où Kroutchev s'écriait à la fin d'un banquet « *Nous sommes tous des staliniens* », paraissait dans *Novyi Mir* un article de l'écrivain Simonov dénonçant avec une extrême violence les effets désastreux de l'ingérence de Staline dans la littérature soviétique.

Simonov ne se contente pas d'accuser l'ancien dictateur mais s'attaque aussi aux tendances les plus solidement établies de la littérature soviétique.

« *Il ne suffit pas*, écrit-il, *d'attribuer tous les maux qui rongent la littérature russe au « culte de la personnalité ». Il faut voir de plus près quels ont été les effets néfastes de ce culte.* »

### Le réalisme socialiste

Et il distingue trois sortes de livres. Ceux, d'abord, qui ont été écrits uniquement à la gloire de Staline, et dont la valeur littéraire a toujours été nulle. Ils ne posent pas un problème très difficile : il convient de les mettre tous au pilon. Ensuite, il y a ceux dans lesquels les auteurs ont inséré ici ou là quelques phrases uniquement destinées à désarmer les critiques des censeurs officiels. Ces œuvres, dont la qualité littéraire est souvent certaine, sont récupérables moyennant certaines coupes.

Vient enfin la catégorie qui pose le problème le plus difficile : celle des livres qui tentent de glorifier et d'embellir tout ce qui s'est fait en U.R.S.S. et de masquer les tares de la société russe.

Simonov considère cette tendance comme la plus néfaste et la plus contraire aux principes du réalisme socialiste.

« *Elle constitue un affront au peuple soviétique*, écrit-il, *car son mérite n'est pas d'avoir construit ce qu'il a construit dans des conditions paradisiaques mais de l'avoir fait dans une période de lutte et de difficultés matérielles extrêmes.*

« *Ne pas parler de la misère et des privations endurées par le peuple russe, cacher certains retards intellectuels évidents sous prétexte que la Russie de Staline devait être le plus heureux et le plus prospère des pays socialistes, c'est à la fois mentir et abaisser le peuple soviétique.* »

### L'histoire de la « La jeune garde »

Simonov dénonce ensuite les méfaits de l'intervention directe de Staline dans la vie littéraire et raconte pour la première fois l'histoire de *La Jeune garde*, best-seller des romans soviétiques qui a été très largement diffusé dans les milieux communistes de l'étranger.

Basé sur une histoire authentique, le livre racontait comment un groupe de jeunes gens avait organisé un réseau de résistance dans une petite ville d'Ukraine prise par les Allemands au cours d'une retraite désordonnée de l'armée rouge. Livrés par un traître, ils furent tous arrêtés, affreusement torturés et exécutés.

Fadeyev reçut d'abord un Prix Staline pour son œuvre, qui fut adaptée au théâtre et au cinéma, mais en octobre 1947 parut dans *La Culture et la Vie* un article directement inspiré par Staline et qui attaquait violemment l'auteur et son roman :

« *Il n'est pas vrai*, y lisait-on, *que l'évacuation de la ville ait pu être désordonnée, que les jeunes aient dû organiser la résistance sans directives du parti bolchevique, que le mineur communiste qui les dirigeait ait pu être assez naïf pour se fier à un traître.* »

Pourquoi tout cela ne pouvait-il être vrai ? Simplement parce que Staline venait d'expliquer au peuple russe que les horreurs qu'il avait vécues *pendant* l'avance allemande n'avaient pas été le fait d'une défaillance de l'armée rouge mais au contraire le fruit d'une béniale stratégie.

Et en effet, si c'était le génie stalinien qui avait attiré les Allemands aux portes de Moscou et de Stalingrad, si tout avait été minutieusement préparé, l'histoire de *La Jeune Garde* façon qu'il n'ait pas à le renier.

### Le chantage à la foi

Pour Fadeyev, cette attaque fut un véritable drame. Il savait, comme tous les Russes, que son histoire était véridique, que la plupart des partisans agissaient isolément et sans directives du commandement central, et qu'il y avait des traîtres pendant la guerre. Mais Fadeyev était un communiste convaincu et il avait foi en Staline.

Il essaya de comprendre en quoi il avait eu tort. Refusant de plaquer sur son texte des corrections et des embellissements qui témoigneraient d'une soumission complète devant la critique, il entreprit de refaire son roman de telle façon qu'il n'ait pas à le renier

Pendant quatre ans, il a travaillé pour mettre au point la deuxième version de *La Jeune Garde*. A-t-il réussi ? Les avis sont partagés sur la valeur comparée des deux versions et ce n'est pas là ce qui intéresse Simonov. Ce qu'il constate, c'est que Fadeyev a perdu quatre ans pour refaire son livre. Il remarque aussi que Fadeyev lui-même, le plus connu des écrivains soviétiques après Cholokov, a dû céder devant un tel chantage.

Aujourd'hui, encore, ceux qui dénoncent les faiblesses de la littérature soviétique en rejettent principalement la responsabilité sur le réalisme socialiste. Simonov conclut inversement. A la fin de sa longue étude, il tente de démontrer que si la littérature soviétique s'est engagée dans une mauvaise voie pendant l'époque stalinienne, ce fut parce que les consignes données aux écrivains étaient en contradiction directe avec les principes du réalisme socialiste, tels que les avait définis le premier Congrès des écrivains russes.

# LA CAMARADE JOCONDE *par G. PALOCZI-HORVATH*

CERTAINS tableaux de Rembrandt ne représentent — ce qui est un tort, d'ailleurs — que des habitants des Pays-Bas, hommes ou femmes, d'un aspect peu agréable. L'un d'eux, étude d'une tête de vieille femme, par exemple, néglige les facteurs positifs concernant la population de sexe féminin des Pays-Bas de son temps. En effet, Rembrandt ne nous montre pas *en même temps* qu'il existait de jolies femmes à l'époque. Dans *La Sonate à Kreutzer*, Tolstoï calomnie les maris russes, parce qu'il n'a pas écrit *en même temps* que dans leur immense majorité les maris russes n'étaient pas aussi soupçonneux et jaloux que son héros. Il est d'autre part regrettable que Balzac ait négligé de mettre en lumière les éléments positifs dans son *Père Goriot*, car, de toute évidence, dans la France d'alors toutes les filles n'exploitaient pas leurs pères avec un égoïsme aussi forcené. Shakespeare, dans son *Hamlet* — de façon tout à fait condamnable — a négligé de faire ressortir les bons côtés de la situation au Danemark. En se complaisant dans la peinture des états d'âme déliquescents d'un prince trop intellectuel, il a omis de montrer d'autres princes pleins d'énergie et de vigueur et de signaler les hauts faits positifs des gens de la cour. Il a eu tort aussi de ne parler que de *the law delay* et *the insolence of office* sans souligner le travail efficace de certaines administrations.

*« Bon, ça va. Maintenant un petit sourire. »*

(New-Yorker.)

D'une manière générale, il semble — fait désolant — que les plus grands noms de la littérature et des arts aient trop souvent péché contre le principe qui veut qu'il convient de souligner l'*en-même-temps* des personnages et des choses qui est pourtant l'une des règles essentielles de l'esthétique. Pour observer cette règle, on ne saurait d'ailleurs prendre trop de précautions dans la représentation des personnages individuels, chose en elle-même pas trop recommandable d'ailleurs.

En effet, supposons que mon héros soit un travailleur de laboratoire porté sur les femmes et malencontreusement aussi sur la boisson. Ne devrai-je pas me procurer au fichier central toutes les adresses des travailleurs de laboratoire et mener au préalable, dans ce milieu, une enquête circonstanciée ? Après quoi seulement je pourrai constater que si mon héros est ivrogne et coureur, 8.734 de ses collègues ont un caractère droit et sont sobres, 648 sont douteux sur le chapitre des femmes, mais d'autre part d'une tempérance irréprochable et 683 s'adonnent à la boisson sans s'intéresser aux conquêtes féminines. Des recherches de caractère socialo-statistique sur un personnage donné prendraient à peine une dizaine d'années et trois ou quatre générations d'écrivains seraient parfaitement en mesure de mener à bien la tâche que représente la rédaction d'un conte à six personnages.

En peinture aussi, les tâches à accomplir sont immenses. Pour ne pas induire en erreur les amateurs d'art, il faudrait montrer toutes ses représentations *en même temps*. Le cas de Léonard de Vinci dans le domaine de la peinture est positif, mais, dans *la Joconde*, par exemple, il s'est contenté de représenter le sourire de la camarade en question.

Or il est évident que si celle-ci souriait parfois, elle devait également rire franchement ou pleurer, se laisser aller à la mélancolie et sans doute aussi à des accès de rage. Tout cela aurait pu, bien sûr, trouver place dans un large dépliant d'une demi-douzaine de tableaux.

Quant à la poésie, il serait bon d'en bannir certains genres en entier. D'une manière générale, l'élégie ne montre pas assez les côtés riants de la vie, tandis que l'ode bannit toute critique objective. Dans le lyrisme proprement dit, le rôle joué par l'amour est excessif au détriment des conquêtes de la science, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture.

Tel poète oublie, pour les charmes d'une certaine Lila, le fait important qu'au cours de l'année précédente treize millions de fiches d'entrées diverses de plus que l'année d'avant ont été délivrées dans les administrations. Et il oublie aussi que la production obtenue par l'entreprise « *Pour la mise en valeur de l'inspiration* » a fait un bon prodigieux en avant.

Il est également dommage que la plupart des poèmes célèbres manquent d'un juste équilibre entre le positif et le négatif et de données statistiques exactes. Les deux vers célèbres de Verlaine :

*O triste, triste était mon âme*
*A cause, à cause d'une femme*

seraient dans l'ensemble irréprochables si le poète ne passait pas sous silence le fait que d'autres femmes, en revanche, ont procuré beaucoup de joie à l'âme du poète.

C'est ainsi que nous arrivons à rejeter catégoriquement les quatre vers fameux écrits par Attila Jozsef en exergue de son recueil bien connu *La Danse de l'ours* et qui constituent une sorte d'art poétique. Nous sommes nombreux à avoir admiré trop longtemps ces vers :

*Qui veut être cornemuseux*
*Jusqu'aux Enfers doit descendre*
*Car pour être cornemuseux*
*Il faut avoir souffert le feu.*

Evidemment, en vertu d'une esthétique valable basée sur le principe qui veut qu'il convient de présenter *en même temps* les différents aspects d'une question donnée, le cornemuseux ne devrait pas aller en enfer, ne devrait pas vivre avec des nerfs à fleur de peau la genèse des événements : il ne devrait pas se substituer en visionnaire à ses personnages, exprimer sur le mode incantatoire ce qui n'a encore jamais été exprimé ; il ne devrait pas chercher à provoquer chez son lecteur, chez le visiteur de son exposition, quand il est peintre, ou chez son auditeur, lorsqu'il est musicien, une sorte de catharsis sublime qui bouleverse leur âme.

Que non ! Pour trouver des matériaux pour son œuvre, ce n'est pas aux enfers qu'il doit descendre, mais il doit bien plutôt se retirer à l'Institut des Statistiques.

G. P.-H.

---

(1) Ce texte, dans sa forme intégrale, a été publié dans le dernier numéro des *Temps modernes*.

## SANTÉ

### L'insomnie, ce vice

LE malade lui-même raconte son expérience. C'est un homme simple, positif. Instituteur dans une école de province, attaché aux principes rationalistes, imperméable à tout ce qui touche au surnaturel, il a un aspect sec, presque métallique : des yeux gris, sévères derrière des lunettes cerclées d'acier, des cheveux et de maigres moustaches gris fer. Assis sur son lit d'hôpital, son moignon de cuisse bien en évidence, il raconte que depuis des années il ne pouvait plus dormir, que son membre fantôme le faisait horriblement souffrir. Et puis il était venu là, dans ce service, et le médecin s'était approché de lui, avait posé sa main sur son front, lui avait paisiblement déclaré qu'il allait s'endormir jusqu'au lendemain et qu'il se réveillerait à 7 heures exactement. Et sur un ton d'incrédulité offensée, mais qui doit se rendre à l'évidence, le malade ajoute : « *Quand je me suis réveillé, le lendemain matin, l'horloge de l'hôpital sonnait sept coups.* »

C'est là un cas exceptionnel, expérimental, et qui pourrait davantage poser des problèmes qu'en résoudre aucun.

Pourtant, on peut en tirer au moins une conclusion : ce malade présentait toutes les raisons de ne pas dormir, et pourtant il avait tout ce qu'il fallait pour dormir, puisque sans médicament, sans traitement particulier, il y est parvenu.

*Etes-vous sûre de vouloir dormir ?*

#### Une maladie autonome

L'insomnie n'est pas, au moins au début, une maladie, mais un symptôme. Elle peut être provoquée par une maladie organique grave, ou passagèrement, accidentellement, par des excitants (café, amphétamines), un souci, une grande appréhension. C'est, plus souvent, une insomnie banale, régulière, sans cause apparente. C'est ce qu'on appelle l'insomnie « essentielle ». Il est rare, à vrai dire, que, lors de son apparition, elle soit isolée. Elle est plutôt accompagnée de tout un cortège de signes psychiques ou somatiques qui vont de l'anxiété à l'ulcère de l'estomac. Mais il arrive qu'elle se détache peu à peu de son contexte, qu'elle s'isole et devienne cette maladie autonome, dont chacun parle.

Il y a l'insomniaque du matin. Et il y a celui du soir, car il y a deux sortes de sommeil. Les uns ont un sommeil d'abord profond qui deviendra de plus en plus léger jusqu'au réveil. Chez ceux-là, l'ardeur de vivre ira en décroissant ; ce sont les fatigués du soir.

Pour les autres, au contraire, le sommeil va s'approfondissant et pour eux les matins sont difficiles. Mais peu à peu tout s'arrange et vers 5 heures ils se sentent parfaitement bien. Les seconds auront de la peine à s'endormir et de la peine à se réveiller. Les premiers s'endormiront aisément, mais se réveilleront aussi facilement, trop facilement.

Il y a probablement aussi des demi-insomnies, car il ne semble pas que l'inconscience qui est tenue pour le signe du sommeil, doive lui être complètement assimilée.

Il reste que ceux qui souffrent d'insomnie déclarent volontiers qu'ils ne connaissent rien de plus pénible.

#### Mourir de sommeil

Sur un point, tout le monde est d'accord : sur la nécessité du sommeil, sur sa valeur réparatrice.

Des hommes ont tenté de se passer de sommeil. Des records ont été battus. Il ne semble pas qu'on ait jamais dépassé 100 heures. Les effets de cette insomnie volontaire sont une diminution de la mémoire et des réactions motrices, quelquefois des hallucinations ou du délire. Mais cela ne va jamais très loin, car les sujets finissent par s'endormir, tout bêtement. Nous n'avons pas d'autre part de comptes rendus scientifiques de supplices extrême-orientaux où l'on empêchait le sommeil par des excitations constantes et qui aboutissaient à la mort des victimes.

Les Occidentaux n'ont pas de ces méthodes barbares. Du moins pas sur les hommes, car ces mêmes procédés ont été employés sur l'animal pour le faire mourir de sommeil. L'autopsie de ces animaux faite à différents stades de cette insomnie expérimentale, montrait des lésions du cerveau, d'abord réversibles, puis irréversibles, et entrainant la mort.

Pieron a même établi qu'en injectant du liquide céphalo-rachidien prélevé chez un chien maintenu en état de veille, dans les cavités ventriculaires d'un chien normal, on provoquait un sommeil incoercible. Cela prouve-t-il que le sommeil est provoqué par l'accumulation des toxines (appelées hypnotoxines) ? Mais les toxines n'ont jamais été isolées et il ne semble pas qu'elles soient nécessaires au déclenchement du sommeil normal.

#### Le sommeil et l'inhibition

Les chiens servent aussi de matériel d'expérience à Pavlov. Pour lui, le sommeil et l'inhibition interne sont un même processus.

L'inhibition, c'est un phénomène de refus qui se produit au niveau de l'écorce cérébrale (cortex) dans certaines conditions. Si on associe le son d'une clochette à la présentation d'un plat de viande, le chien salivera ensuite à la seule présentation de la clochette. Mais si on fait intervenir un excitant plus fort que la clochette (au bruit plus violent par exemple), la salivation n'apparait pas. Il y a inhibition directe.

Autre exemple : un chien est dressé à ne répondre, par la salivation, qu'à une note précise de la gamme. Pour les autres notes, on lui apprend à ne pas saliver, ce qui nécessite un processus d'inhibition (dite différentielle) au niveau du cerveau. Si on répète très souvent ces notes, non actives, les processus d'inhibition nécessaires à chaque fois pour refuser la réponse, s'additionnent et entrainent le sommeil. A ce moment, la note « active » réveille le chien.

L'assimilation du sommeil à une inhibition diffusant dans tout le cerveau a le mérite d'expliquer le grand nombre de petits faits qui sont le conditionnement habituel de notre sommeil.

Mais il ne semble pas qu'on puisse localiser au seul cortex les mécanismes de la veille et du sommeil.

On ne peut nier le rôle d'une zone sous-corticale appelée système réticulé ascendant du tronc cérébral. Grâce à l'électro-encéphalographie (E.E.G.), on a pu établir le rôle de ce centre et les facteurs susceptibles d'agir sur lui.

On sait aujourd'hui que ce système réticulé, situé sous l'écorce cérébrale, est en relation avec le milieu intérieur (la sécrétion d'adrénaline ou du maxiton l'excitent, le largactil l'inhibe), avec le milieu extérieur et avec l'écorce cérébrale.

Nous avons là un véritable centre du sommeil, en relation avec le reste du système nerveux et qui réglerait les alternances de veille et de sommeil.

Toutes les recherches mettent l'accent sur la dépendance où serait le sommeil de messages provenant du monde extérieur, de l'écorce cérébrale et du monde intérieur. Cela n'explique pas tout, ne tient pas compte d'une espèce de spontanéité aussi bien dans l'endormissement que dans le réveil, mais on peut en tirer quelques considérations pratiques.

#### Quelques conseils

Il faut se coucher dans une pièce calme, silencieuse, obscure. S'il doit persister des excitants externes, que ce soit des excitants liés au sommeil habituel (quelques minutes de lecture, mais pas la lecture d'un roman policier) ou des excitants monotones (ronflement d'un moteur, métronome ou plus simplement un bruit habituel et régulier).

Pour atténuer les effets stimulants du milieu interne, quelques petits trucs peuvent être utiles. Il faut évidemment éviter toutes les drogues, toutes les substances à action stimulante sur le cortex ou le système sympathique (thé, café, amphétamines). Il est bon de prendre au coucher quelque chose de léger, une infusion ou une tasse de lait chaud par exemple. Ceci a probablement l'avantage d'entrainer une vagotonie, favorisée par le sommeil et le favorisant.

Ici prennent place surtout les principes, à la mode, de la relaxation. Il faut apprendre à se détendre, à relâcher progressivement ses muscles, à prendre une position confortable et

→

JAMIQUA
Boutique - Couture
COLLECTION DE PRINTEMPS
6, RUE MARBEUF

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

Petite boutique
Grand choix
BAS - SOUTIEN-GORGE
GAINES - LINGERIE
REMOND - BAS DU LIDO
76-78, Champs-Elysées - PARIS

Pour tous vos TRICOTS

QUALITÉ • COLORIS • PRIX

ATTENTION
moi, je n'en veux pas d'autre
j'exige toujours la
véritable
FERMETURE ECLAIR
elle porte ici la marque "ECLAIR" qui
protège les fabricants d'articles de haute
qualité, les commerçants et moi-même

**MARTINE CAROL...**

qui vient de terminer son dernier film "Action of the Tiger" avec Van Johnson, nous a confié, entre deux prises de vues :

Il y a deux choses que j'apprécie infiniment chez Elizabeth Arden. D'une part l'accueil et les soins attentifs dont j'ai été l'objet à chaque escale de mon voyage autour du monde, qui a été passionnant, bien sûr, mais fatigant, au point d'apprécier plus encore une remise en beauté à chaque grande étape. D'autre part, la qualité vraiment extraordinaire des produits de Miss Arden.

Cette femme étonnante vient de faire une découverte qui enchantera toutes les femmes. Il s'agit de VELVA FILM HYDRATANT. Ces mots un peu mystérieux désignent une Lotion-Crème incolore et très douce qui se pose sur le visage avant le maquillage.

C'est tout le secret du succès de son application, le visage en est comme irradié, lumineux. Vous procédez ensuite à la petite cérémonie du Maquillage en commençant, bien entendu, par la base de poudre, le rouge à joues, puis la poudre, je suis moi-même restée stupéfaite par l'éclat inaccoutumé et véritablement radieux qui transforme et renouvelle la beauté du visage.

*(Communiqué).*

**VITRIFICATION DES PARQUETS**
Procédé allemand Néoperlon
Plus aucun entretien... et ça tient !
Documentation et devis gratuits
J. GENESTAR, 62 rue Legendre, Paris-17e - CAR. 58-61

*le moins cher des appareils de qualité*
LA FAMEUSE TRICOTEUSE
Bernorth
LICENCE TRICO-FIX
AUTOMATIQUE
• TOUTES LES COTES
• TOUS LES POINTS
GARANTIE 5 ANS
LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE
*le maximum de qualité pour le minimum de prix*
*Les Laines du* BERGER DU NORD
S. AN. TOURCOING
DOCUMENTATION E – GRATUITE SUR DEMANDE
DÉMONSTRATION PERMANENTE - 71 bis, R. LAMARCK, PARIS 18e

SAPAL
LA CUISINE MÉTALLIQUE MODERNE
UNE PRÉSENTATION IMPECCABLE
A DES PRIX ABORDABLES
la qualité SAPAL est sans égale
Fabricants :
ETS SIMON LOEB S. A.
B. P. 164, STRASBOURG
SALON DES ARTS MENAGERS - PARIS
Galerie Nord-Ouest, stand no 17
EXPOSITION PERMANENTE DU BATIMENT ET DE L'INDUSTRIE - 35, avenue Philippe-Auguste, PARIS (11e).

détendue. Il semble que certaines positions sont très favorables et en particulier les pieds et les mains croisés.

Les excitants les plus difficiles à vaincre sont les excitants mentaux, psychologiques. Il ne suffit évidemment pas de le vouloir pour cesser de penser. Il ne suffit malheureusement pas non plus de compter jusqu'à cent ou même jusqu'à 10.000, car certaines pensées reviennent, obsédantes, et occupent l'esprit, malgré tous les efforts. On peut essayer d'organiser cette danse anarchique des idées en exploitant une idée fortement chargée d'intérêt et en l'exploitant systématiquement. Il serait par exemple très utile de se représenter avec le plus de détails possible le réveil du matin.

C'est là et seulement là qu'interviennent les somnifères.

### *Les somnifères*

Il y a de nombreuses sortes de somnifères. Les uns agissent plutôt sur l'écorce cérébrale (brome), d'autres à la fois sur le cortex et les centres subthalamiques (les barbituriques, le largactil), d'autres sur le système musculaire (tranquillisants du type méprobamate). Il n'y a aucun inconvénient à user de l'un de ces somnifères pourvu que ce soit d'une manière modérée et occasionnelle.

Ce qui est grave, en effet, ce n'est ni l'insomnie ni les somnifères, c'est l'obsession de l'une et l'habitude des autres. L'obsession, parce que rien n'est plus anxiogène que la crainte de l'insomnie. Craindre de ne pas dormir, c'est déjà ne pas dormir. L'habitude est vite prise parce que l'usage des somnifères est pratique et facile, et qu'on arrive vite à ne compter que sur eux pour dormir. On voit des malades qui, après une mauvaise nuit, prennent du maxiton pour se mettre en forme, ou du café ou de l'alcool, ou des excitants de toutes sortes et s'en remettent pour la nuit suivante à leur somnifère.

Ainsi s'organise peu à peu autour de l'insomnie tout un comportement systématisé, se crée un nouveau conditionnement du sommeil, à forte imprégnation psychique et difficile à réduire.

Ou bien l'insomnie est accidentelle et passagère et elle doit céder aux petits moyens, ou bien elle tend à s'installer et c'est qu'alors elle est liée à un trouble plus profond qui demande une intervention psychothérapique ou un autre moyen visant l'anxiété de fond (la réflexothérapie (1) par exemple).

L'usage quotidien et prolongé d'un somnifère n'est pas sans inconvénient. Tous sont plus ou moins toxiques et ont à la longue une action dépressive sur le système nerveux (diminution de la mémoire, de l'attention) et le sommeil qu'ils procurent n'a pas la qualité du sommeil naturel.

### *Temps perdu*

Mais il semble bien que n'importe qui ne devient pas insomniaque à partir de troubles passagers et que certains « tempéraments » nerveux sont plus susceptibles que d'autres de se fixer dans l'insomnie.

L'insomnie apparait dès l'abord comme un cas particulier de ces fréquentes « persévérances dans les conduites malheureuses » où se manifeste une attitude ambivalente du sujet à l'égard de sa propre maladie. L'insomniaque par exemple envie et méprise tout en même temps celui qui dort. Devant ce porc satisfait, il se prend volontiers pour un Socrate malheureux.

Il y a chez beaucoup d'insomniaques un fond de revendication, d'insatisfaction profonde. Certains déclarent que le moment du coucher est pour eux la consécration d'une journée mal remplie, comme la préfiguration d'une mort survenue trop tôt. Trop tôt parce qu'on n'a pas eu le temps de tout faire, qu'il faudrait pouvoir tout reprendre, tout recommencer. Le temps passé à dormir est du temps perdu, que ne pourrait-on faire sans ces maudites nuits !

Le Petit Prince de Saint-Exupéry, à qui l'on proposait de gagner du temps en ne buvant plus, se disait : « *Si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine.* »

Pour dormir, il faut d'abord ne pas mépriser le sommeil.

Dr KNOCK.

(1) Voir dans *L'Express* du 1er février 1957 les détails de cette méthode actuellement appliquée dans plusieurs services hospitaliers parisiens.

SHANTUNG BLEU (CHANEL)

*Sans col et sans revers...*

## ARTS MÉNAGERS

### A hauteur de femme

EN retard de vingt-cinq ans sur les Etats-Unis, en matière d'installation et de confort à la cuisine, l'Europe marche cependant sur ses traces à grande allure.

Et au fur et à mesure qu'elle manque, elle aussi, de personnel domestique, l'intérêt du public pour les perfectionnements ménagers ira croissant.

L'importance de cette industrie est telle, aux Etats-Unis (chiffre d'affaires annuel : 2.800 milliards de francs) que l'hebdomadaire américain *U.S. News and World Report* qui n'est rien moins que féminin, consacre quatorze pages à l'interview de deux chefs d'industrie : W.B. Murphy, président de la Campbell Soup Company, et Charles K. Rieger, vice-président de la General Electric. Ces messieurs ont commencé par faire leur autocritique:

« *Nous pensons*, dit M. Rieger, *que les familles recommencent à vivre de plus en plus dans la cuisine, comme dans les temps anciens. Notre erreur a été, ces dernières années, d'avoir voulu faire de cette pièce quelque chose de stérile, de blanc, de clinique et de mortellement froid. Ce n'est nullement ce que la ménagère désire. La cuisine n'est plus un endroit clos, où s'isolent les domestiques, mais une pièce ouverte à tous les regards, à peine séparée des autres par les architectes qui suppriment les cloisons. Elle doit donc donner une impression de confort et de gaieté. Elle devient un attribut social.*

### Corvées et imagination

*Nous avons fait l'erreur dans le passé d'imaginer une cuisine entièrement automatique. Nous réalisons maintenant que rien ne serait pire que d'en arriver à obtenir un repas tout préparé en appuyant sur un bouton. Car si jamais cela se produisait, les repas de Mme Smith, ceux de Mme Jones et tous les autres auraient le même goût, et ce n'est pas ce que le public désire. La cuisine doit rester*

**PETIT-BATEAU**

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

**ELLES**
une confidence
un cri
ROMAN

POUR VOUS MADAME, LES MEILLEURS MODELES DES GRANDES MARQUES
en soutien-gorge
lingerie
gaines
bas sont sélectionnés chez
CANCAN 76, CHAMPS-ELYSEES
Lido - Paris

MOUSSELINE TURQUOISE (BOUTIQUE DIOR)
*...la blouse n'est plus une chemise d'homme*

COTON A POIS (FRANCK)

(Photos Dambier.)

*pour la femme une création personnelle et toujours nouvelle.*

*Ce que nous essayons d'obtenir, c'est la suppression de toutes les corvées à la cuisine, sans pour cela supprimer toute initiative personnelle.*

*Parmi les commodités qui ont le plus changé la vie de la ménagère dans la cuisine, il y a le vide-ordures automatique qui empêche l'accumulation des restes, la machine à laver la vaisselle et le four électronique qui apportera dans le futur une grosse amélioration. Un rôti de deux kilos sera cuit en trente minutes au lieu de deux heures et demie.*

*Les nouveaux réfrigérateurs ont une puissance de congélation beaucoup plus grande. Maintenant, la ménagère ne fait son marché qu'une fois par semaine et congèle la plupart des produits. Cela l'encourage à imaginer une plus grande variété de menus. Les produits congelés sont d'une grande commodité. D'ailleurs, leur vente a triplé en dix ans.*

*Le progrès logique conduira à combiner un système automatique dans un laps de temps déterminé, de retirer le plat congelé du réfrigérateur et de le mettre dans le four électronique pour être cuit rapidement. Mais le plat aura été préparé à l'avance selon le goût de la ménagère. Les plaques chauffantes de surface permettront également une cuisson plus rapide et automatique, afin d'éliminer la surveillance des plats.*

### Vaisselle sur mesures

*En ce qui concerne la machine à laver la vaisselle actuelle, on peut encore réaliser des progrès. La ménagère ne devrait plus avoir à vider les restes avant de mettre la vaisselle dans la machine. Nous cherchons à construire un système combiné avec le vide-ordures qui lui éviterait même de se donner cette peine.*

*En fait, en allant d'amélioration en amélioration, nous devrions arriver au système suivant qui serait parfait : ce serait une petite machine, une sorte de presse à plastique, automatique, qui moulerait le nombre d'assiettes nécessaires simplement en appuyant sur un bouton. En d'autres mots, cet appareil qui contiendrait du plastique en poudre pourrait mouler rapidement sur commande une assiette à soupe, une assiette à dessert ou une tasse, selon les besoins. Cette vaisselle serait jetée ou bien réduite en poudre à nouveau pour resservir. Nous pensons pouvoir réaliser cela dans dix ou quinze ans.*

*Nous sommes en train également de mettre au point la machine à laver sécheuse et repasseuse. Une sorte de blanchisserie self-service à domicile.*

*Enfin, à la suite d'une enquête, nous avons découvert que les femmes se plaignent d'avoir tantôt à se baisser à plus de 15 inches (37 cm 5) du sol, tantôt d'avoir à atteindre des objets placés à plus de 64 inches (1 m 62) du sol. L'idéal est donc de tout situer dans les limites de cette étroite bande. D'où la naissance du réfrigérateur accroché au mur, comme un placard, et dont les utilisatrices se déclarent pleinement satisfaites. »*

### Les navets sous les yeux

Or, ce réfrigérateur révolutionnaire sera l'un des clous du prochain Salon des Arts Ménagers qui ouvre le 28 février à Paris.

Mme Express a pu voir, de ses yeux, en usine, le modèle fabriqué en France, à Nevers, par *Frigéco*, au rythme de 500 par jour, et qui sera proposé aux Français sous le nom de *Starlette*. Il s'accroche au mur au lieu d'être posé au sol. Mais malgré sa capacité (125 litres), ses dimensions sont telles (longueur : 1 mètre ; hauteur : 0 m 80 ; profondeur : 0 m 43) qu'il n'est pas encombrant (c'est la mousse de polystyrène, isolant cher, mais efficace, utilisé pour assurer l'isolation du *Starlette*, qui a permis de le construire sur ces dimensions).

Les provisions sont stockées au niveau du regard. La ménagère n'a plus à se baisser chaque fois qu'elle veut atteindre les comestibles.

La fermeture magnétique linéaire par aimant noyé dans le joint d'étanchéité supprime les serrures.

Le battant reste ouvert automatiquement, sans danger de chute. Son maniement parfaitement silencieux est facilité par un ressort d'équilibrage.

Les quatre clayettes intérieures sont non seulement réglables en hauteur, mais peuvent être complètement supprimées si l'on désire multiplier les bouteilles à rafraîchir. Les bacs à glace dont le fond est garni de cire d'abeille ont des séparateurs en polythène. L'ensemble permet un démoulage rapide et facile des cubes.

Le revêtement extérieur livrable en couleurs : blanc, jaune, canari, rose pétale ou vert turquoise, donne la possibilité de placer l'appareil ailleurs que dans la cuisine. En cas de besoin, le *Starlette* peut sans difficulté être encastré entre les éléments d'une bibliothèque. Comme dans tous les appareils fabriqués depuis 1927 sous licence General Electric, le bloc moteur est placé sur le dessus de cette nouvelle « armoire à glace ».

Le prix de l'appareil est encore secret, il se situera autour de 125.000 francs, payables en mensualités, garantie cinq ans.

toute femme éprise
se reconnaîtra en
ELLES
roman

## MODE

### La fin du chemisier

LES tailleurs ne se présentent plus jamais seuls dans les collections de couturiers cette année. Beaucoup de vestes n'étant même pas boutonnées, la blouse joue un rôle important. Elle habille et déshabille, elle apporte l'élément de couleur et de « flou » au tailleur.

En mousseline ou en organza chez Dior, elle apparaît souvent dans l'encolure de la veste. Chez Chanel et chez Guy Laroche, elle est en shantung uni ou imprimé et s'arrête à peine plus bas que la taille.

● DÉTAIL RAFFINÉ : le gros grain de la jupe est recouvert du même tissu que la blouse.

Sans col, sans revers, souvent légèrement décolletée, et préférant la souplesse des soieries à l'apprêt des popelines, la blouse s'éloigne de plus en plus de la chemise d'homme. Un avantage : elle est plus facile à faire soi-même pour celles qui savent coudre (à condition de ne pas trop se risquer dans la mousseline difficile à travailler).

● UN PIÈGE A ÉVITER : le cou dégagé donne facilement l'air d'un condamné à mort prêt pour le supplice. Il allonge les cous trop longs et épaissit les cous trop larges. Pour l'éviter, Dior glisse souvent dans l'échancrure de ses blouses de mousseline un petit foulard de même matière. Et Chanel accumule les rangs de collier.

La blouse se trouve déjà, toute faite, dans les boutiques des couturiers, mais elle n'a pas encore fait la conquête de la confection où le chemisier classique règne encore.

A la « quinzaine de la blouse », organisée chez Franck et Fils (80, rue de Passy), nous avons trouvé cependans un modèle qui se rapproche de la mode nouvelle. Bien coupé dans un satin de coton à pois bleu, marron glacé ou jaune, il nous a semblé raisonnable comme prix (3.500 francs du 40 au 46).

## BEAUTÉ

### La peau et les eaux

DANS le secret des laboratoires, toutes les grandes manufactures de produits de beauté tentent depuis trois ans de mettre au point une crème « hydratante », crème onc-

→

ELLES
ou la douleur
d'être femme
et d'aimer
roman d'Alba de Céspedes
AU SEUIL

avec une Bambinette...
Petite poche
hygiénique garnie
de Bambinose
plus de couches
à laver
plus de literies
souillées

la Bambinette

→

tueuse, mais non grasse, dont la propriété particulière est de pénétrer complètement la peau en laissant une impression de fraîcheur. Elizabeth Arden vient de sortir le « Velva Film Liquide », Charles of the Ritz propose « Revenescence » et Harriett Hubbard Ayer le « Formulayer ».

La première de ces crèmes hydratantes fut créée, à notre connaissance, par Revlon, et sema la consternation parmi les autres fabricants. Ce « Moon Drops » ne ressemblait en effet à aucune crème connue.

Assez peu répandue en France où la diffusion de Revlon est — à l'exemple des vernis à ongles — encore balbutiante, car il s'agit de produits importés et non fabriqués ici, le Moon Drops fit fureur aux Etats-Unis tant par sa nouveauté que par la simplification qu'il apporte dans les opérations de maquillage et de soins de beauté.

Une application, le soir, après le démaquillage, aussitôt absorbée par la peau, et ne laissant pas la moindre trace, une autre le matin, servant de base de poudre.

Cette crème hydratante marquait l'évolution récente de la cosmétologie, ou science des produits de beauté.

### 65 % d'eau

Depuis la plus haute antiquité, où les femmes, par un instinct extraordinaire, s'enduisaient le visage de graisse de porc ou de graisse de mouton (dont nous avons conservé la lanoline), c'est aux crèmes grasses que l'on demandait de protéger la peau du visage contre le vieillissement, donc contre les rides.

Or, des travaux relativement récents ont permis de constater que les cellules de la peau sont composées d'eau dans la proportion de 65 à 80 %. Quand ces cellules se déshydratent par l'action des agents extérieurs qui sont : le vent, le soleil, le froid, le chauffage central qui dessèche l'atmosphère, la peau perd sa souplesse et se fripe, comme une plante non arrosée se fane (les cellules végétales sont très voisines des cellules humaines).

On constate également que dans les climats humides, en Angleterre, en Argentine par exemple, les femmes conservent une peau jeune plus longtemps que dans les climats secs. D'où la recherche d'un produit pénétrant, contenant au moins 50 % d'eau.

Faut-il pour cela supprimer les crèmes grasses ? Non, leur emploi doit être préventif : une pellicule grasse protège la peau d'une déshydratation des cellules au contact de l'air, elle est absolument nécessaire en montagne, où l'air est sec et dès qu'il y a exposition au soleil.

En cas de déshydratation prononcée, on préconise maintenant les pulvérisations d'eau distillée ou d'eau d'Evian, faites avec un appareil de Lucas-Championnière. Traitement largement recommandé par les médecins, certains ayant réussi à guérir ainsi des eczémas dus à la déshydratation de la peau.

### Jour ou nuit

Telles que les bonnes marques les préparent, les crèmes hydratantes sont donc destinées à connaître le plus grand succès, car elles joignent l'efficacité, lorsqu'elles sont employées quotidiennement, à l'agrément de la manipulation.

Revlon la conseille pour la nuit et le jour, éliminant ainsi tout autre produit, à l'exception d'un lait démaquillant et d'une crème grasse nourrissante à employer une ou deux fois par semaine.

Arden, qui dispose d'une gamme de produits beaucoup plus étendue et qui ne cherche pas à la réduire, mais à en multiplier les nuances afin que chacune établisse exactement « la panoplie » qui lui convient le mieux, réserve sa crème hydratante pour le jour et conseille d'appliquer ensuite une base de poudre.

Harriett Hubbard Ayer la réserve pour la nuit. Charles of the Ritz la conseille pour le jour comme base de poudre.

BON A SAVOIR...

## Déclaration d'impôts

Si vous avez payé en 1956 les mensualités d'un achat à crédit (appareil ménager, meubles, par exemple) vous pourrez déduire de vos revenus les « intérêts » payés par vous pour cet achat. L'article 156 du Code des Impôts vous y autorise.

Une seule condition : qu'il s'agisse bien d'intérêts réels et non de la simple majoration de prix parfois pratiquée lorsque l'achat n'est pas réglé comptant.

Le cas le plus simple est celui où le crédit est consenti par l'intermédiaire d'un organisme spécialisé. Les frais annexes — établissement de dossier, assurance-crédit entre autres — ne sont naturellement pas déductibles. Les mensualités payées en 55 ou en 57 ne peuvent pas entrer en ligne de compte pour votre déclaration de cette année.

## RECETTE

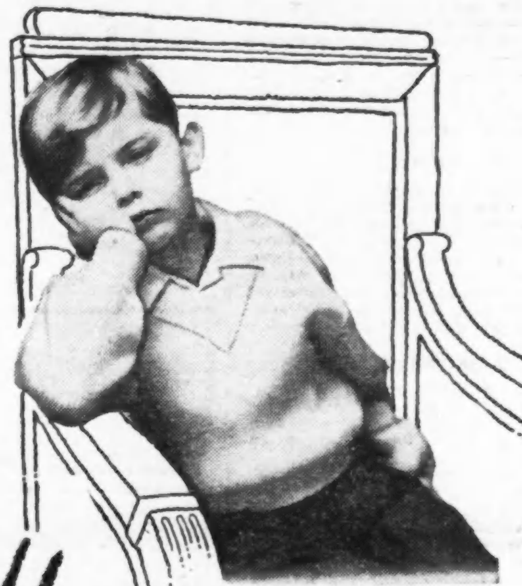
*Pour accompagner le thé, ou pour un goûter d'enfants, un bon gâteau léger :*

### Le gâteau à l'orange

— 2 *grosses oranges bien juteuses* — 200 *grammes de sucre* — 2 *œufs* — 60 *grammes de beurre* — 115 *grammes de farine* — 1 *paquet de levure alsacienne* — 2 *cuillerées à soupe de rhum.*

● Bien mélanger dans une terrine 100 grammes de sucre, le zeste des deux oranges, le jus d'une seule, les deux jaunes d'œufs et le beurre légèrement fondu ● Ajouter ensuite dans ce mélange bien homogène la farine à laquelle vous avez incorporé la levure, une cuillerée à soupe de rhum et les deux blancs battus en neige en soulevant doucement la pâte ● Beurrer un moule, y mettre le tout. Cuire à feu doux.

Sirop. — ● Faire fondre sur le feu les 100 grammes de sucre restants dans le jus pressé de la seconde orange ● Ajouter en sortant du feu une cuillerée de rhum ● Démouler le gâteau une fois cuit ● L'arroser uniformément avec le sirop tant qu'il est encore tiède.


C'est de votre faute Madame ! Mais oui, il n'en serait pas là si, depuis son sevrage, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, l'eau minérale de la Source BADOIT.

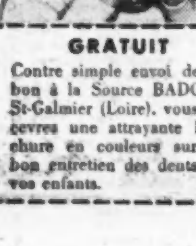
BADOIT lui aurait forgé une véritable cuirasse contre la carie dentaire, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, des dents solides et saines.

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

*Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.*



BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT
Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ..................

ADRESSE ..................

ELVINGER

COLLECTION DE PRINTEMPS

STARMY

DÉFILÉ TOUS LES JOURS A PARTIR DE 15 HEURES (SAUF SAMEDI)

27, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE
PARIS

REMISE REELLE DE 20 %
Sur RIPOLIN, SPRED, RENAULAC, etc. et toutes grandes marques de peintures
Gerflex - Linoléum
Produits d'entretien
BODY, 2, rue Cler-7e - INV. 22-71

FUSEAUX et PANTALONS
*
DAMES ET MESSIEURS
de 4.950 à 14.350 fr.
JACQUES MARAUT
spécialiste
175, bd PEREIRE
WAG. 29-76

plus de pieds sensibles
avec la chaussure GUÉRITOU
PILLOT
le spécialiste du chaussant
largeurs et pointures exceptionnelles

CABINETS DE PÉDICURES :
88, rue de Rivoli
Tél. ARC. 44-13, 49-38
2, Boulevard Haussmann
Tél. PRO. 77-21
Magasin principal :
88, rue de Rivoli, Paris.

# COURRIER


**« L'EXPRESS »**

*91, Champs-Elysées, Paris (8)*
*Téléphone : ELYsées 88-61*

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH


## Cette semaine

Nous avons reçu cette semaine encore un très abondant courrier à propos :

de notre débat sur l'avenir du Mendésisme ;

du projet Gazier ;

de la nomination du général Speidel à la tête de l'O. T. A. N.

M. Gaston KARILI, avocat à la Cour, écrit :

*« Je suis et socialiste et européen (...). L'avenir paraîtrait plus clair si nous comprenions que les solutions nationales sont dépassées, si la Gauche enfin se saisissait du combat pour l'Europe unie, pour que l'Europe de demain soit celle du progrès social et non l'Europe que souhaitent les forces conservatrices ».*

En revanche, M. Guy LEROY, cheminot, à Asnières, écrit :

*« Si M. André Philip avait conservé des relations avec « la base », il s'apercevrait que tout ouvrier rêve de rester strictement Français et non Européen (...). Je me permets de parler au nom de la classe ouvrière. Je crois l'incarner réellement. Je suis sans instruction, à l'échelon le plus bas de la hiérarchie sociale, avec un salaire mensuel de 30.000 francs par mois. »*

Et il poursuit :

*« La classe ouvrière est désespérée. Elle frise l'affolement depuis que les deux grands partis de gauche se sont discrédités (...) »*

Approuvant Maurice Bertrand, il écrit encore :

*« Il vaut mieux un noyau solide et intègre qu'un grand corps disloqué et malsain (...). »*

M. S..., de Lons-le-Saunier, note :

*« Fédéraliste du côté de l'Algérie, ce qui est bon, André Philip est un intégriste farouche du côté de la petite Europe, c'est contradictoire. »*

Mais il approuve les observations d'André Philip sur

*« la nécessité de redonner au travailleur moderne une dignité humaine, un intérêt non seulement matériel mais moral et intellectuel. »*

Pour M. Pierre HILST, ingénieur, à Saint-Leu, la position d'André Philip qui reste au parti socialiste tout en le condamnant est précisément de celles

*« qui créent et entretiennent l'immense équivoque dans laquelle nous vivons en France depuis des années. »*

Pour Mlle J. D..., de Pau :

*« André Philip dit que l'on n'est pas mûr encore pour un parti travailliste... Au point de vue technique, bien sûr... Mais dans le peuple, autour de moi, on l'attend ce parti ! Communistes y compris ! (J'ai des amis communistes, militants depuis trente-cinq ans). »*

M. Serge GOULUPEAU, de Paris, considère que

*« il y a quelque chose de scandaleux, de léger, dans cette préoccupation à vouloir que, par essence, le pays soit coupé en deux tronçons : la Gauche, la Droite. »*

Selon lui,

*« il faut refaire la Nation, c'est-à-dire lui donner des structures. Le problème de l'Europe viendra ensuite. »*

Il préconise

*« un changement de régime, l'institution d'une république fédérale avec pouvoir présidentiel, scrutin majoritaire, et cette conséquence ou plutôt cette condition que vous n'avez pas la force d'envisager : la dissolution du parti communiste. »*

Pour M. Paul DIEUDONNÉ, de Colmar,

*« Que Mendès France se cantonne dans le rôle de Cassandre où d'ailleurs, malheureusement, il réussit fort bien, c'est son droit ; mais que L'Express se cantonne lui aussi dans une sorte d'esprit systématiquement négatif (...), voilà qui me paraît regrettable (...). »*

Et à titre d'exemple, il précise :

*« Avec quel étonnement n'ai-je pas vu que vous accordiez deux pages à un représentant des syndicats médicaux sans faire entendre en contrepartie la voix des assurés sociaux ! ».*

Précisons à notre tour que nous n'avons pas attendu que le conflit Gazier-médecins devienne aigu pour défendre, il y a plusieurs semaines, le point de vue des assurés sociaux, mais qu'il est pour le moins démagogique de vouloir faire croire que les intérêts des médecins et des malades soient forcément contradictoires !

M. BENOIST, de Thaon-les-Vosges, remarque :

*« Que représentent donc ces « partis » qui (...) se veulent l'essence même du pays ? 3 % peut-être de militants cotisants encadrés eux-mêmes par des organismes directeurs détenant « l'appareil », sa presse et ses moyens de propagande. »*

Et il ajoute :

*« Et c'est dans un pays où tout a été fait pour ruiner la foi et les espoirs des travailleurs, où 50 % des électeurs boudent les urnes, que vous voudrez attribuer à un échange de vues je ne sais quelles vertus de redressement et de retour à une politique d'émancipation ? ».*

Pour M. Pierre LECESTRE, à Longjumeau, ce débat

*« qui exprime ce que nous étions nombreux à sentir sans pouvoir l'analyser (...) ne peut être qu'un début. »*

Il demande un effort dans l'élaboration patiente d'une doctrine.

M. Pierre LEROY, avocat à la Cour, note :

*« Débat bien intéressant, mais quelle discussion d'intellectuels ! »*

et cite un texte brillant d'Anatole France, condamnant la démocratie, et qui commence par cette phrase :

*« Les ministres ne sont grands que s'ils secondent, comme Sully, un prince intelligent ou s'ils tiennent, comme Richelieu, la place du monarque. »*

M. René MARTIN, de Paris, approuve entièrement les prises de position de Maurice Bertrand.

M. B. M... également, qui écrit :

*« Que Mendès France écoute M. Bertrand. Sinon, ce sera notre plus grand espoir à l'eau. »*

M. H. C..., d'Alger, évoque une crainte :

*« ...que le mendésisme ne nous conduise demain à être « le centre de la gauche », la « droite de la gauche » ou quelque chose d'approchant. Mauriac, Mauriac seul dénonce l'absurdité d'une action de gauche sans les communistes, d'une entreprise syndicale sans la C. G. T. »*

Enfin, pour M. Paul BERRYER, de Paris :

*« Il est grand temps qu'on nous donne une doctrine économique et sociale facile à comprendre, qui aille droit au cœur de l'homme et comble son besoin de justice. Il me semble que les quatre hommes qui ont discuté sur le mendésisme pourraient mettre par écrit cette doctrine avec Mendès France, s'il veut bien, ou sans lui s'il est trop fatigué et dégoûté, ce qui serait compréhensible. »*

### Speidel

La nomination du général Speidel provoque de violentes réactions.

M. BRACHON, de Paris, M. Claude TROTZKY, de Drancy, qui a écrit directement au président de la République, la 13e section de la Nouvelle Gauche protestent énergiquement et contestent que Speidel soit *« qualifié pour commander les fils des résistants martyrs. »*

### Les médecins

M. L. L..., de Paris, regrette

*« qu'un journal indépendant comme le vôtre ait cru bon d'apporter sa caution au poujadisme médical. »*

Ce qui n'est pas sérieux.

Il ajoute :

*« La médecine de cabinet est condamnée comme le sont les petits boutiquiers marginaux. Il n'est plus possible à un médecin de faire convenablement son travail en dehors de l'hôpital. »*

Quel rapport avec le projet Gazier ? Et en quoi la nationalisation de la médecine pratiquée en Angleterre et sur laquelle, en dépit de certaines amodiations demandées, *personne* ne songe à revenir, a-t-elle supprimé « la médecine de cabinet » ?

Le DR COLLETTE, de Migennes, regrette que le point de vue *« de l'infanterie médicale »* ait été négligé, et fait remarquer que, hors l'aspect moral du problème, il convient de noter que

*« nombre de médecins accepteraient une tarification des honoraires, sous réserve d'une base de départ valable et d'une revalorisation traduisant effectivement l'évolution économique. »*

Le DR. DUPOUY, de Niort, nous écrit dans le même sens.

Le Dr. Bernard LAWDAY, de Sotteville-lès-Rouen, stigmatise *« la vieille méfiance à l'égard des professions libérales »* qui conduit à considérer le médecin *« comme un fraudeur et un requin »*.

Le Dr. Jean-Louis ROBIN, de Paris, également. Mais il ajoute :

*« Etant spécialiste et connaissant des conditions de travail différentes, je suis d'autant plus à l'aise pour dire que, quels que soient les honoraires que l'on m'offrirait, je ne pourrais plus physiquement faire le métier admirable de certains de nos médecins de banlieue ou de quartier. Or, ce sont eux qui forment la majorité du corps médical. »*

Pour le Dr. Roger SÉGAUD, de Couhé-Véras, qui signe : *« médecin de campagne »*, il s'agit *« sous un prétexte de pure démagogie »*, de faire endosser aux médecins la plus grande partie du déficit de la Sécurité sociale, *« bien nécessaire »*, mais où règne le gâchis. Contrôle inefficace, prix prohibitifs des spécialités pharmaceutiques, petites escroqueries de certains malades, etc.

Et il conclut :

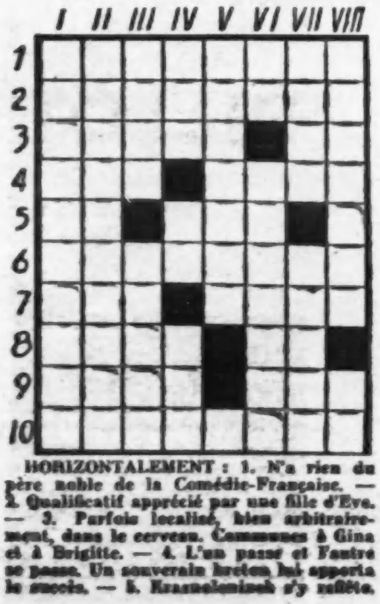
*« Comment ne voit-on pas que l'application des décrets de coercition qu'on nous prépare se retournera contre la qualité de la médecine ? Est-il bien sûr qu'en fin de compte ce ne soient pas le malade et l'Etat qui perdent le plus dans cette affaire ? ».*

Enfin, M. DUCOMET, président de la Caisse régionale de Sécurité sociale de Bordeaux note que « L'Express » *« a fait preuve d'une grande impartialité »*, mais ajoute quelques précisions intéressantes :

*« La tarification, telle qu'elle est prévue par le projet Gazier, a existé dans cinquante-deux départements ; il est curieux que les médecins parisiens découvrent soudain cette tarification. Les ordonnances de 1945 prévoyaient que des conventions signées entre la Sécurité sociale et le corps médical fixeraient les honoraires ; ceci a fonctionné, à la satisfaction de tous, dans certaines régions, pendant huit ans dans le Sud-Ouest. Si cette politique a finalement échoué, c'est que, d'une part, la diversité de ces conventions risquait de créer l'anarchie et que, d'autre part, un bastion inexpugnable formé surtout par Paris, Lyon et Marseille, se refusait à toute convention. Il y avait en France, pays de l'égalité, deux races d'A. S. : les 80 % d'un côté, et les autres, taillables et corvéables à merci, de l'autre côté.*

*« Le projet Gazier n'a pas d'autre but que de rénover et d'étendre cette politique de conventions. On a indiqué des tarifs de base de départ, mais, en fait, ce seront des conventions qui s'établiront par la suite ; quant aux régions où l'accord sera impossible, il est prévu* (et il est regrettable qu'aucun journal ne l'ait dit) *une procédure d'arbitrage : un Comité supérieur des Tarifs, composé de trois conseillers de la Cour des comptes, rendra sa sentence. D'ailleurs, toutes sortes d'appels et de garanties font que les intérêts légitimes du corps médical seront respectés. »*

## Mots croisés n° 71



**HORIZONTALEMENT :** 1. N'a rien du père noble de la Comédie-Française. — 2. Qualificatif apprécié par une fille d'Eve. — 3. Parfois localisé, bien arbitrairement, dans le cerveau. Communes à Gina et à Brigitte. — 4. L'un passe et l'autre se passe. Un souverain breton lui apporta le succès. — 5. Krasnoleninsk s'y raffûte. Son absence équivaut à une certitude. — 6. Celle de la rime n'assure pas celle du rimeur. — 7. Précède une évacuation. Tenus différemment par le charbonnier et par la coquette. — 8. Sans contestation possible. Pourvu d'un titre. — 9. Plus respecté, parfois, qu'une signature. On en fait, lorsqu'on prise. — 10. Son rôle se place en général en fin de semaine.

Solution du n° 70

**VERTICALEMENT :** I. Trouve dans la rue une partie de son revenu. — II. S'oppose au courant. — III. N'a pas la froideur de celui qu'il remplace. Souvenir que laisse la veille. — IV. Fleuve soviétique ou citoyen américain. Permet de reconnaître la base. La meilleure part. — V. Ont entendu les termes les plus précieux et la langue la plus verte. — VI. En épelant, passé peu éloigné. Ce n'est ni l'état de l'Aga Khan ni celui du clochard. — VII En faire manque de discrétion. Gardé, en principe, avec d'autres, par un monsieur important. — VIII. Concernent surtout le gros. En Syrie, mais pas en Libye.


**LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS**
**700 francs la ligne, minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Elysées.**

### OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

CENTRE DE MARCOULE rech. de toute urgence
**Agents Techniques Commerciaux**
formation E.N.P. préférence pour achat matériel électrique, électronique ; grosse mécanique et produits chimiques. Libérés obligations militaires. Logement assuré à titre onéreux. Ecrire C.E.A., CENTRE DE MARCOULE. CHUSCLAN (Gard).

Recherche :
**S. F. R.**
INGENIEUR - METALLURGISTE et SOUDEUR
Expér. soudure sous-ARGON indisp. Tél. pour rendez-vous Mme DUBOIS, 55, rue Greffulhe, LEVALLOIS. PER. 34-00.

Importante société recherche **INGENIEUR**
intéressé par problèmes production. Expér. techn. « RADAR-HYPERFREQUENCES ». Adresser C.V. à n° 43.898 Contesse Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra.

Importante Société Industrielle recherche :
**INGENIEUR A. M.**
2 ou 3 ans expér. industrielle pour développ. et méthode transformateurs petite et moyenne puissance. Ecr. avec C.V. à O.P.P., n° 878, 12, rue Isly (8e) qui transmettra

Importante Société Industrielle recherche :
**INGENIEUR A. M.**
au moins 2 ou 3 ans expérience industrielle pour développ. appar. MULTIPLEX. Ecr. avec C.V. : n° 877 à O.P.P., 12, rue Isly (8e) qui transmettra

Transformateur papier Alsace cherche pour poste PROMOTION DES VENTES, réorganisation secteurs, formation représentants
**CADRE 28-32 ANS**
formation secondaire, 6 ans minimum pratique vente aux détaillants
Nécessaire avoir le sens de la vente, être organisateur et méthodique, logement prévu. Envoyer C.V. manuscrit à Agence HAVAS-COLMAR sous le numéro 22.262

### PROPRIÉTÉS

**RECHERCHE** POUR ACHAT
**PROPRIETES** agrément ou rapport
Agence LAGRANGE, 34, r. Pasquier, PARIS

### APPARTEMENTS (Échanges)

**ECHANGE APPARTEMENT**
5 pièces, salle de bains, tout confort, 7e arrdt contre 6 pièces, 2 salles de bains même quartier. Ecrire L'EXPRESS n° 127, 37, Champs-Elysées (8e)

### FONDS DE COMMERCE

**APRES 25 ANS**
D'EXPLOITATION
**MONSIEUR AGÉ CÈDE**
COMMERCE GROS FACILE
2 articles vendus comptant
BENEFICES DECLARES :
1953 : 5.100.000
1954 : 6.000.000
1955 : 9.300.000
6 salariés seulement
Concours illimité du cédant
Il faut disposer 25 millions
**AIGUIER** 6, boul. de Strasbourg, 6
BOT. 10-30

# UN DRAME DE FAMILLE

## *par François MAURIAC* *de l'Académie française*

QUEL est en ce moment l'état d'esprit des chefs du F.L.N. ? Leur déconvenue, comment se manifeste-t-elle ? Il est à craindre qu'ils ne se butent et qu'ils n'aient d'autre vue que de nous enliser dans la guerre. D'ailleurs, que peuvent-ils ? Sont-ils vraiment les maîtres des forces qu'ils ont déchaînées ? Se voient-ils souvent et librement ? Tiennent-ils sans difficulté des réunions plénières comme celle qu'exigerait un cessez-le-feu ? Peut-être chacun d'eux se méfie-t-il de tous les autres ? Mais ceci est sûr : ils sont les prisonniers d'un mot qu'ils n'ont, en aucun cas, le droit de discuter. Ce mot est : indépendance. Tout a été perdu quand les chefs rebelles lui ont conféré une valeur absolue.

Qu'ils s'en persuadent : il n'est pas un homme d'Etat français, s'appelât-il Pinay ou Pleven, qui puisse jamais y souscrire : il soulèverait contre lui le Parlement et l'opinion. C'est de cette impasse qu'il faudra pourtant sortir. Comment les chefs du F.L.N. ne voient-ils pas que renoncer au mot est sans importance pour eux et que cela seul compte : ce qu'ils auront obtenu. Or ils n'obtiendront rien qui puisse donner au peuple français le sentiment d'avoir été dominé par eux. Qu'ils s'en tiennent donc au possible.

Ils connaissent trop bien l'état de fait créé par cent trente ans de présence française en Algérie, pour ne pas admettre que le divorce entre nous ne relève pas d'un décret et que leurs attentats et que nos représailles n'y changeront rien, continuerions-nous de nous entretuer et de nous torturer les uns les autres jusqu'à la prochaine session de l'O.N.U.

L'indépendance n'est pas un absolu qui s'obtient un beau jour par une signature. C'est une création lente et difficile dont nous leur offrons d'établir les assises.

Que les Algériens se souviennent du statut non appliqué et des élections truquées et qu'ils ne croient plus à notre parole, nous leur en avons donné le droit, hélas ! mais aujourd'hui la conjoncture internationale devrait les rassurer.

JE vais faire bondir Habib Bourguiba. Au lieu de réclamer le départ de l'armée française, il devrait non seulement consentir à sa présence, mais renoncer à l'illusoire avantage d'entretenir des diplomaties séparées. Et j'en pense tout autant pour le Maroc.

Ce renoncement rendrait possible la fédération de nos quatre peuples égaux et souverains, l'armée et la diplomatie étant communes. Sous notre direction ? Mais cela va de soi et n'implique aucune arrière-pensée colonialiste. Rien n'empêcherait que plusieurs de nos ambassadeurs et de nos officiers généraux fussent des Nord-Africains puisqu'il en existe déjà dans l'armée française.

A cause de ce qui a été concédé au Maroc et à la Tunisie dans l'ordre diplomatique et militaire, j'accorde que ce n'est peut-être là qu'une vue de l'esprit. Quel dommage ! Autour de ce noyau central, la confédération franco-africaine aurait déjà crû et se fût étendue à mesure que chez les peuples de l'Union française se seraient développées les élites nationales.

J'en viens à douter qu'un autre équilibre puisse jamais s'établir entre les exigences de la politique française et les jeunes nationalismes exaspérés de peuples qui ne consentent à vivre ni sans nous ni avec nous.

J'IGNORE ce que le président du Conseil va faire mardi prochain aux Etats-Unis. Il n'y va pas pour rien. Nous ne sommes pas si naïfs que de croire que notre succès à l'O.N.U. ait été dû uniquement à l'éloquence de M. Pineau ou à l'art de persuader qui brille dans M. Soustelle : il y a anguille sous roche. Je me méfie de cette anguille.

De tous les peuples, les Français paraissent être aujourd'hui le plus facile à duper — à moins qu'il ne soit pas dupe et qu'il trouve son compte à faire semblant de l'être. Nous avons plaidé l'incompétence de l'O.N.U. dans l'affaire algérienne. Tous les chefs politiques consultés par M. Mollet ont été unanimes à exiger que cette incompétence soit solennellement proclamée. Mais en même temps, le conflit était internationalisé grâce à M. Pineau qui a couru le monde pour cela, sans que notre cartésianisme bien connu en ait paru gêné.

L'absolution a été demandée à l'O.N.U., soi-disant incompétente, et elle a été obtenue. Sans contrepartie ? C'est ce qui apparaîtra peut-être au retour de M. Guy Mollet. Nous verrons bien si ce voyage aux Etats-Unis ne sera pas suivi par une ou par plusieurs interventions étrangères dans le conflit algérien.

JE le déplorerais pour d'autres raisons que certains confrères de droite. Malgré tant de crimes, ce qui dresse ce peuple contre la France demeure une affaire de famille et c'eût été notre intérêt commun de la régler entre nous. Si les chefs rebelles le comprenaient, ils prendraient les devants et, sans attendre le départ de M. Mollet, provoqueraient l'ouverture de pourparlers en vue d'un cessez-le-feu.

Le président du Conseil a fait annoncer qu'il ne se passerait rien d'ici son retour. Mais il ne dépend pas de lui seul qu'il ne se passe quelque chose. Si les rebelles inclinent à la paix, pourquoi tarder ?

Qu'attendent-ils désormais ? Qu'espèrent-ils ? Leur peuple peut ne pas supporter indéfiniment ce régime de terreur. Même l'héroïque peuple espagnol a tout subi plutôt que de retomber dans l'enfer de la guerre civile. C'est à peine si aujourd'hui, après vingt ans écoulés, une nouvelle génération manifeste, par un comportement plus libre, qu'elle ne cède plus à l'obsession du cauchemar. Le temps ne travaille ni pour les rebelles, ni pour nous, voilà le vrai. Un cessez-le-feu représentera une victoire pour chacun des frères ennemis et d'abord une victoire sur lui-même, puisqu'il faudra, de part et d'autre, céder, renoncer, ici abandonner des droits acquis, là consentir à des délais ; il faudra — et ce sera le plus difficile — oublier le sang injustement répandu et toutes les offenses infligées et toutes les profanations que l'homme a subies et qui sont indicibles. Il faudra recommencer de vivre côte à côte, comme si certaines choses n'avaient pas été.

F. M.

*(Copyright « L'Express »).*

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, PARIS-VIII<sup></sup>. Tél. : ELY. 88-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

**Abonnements (1 an)**

France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.

**PAR AVION**

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Libye, Syrie.
6.400 fr. - Congo belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

**Administration, publicité, vente, abonnements**

37, Champs-Elysées, PARIS-VIII<sup></sup>. Tél. BAL. 19-58.
Administrateur : J.-P. Coblence.